

« Photographier le vent, c’est tenter de saisir ce qui, par nature, demeure invisible. Le vent ne se manifeste qu’à travers ses effets, disparaissant dans ce qu’il traverse. » /page 11



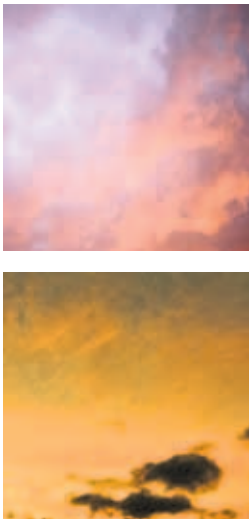
Le journal de l'AUBP

Association d'usagères-ers-x des Bains des Pâquis · www.aubp.ch

numéro 35 · été 2026



À vie de tempête
/page 5



Vents célestes
/pages 12-13



Faire d'un portail
une œuvre d'art
/page 37



Les Aubes
/page 42

ÉDITO

Contre vents
et marées

L'homme avisé, dit l'adage, ne pisse pas contre le vent. On visualise aisément la justesse du propos. Tout comme le chasseur aguerri ne traquera pas sa proie au vent, certain de se faire repérer bien avant d'avoir pu espérer tirer.

Le vent, mouvement de l'air, est partout autour de nous et jusqu'aux étoiles. Son absence totale est une chimère, hormis peut-être dans l'œil d'un ouragan. Et c'est mieux ainsi. Il permet de répartir la chaleur sur la terre, fait tourner les moulins et propulse les bateaux à voile, fussent-ils ceux des enfants sur un étang, propage les pollens et dissémine les graines, si utiles à la reproduction des plantes.

Dans le jardin ou sur les balcons des immeubles, des draps mis à sécher flottent mollement, comme des suaires de fantômes désincarnés. Ils s'imprègnent des odeurs de la vie qu'une douce brise fait frémir.

Bien sûr, le vent n'est pas toujours qu'un léger souffle agréablement rafraîchissant. Il lui arrive aussi de se lever et balayer le paysage, avec parfois tant de violence qu'il en déracine les arbres et les maisons, les pylônes électriques et la fragilité des montagnes. Même la fée Clochette n'y résisterait pas.

Bien qu'invisible, le vent sait se faire voir. Il nous donne en permanence des signes de sa présence. Des risées sur la surface de l'eau, l'herbe et les joncs qui se courbent comme des vieillards, les branches qui s'agitent inutilement dans les arbres, le sable du Sahel qui s'envole pour découvrir la monotonie de dunes sœurs, voyageant parfois si loin qu'il traverse la mer pour se poser sur le Léman.

Mais aussi, et quel bonheur c'est, il déplace les nuages d'un ciel palimpseste, toujours en mouvement, toujours différent, éveillant notre imagination à des mondes à recréer à l'infini. C'est jeu d'enfants ou d'amoureux. Les adultes s'y laissent prendre pareillement, avec la même fascination qu'ils ont parfois à regarder les flammes dans l'âtre d'une cheminée ou celles d'un feu de camp.

Alors, tonnerre de Brest, laissons-nous emporter, prenons le large, saisissons les alizés et les bourrasques pour naviguer dans cet univers surprenant et parfois ébouriffant, entre calme plat et tempêtes.

La rédaction

Quand les moutons sautent, c'est signe de bise

VS

Les belettes rousses présagent la pluie

FR

La bise et le babeurre
n'ont jamais réchauffé personne

FR

Lune pâle : pluie
Lune blanche : temps clair
Lune rousse : vent

JU

La bise noire
dure neuf jours

JU

La bise court trois, six ou neuf jours

FR

La bise noire a toujours la bouteille au cul

GE
[elle amène la pluie]

Quand il pleut de bise,
il pleut à sa guise

JU

Pluie qui vient de bise
mouille jusqu'à la chemise

JU

La vaudaire du matin va chercher la bise du soir

VD

Vaudaire du matin
fait tourner les moulins
Vaudaire du soir
fait sécher les flaques d'eau

VD

Joran du matin
mouille son voisin

VD

Les grands vents et les mauvaises gens
n'ont jamais couru pour rien

VS

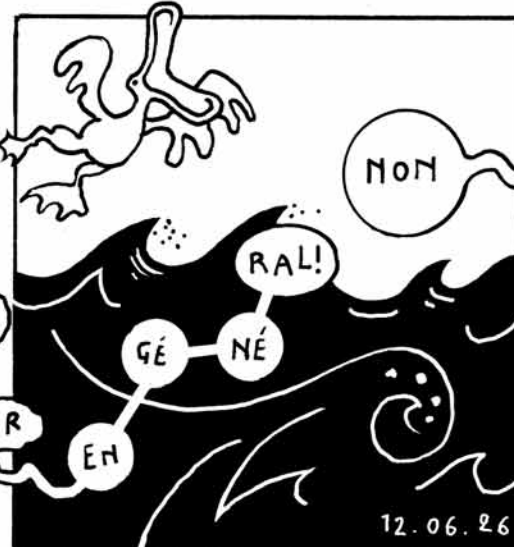
Vent de mars, bise d'avril,
font la ruine du pays

FR

Extraits de : Martine Rebetez, Christine Barras, *Le climat des Romands*, Éditions Stratus, Oron-la-Ville, 1993.

Page une : dessin de MATTHIEU BERTHOD

LA FILLE, LE JEUNE & LE CANARD DANS LE VENT



les studios lolos ©(r&rvc)

12.06.26

ALOYS & RITA

Deux fois la vie

JOSEPH INCARDONA

Ça commence avec la terre. Ça finit avec la terre. Avec fracas.

Entre deux, il y a des causalités.

Elle remonte à loin, cette histoire, à l'été 1974. J'avais 5 ans et j'habitais avec mes parents à Bienne. En grande partie, cette journée du mois d'août reste floue pour moi. J'en ai des éclats de réminiscence, ils se racontent par touches impressionnistes.

Il a dû y avoir le rituel du petit-déjeuner, ma mère qui s'affaire à préparer le pique-nique, mon père chargeant la voiture avec la glacière, la table et les chaises pliantes. Il a dû y avoir tout ça avec moi au milieu, à qui on a peut-être donné quelque chose à faire ou à porter. Et au milieu de l'agitation, ce qu'on m'avait donné à faire ou à porter devenait un jeu. Jamais pour mes parents : avec eux, un pique-nique prenait des proportions de transhumance, quels que soient les lieux ou les époques.

En l'occurrence, c'était en 1974 aux bords du lac de Bienne. Ce qui signifiait retrouver d'autres familles d'immigrés italiens, et ces dimanches en communauté signifiaient l'excès ; dans le sud quand vous voulez exprimer l'amitié ou l'amour, vous n'offrez pas des fleurs, mais de la nourriture. Il fallait montrer, aussi. Que ces anciens saisonniers maintenant au bénéfice d'un permis C n'étaient plus des ploucs qui déjeunaient essentiellement d'un sandwich : ils avaient une famille, une voiture, un bon salaire. Ils prenaient leur place dans cette Suisse qui se diversifiait ; ils étaient à la proue du bateau brise-glace et certains avaient quand même bien morflé durant les années Schwarzenbach.

Alors, dans ces souvenirs en mode impressionniste, voire pointilliste, ça donne ceci :

Je me souviens des couvertures à carreaux étalées par terre.

Je me souviens de l'odeur de naphtaline de ces mêmes couvertures et des miettes de pain qui s'y accrochaient.

Je me souviens des chaises pliables aux tissus colorés avec des ressorts.

Je me souviens des parasols qui ne faisaient jamais d'ombre là où il fallait et qu'on déplaçait tout le temps.

Je me souviens qu'on était nombreux et qu'on prenait beaucoup de place sur la pelouse du parc.

Je me souviens des casseroles encore chaudes posées sur les tables en plastique.

Je me souviens qu'on pliait des serviettes dessous pour que le plastique ne fonde pas.

Je me souviens de mots que je ne comprenais pas.

Je me souviens des fiasques de Chianti Ruffino recouvertes de paille.

Je me souviens que je jouais avec d'autres enfants, surtout au ballon.

Je me souviens qu'aucun adulte ne se baignait jamais dans le lac, sauf ma mère.

Je me souviens des mains rêches sur mes joues.

Je me souviens des barbecues géants.

Je me souviens de la fumée qui arrivait jusqu'aux tables, de l'odeur de viande grillée et des poivrons mis à cuire.

Je me souviens des hommes qui jouaient aux cartes.

Je me souviens des hommes et des femmes assis à des tables séparées.

Je me souviens que ça parlait fort.

Je me souviens qu'on faisait le vide autour de nous.

Je me souviens que je mangeais trop.

Je me souviens des jambes dénudées des femmes lorsque je jouais sous les tables.

Je me souviens.

Je sais qu'à un certain moment, des nuages ont commencé à se former à l'horizon, les premières rafales de vent ont soulevé les nappes et fait s'envoler les serviettes. Avec son doigt, ma mère a indiqué un début d'orage au-dessus du



DESSIN TOM TIRABOSCO

Chasseral, et mon père a été inquiet. La plupart de ces gens venaient de la campagne, ils ne savaient peut-être pas nommer le Joran (sauf ma mère), mais savaient reconnaître les signes avant-coureurs de l'orage. Tout le monde a rempilé ses affaires alors qu'il faisait encore beau, j'ai dû demander à ma mère pourquoi il fallait partir et elle a dû me répondre c'est le Joran. Et dans la genèse du souvenir qui déroule, ça donne cela :

Je me souviens que je croyais que Joran était une personne.

Je me souviens de mon père courant vers la voiture en portant une chaise pliée sous chaque bras.

Je me souviens des gros nuages noirs s'amoncelant à l'horizon.

Je me souviens du vent qui soulevait les robes et des femmes qui riaient. Je me souviens que les gens se saluaient à la va-vite.

Je me souviens de mon père attachant le matériel de pique-nique sur le porte-bagage de la Fiat 500 avec des tendeurs.

Je me souviens que mon père a fait racler le levier de vitesses en passant la première.

Je me souviens.

À partir de là, tout devient plus net, la mémoire trouve sa cohérence, ses repères. Je précise que nous avions un petit bateau à l'époque, *Le Pirate*, un hors-bord de six mètres, pont en teck et acajou, avec une cabine habitable.

(Je me souviens de l'odeur d'essence quand mon père faisait le plein.)

(Je me souviens de la légère odeur de moisi à l'intérieur.)

(Je me souviens que je m'ennuyais quand on naviguait deux jours de suite.)

(Je me souviens que mes parents et moi avions une même veste en toile bleue et que mon père avait fait coudre par ma mère des grades sur l'épaule, et moi j'étais seulement mousse.)

(...)

... Mon père était fou de ce bateau, sans doute l'une des choses auxquelles il avait le plus tenu dans sa vie. Étant un homme de la mer, il répétait souvent qu'il était le seul Rital de la région possédant un bateau, ça le rendait fier.

Avec l'arrivée imminente de la *tempesta*, mon père a voulu vérifier que son bateau était correctement arrimé entre la bouée à la poupe et le ponton. Alors que l'orage monte en puissance, nous arrivons sur le parking du petit port de Vinghelz, mon père gare la Fiat sous un immense marronnier. Il nous dit de l'attendre dans la voiture, et se met à courir sous la pluie battante. Il disparaît derrière le muret séparant le parking des places d'amarrage.

L'orage devient tempête. Nous sommes dans la Fiat blanche aux sièges de skaï rouge. Ma mère est assise à l'avant. Ses cheveux blonds sont remontés en queue de cheval et je vois sa belle nuque. Les rafales de vent sont si violentes qu'elles font tanguer notre petite voiture. De l'eau s'immisce par les interstices du toit ouvrant, le vent siffle dans l'habitacle. Les feuilles du marronnier arrachées par le vent parsèment le pare-brise, une branche tombe sur le capot. Ma mère ne dit rien. Nous sommes silencieux. À l'extérieur, quelque chose grince. Ma mère qui ne dit rien prend soudain la parole : « On sort. » Je rechigne. Elle me dit d'obéir. Son ton est sec. Elle ouvre la portière, fait basculer le siège avant. Je ne me dépêche pas assez, elle me tire par le bras. La pluie m'inonde aussitôt comme si j'entrais sous la douche. Elle me soulève et me prend dans ses bras. Je suis surpris parce que je commence à devenir grand et que ce geste est de plus en plus rare chez elle. Elle se met à courir, avec moi dans ses bras, rejoint l'auvent d'un hangar qui nous protège tant bien que mal des élé-

ments qui se déchaînent. Il n'y a personne autour de nous, seulement la tempête.

La tempête et nous.

Tout vole (feuilles, branches, une toile cirée, un parasol, un vélo d'enfant).

Tout se noie (un petit torrent s'est formé dans le creux du chemin menant au port, les canalisations du parking débordent).

Le tonnerre. Les éclairs.

La tempête, mais pas celle de Shakespeare. J'ai peur pour mon père.

Ma mère aussi, sans doute. Mais elle ne dit rien. Elle est là, avec moi dans ses bras. Solide, droite, tendue. Je suis dans ses bras, dans les bras de ma mère qui est debout, et là, je vois avec elle : le tronc de l'immense marronnier se fend, éclate et s'écroule presque au ralenti sur la petite Fiat blanche aux sièges rouges – là où nous étions assis il y a moins d'une minute – l'aplatissant de sa masse dans un mugissement de tôle qu'on disloque. Je sens les mains froides de ma mère se resserrer sur mon torse, presque à m'étouffer. Je ne sais pas si des larmes se mêlent aux gouttes de pluie sur son visage, mais elle me serre contre elle comme jamais elle ne le ferait depuis.

Ça commence avec la terre. Ça finit avec la terre.

Avec fracas.

Entre deux, il y a des causalités.

Le journal local parlera, le lendemain, d'une femme qui, passant par là et voyant un enfant seul dans une voiture, lui sauve la vie. Pure fantaisie.

Ça commence avec la terre. Ça finit avec la terre.

Entre deux, il y a des causalités.

Et l'intuition de ma mère.

Bien plus vaste que la simple chaîne des causalités. (Là, c'est tatoué dans ma mémoire.) Ma mère.

Qui m'a donné deux fois la vie.

Silence on tourne!

BERTRAND THEUBET

Bains des Pâquis, un été. Las de chercher une girouette au sommet de la rotonde, je dus admettre que la direction du vent se lisait ici dans les embruns du Jet d'eau ou dans le flottement du drapeau hissé chaque matin au-dessus de la rotonde. Je décidai de me munir de ma propre girouette et je traversai la grille rutilante au pied du Goléron.

Accoudé au comptoir de la Buvette, un client du matin désigna l'objet en bois posé à mes côtés.

– Ça vient d'où, ce truc-là ?

Je lui racontai l'histoire de Gusto, une *cata-vento* offerte par un vieux pêcheur brésilien en échange de ma montre étanche. J'étais fasciné par cette sculpture en bois figurant un homme mi-flibustier mi-magicien tenant une hampe dans chaque main, prêt à saisir le vent et pivoter sur son socle face aux éléments.

«...Gusto est un bon compagnon, m'avait dit le pêcheur. Le *gust* c'est la rafale, le vent qui souffle par à-coups. Il a longtemps chevauché les nuages et su prévoir les tempêtes.

Mon interlocuteur saisit la girouette, l'examina puis se présenta.

– Moi, c'est Hector, gardien du phare... actuellement au chômage technique.

Il désigna le chantier et sa tour encapuchonnée de blanc au bout de la jetée.

La chaleur s'alourdissait au fil des heures. Le lac semblait figé. Hector demeurait immobile, fixant la girouette, elle-même imperturbable.

– Le calme avant la tempête, lança Hector.

Le bateau *Genève* signala son arrivée d'un bref coup de corne. Les baigneurs apathiques sursautèrent. Les moineaux qui picoraient dans les assiettes s'envolèrent. Les mouettes d'ordinaire avides de pitance avaient disparu. L'air semblait suspendu. Soudain, Hector se leva.

– Viens. Et n'oublie pas Gusto.

Au fond d'un couloir, il ouvrit une cabine. Au dos de la porte, une phrase :

Comment puis-je blâmer le vent pour le désordre qu'il a causé, si c'est moi qui ai ouvert la fenêtre ?

À l'intérieur s'entassaient livres et dossiers. Hector m'expliqua que, durant ses années au phare, il avait observé et consigné les phénomènes naturels du Léman.

– Et voici mon trésor !

Il sortit un manuscrit intitulé *Le silence avant l'orage* et commença sa lecture du bout des doigts : « Sur les rives du Léman, il existe



Photographie Bertrand Theubet

des instants suspendus que seuls les habitués reconnaissent. Le ciel n'est pas encore sombre, l'orage n'est pas encore là et pourtant, quelque chose a déjà changé. D'abord, le vent se retire. Comme s'il quittait la scène sans prévenir, laissant derrière lui une surface d'eau presque immobile, à peine ridée. Les voiles s'affaissent, les feuillages cessent de frissonner. Le lac respire plus lentement. »

Hector lança un regard en direction de la girouette, comme s'il cherchait son approbation.

« Puis vient une sensation étrange : l'air devient dense. Il ne circule plus. Il enveloppe. On a le sentiment qu'il pèse sur nos épaules, qu'il remplit l'espace d'une présence invisible... »

C'est précisément ce que je ressentais à ce moment, alors qu'une famille de canards claudiquant, cherchant un refuge, passait devant la cabine.

«...Les oiseaux se taisent. Leur chant s'interrompt, comme une phrase laissée en suspens. Ce silence n'est pas une absence mais une stratégie. Ils savent avant nous que quelque chose approche. Ils perçoivent les changements électriques de l'atmosphère, les odeurs de l'orage, les infrasons des premiers grondements. Les mouettes rejoignent leurs dortoirs loin des turbulences à venir. »

Toute la vie des Bains semblait suspendue.

« Les canards et les cygnes lissent leurs plumes pour les imperméabiliser avant la pluie. Le ciel n'est plus un terrain de jeu mais un lieu à éviter. »

Quelques moustiques commencèrent à tourner autour de nous.

« L'air chargé d'humidité alourdit les ailes des insectes, les forçant à voler à fleur d'eau. Les hirondelles en profitent pour se nourrir *des araignées d'eau, des éphémères, des libellules*. De leur côté, les fourmis regagnent en vitesse leurs galeries ; les guêpes deviennent très agressives : sensibles à la baisse de pression ambiante, elles attaquent facilement si elles se sentent menacées. Les moustiques vont alors piquer pour se nourrir de notre sang afin d'emmagasiner de l'énergie. Ce qui bourdonnait quelques instants plus tôt se replie, se cache, s'efface. »

Hector poursuivit : « Ce silence n'est pas vide. Il est plein d'attente. Même la lumière change. Elle devient plus mate, plus diffuse, comme si le monde retenait son souffle. Les contours se font plus doux, les couleurs moins vives. Le calme n'est qu'une façade : en hauteur, déjà, le tumulte se prépare. »

Il huma l'air comme un pêcheur lisant les signes du temps.

« La pluie n'a pas d'odeur, dit-il, mais son arrivée libère dans l'atmosphère ce parfum de terre humide qu'on appelle le péttrichor, qui imprègne l'air. »

Une ride traverse l'eau. Une feuille tremble. Et bientôt le ciel s'ouvre, la pluie tombe, le tonnerre éclate comme si ce silence n'avait été qu'un seuil. Ceux qui étaient là s'en souviendront : avant la violence de l'orage, il y a eu cette paix étrange. Ce moment suspendu, dense et mystérieux, où tout semblait s'être arrêté.

Dehors, Gusto commença à frémir sur son socle.

La poulie gémit comme gémit une vieille girouette quand le vent a longtemps dormi. (Saint-Exupéry)

La lecture terminée, le vent ouvrit le bal. Hector referma sa cabine et observa la girouette qui s'animait soudain. Un souffle de sud-ouest venait de se lever au-dessus de la ville.

Les rafales gagnèrent en force. Incapables de retenir Gusto. Il s'arracha de nos mains et nous le vîmes s'envoler vers le ciel zébré d'éclairs.

Hector suivit la trajectoire de Gusto du regard avant de sourire :

– Ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent.

Girouette

Mais quelle cervelle de moineau celui-là ! De fait, il se prend pour un vrai coq. De ceux qui pondent des clochers et des campaniles.

PHILIPPE CONSTANTIN

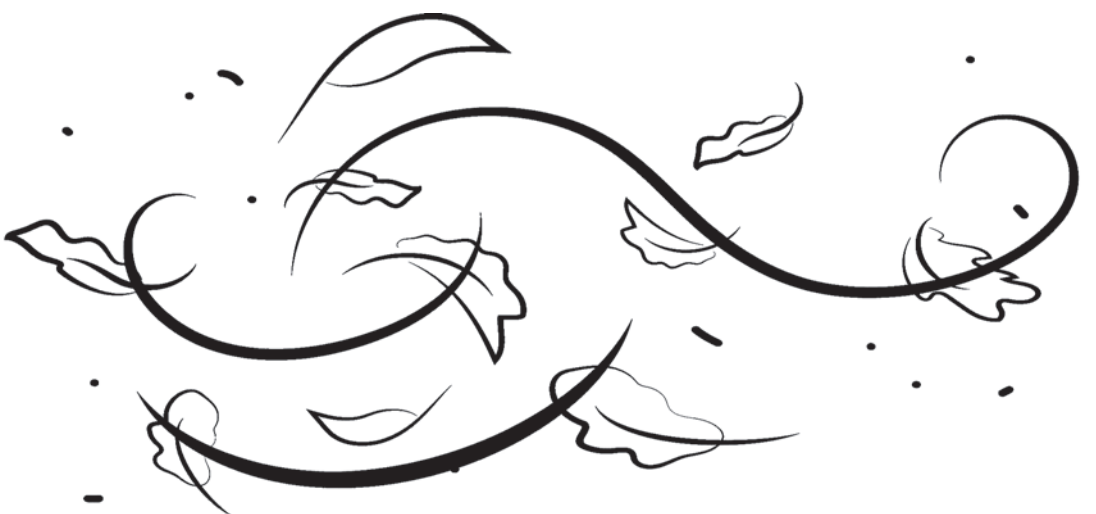
Que ce soient ses pensées, ses envies ou ses sentiments, il en change tout le temps. À dix heures, il imagine partir aux Marquises et s'amourache d'une duchesse de supermarché ; à midi, il se voit en baron socialiste du capitalisme et rêve de Sophia. Dans l'après-midi, le voilà prêtre-ouvrier, la tête penchée au sud, fou amoureux des seins d'Agathe. Et le soir venu, il se découvre en justicier héroïque et ne peut s'ôter de l'esprit l'image d'une galante sans nom.

C'est ainsi tous les jours. Il tourne son regard selon le sens du vent. Et quand celui-ci

vient à tarir, il reste figé, l'œil humide, vide ; inutile sentinelle au garde-à-vous, les ailes trouées, pétrifié comme la femme de Loth regardant au loin Sodome disparaître sous les cendres d'une divine destruction.

D'aucuns le traitent d'étourneau, mais il n'en est rien. Il n'a pas leur élégance à dessiner des nuages de murmures dans le ciel. Pas plus qu'il n'a d'idée fixe ni de plan préconçu. Une volière sans oiseau, ouverte à tout-va, à tout vent, une cage idoine, obsessionnellement vide.

On l'avait pourtant cru un instant tenir un cap et s'y fier. Comme si un petit séisme avait eu lieu. Cet instant si particulier qui précède les tempêtes, quand le temps semble s'arrêter. Pas un souffle, pas même l'inquiétude d'un pépiement de passereau, pas le moindre



grincement de rocking-chair ni d'insecte. Rien. Juste une effrayante vacuité de l'âme et un paysage sourd, immobile. Baliverne. C'est juste qu'une quinzaine de jours durant, la ville avait subi la dictature d'un ciel bleu sans la moindre trace du plus petit bruissement d'air.

Temps mort. Un ange passe.

Il est comme un canari dans la mine, son chant s'étrangle dans sa gorge, prédisant le coup de grisou à venir. Les hommes s'enfuient, abandonnant les wagonnets et leurs pioches pour rejoindre la surface. Le canari expire un dernier rôle.

Mais qu'importe finalement, qui de toute façon lève encore les yeux pour regarder les girouettes, les églises ou les phares ? À croire que les gens s'en foutent dans quelle direction souffle le vent, à moins que d'un doigt plus long que celui de Dieu, humide de leur salive, ils puissent connaître le sens de la vie et dans quelle direction marcher.

Alors bon vent à toi, girouette sans foi ni loi. Et à nous revoir au prochain coup de Trafalgar, la tête dans les étoiles et un linceul de ciel bleu nuit pour couvrir notre nudité et notre ivresse.

À vie de tempête

Germaine et Robert Hainard sont les auteurs d'une œuvre artistique et philosophique considérable. Ils ont traversé ensemble et séparément de vastes territoires, de la Scandinavie aux Balkans, cheminant « aux quatre vents », passant de nombreuses nuits à l'affût à la recherche de cette « nature primitive » si chère à Robert, et de ces paysages montagneux auxquels la Saviésanne Germaine était attachée.

ÉLODIE HAINARD*

Germaine et Robert Hainard sont pour moi avant tout « les grands-parents », indivisibles : Robert, que j'ai moins connu car toujours occupé à « faire des copeaux » à son établi en sifflotant. Ce sifflotement qui en a agacé plus d'un, et que je crois discerner à chaque fois que j'entends le vent souffler en forêt. Et Germaine, sur sa chaise roulante, pointant du doigt chaque petite fleur en la nommant.

Bien que peintre de grand talent, reconnue par ses pairs et récipiendaire de nombreux prix, Germaine était moins connue. Il est vrai que Robert prenait beaucoup de place, mais Germaine était perfectionniste, jamais satisfaite de son travail. Lorsqu'elle rentrait de ses séances de peinture en plein air, avec son chevalet et ses toiles sur le dos, elle plaçait les toiles fraîchement peintes face contre le mur et ce n'est qu'à la demande insistante de ses enfants, Pierre et Marie, qu'elle retournait les toiles et disait alors, en regardant son travail : « C'était mieux en vrai. »

Après des années de tractation, Germaine avait enfin accepté la parution d'un livre lui étant entièrement consacré. C'est Robert qui en a écrit le texte et Germaine, accompagnée de Marie, en a choisi les illustrations. Le lancement du livre fut accompagné d'une exposition de ses œuvres. Germaine est partie deux jours après le vernissage, le 29 novembre, une nuit de tempête. Robert a continué pendant un temps à « faire des copeaux » et à siffloter, puis



Robert Hainard, *Mouette par grosse bise*, Genève, 4 février 1956.



Germaine Hainard Roten, *Fonte des neiges*, 1952.

Germaine est « revenue le chercher », comme on aime à le raconter en famille, la nuit de la tempête Lothar. Robert, que les infirmières de son EMS retrouvaient fréquemment au matin endormi, enlaçant et serrant contre sa poitrine le portrait peint de Germaine qu'on avait suspendu au-dessus de son lit et qu'il avait décroché pendant la nuit.

Leur fils, Pierre, est aussi parti une nuit d'orage et de forte chute de neige, dans la ville de Martigny, surnommée parfois « la capitale du vent ».

Il existe évidemment des explications scientifiques, il est connu que les personnes âgées sont plus sensibles aux différences de pression qu'accompagnent les tempêtes. Mais il est plus joli de se dire que Germaine et Robert sont partis ensemble, au moment de l'année où la nature s'endort pour mieux se réveiller au printemps, pareille mais toujours différente.

*Secrétaire générale de la Fondation Hainard.
hainard.ch

Le vent souffle sur les crêtes; au-delà de son passage entre les fétus, j'ai souvent cru entendre le frôlement des masses d'air dans l'espace. La vie est partout, le soleil, la pluie. [...] Du travail obscur et innombrable de l'humus, des plantes, des arbres à l'animal furtif, chacun va à sa tâche, responsable d'une part du monde.

Robert Hainard,
Images du Jura sauvage, 1983

Germaine est essentiellement peintre. Dans ses toiles se manifeste sa sensibilité quasi surnaturelle à trouver la couleur juste, celle qui fait sentir jusqu'à l'odeur du vent du printemps qui fait fondre la neige sur le Jura, « cet air qui vient de loin » comme elle disait. Pierre Hainard

Au souffle majeur des airs mineurs

Probablement parce qu'il est aussi une vibration qui produit un son, le vent a inspiré de nombreux airs, de nombreuses chansons. Morceaux choisis pour un florilège nostalgique.

GILLES MULHAUSER

Une recherche de titres avec le mot «vent» en plusieurs langues, a permis de répertorier plus de septante-cinq chansons embrassant quasi tous les styles de musique. La liste n'est toutefois pas exhaustive et, la statistique pouvant être une manière très exacte de dire des choses fausses, je vous livre ci-dessous une interprétation totalement subjective de quelques points saillants.

Outre cinq morceaux datant d'avant la Seconde Guerre mondiale ou de plus d'un siècle, tous les titres se concentrent de 1953 à aujourd'hui (avec près de trente titres concentrés entre 1962 et 1983). Cela donne en moyenne un morceau par an consacré à ce thème pendant un intervalle de septante ans: ce qui tendrait à prouver que les musiciens sont sensibles à la question climatique depuis plusieurs décennies déjà! Certaines années semblent

avoir été pleines de souffle et d'inspiration: 1962, 1979, 1980, 1991, 1995 et 2012 – quelle chance pour les natifs de ces années-là, mais tout n'est pas perdu pour les autres: il suffit de compléter la liste. L'année record avec six morceaux est l'année symétrique de 1991 – événement signe des mouvements d'air générés par l'arrêt de la guerre froide et autres tempêtes du désert?

Au-delà de cette brève statistique grossièrement commentée, il est intéressant de relever que le vent est utilisé le plus souvent comme métaphore de la relation interpersonnelle ou pour camper une atmosphère; rares sont en effet les morceaux où il est un personnage. À propos des thèmes évoqués, les relations amoureuses (et toutes leurs déclinaisons) sont dominantes; le (besoin de) changement sur le plan politique ou social est aussi bien présent; le vent peut toutefois aussi évoquer l'évolution personnelle, une philosophie de vie, un lieu et un pays, un moment particulier, etc.

En parcourant encore la liste et les dates des chansons, plusieurs impertinences méritent d'être relevées. Henri Salvador – dont la coupe exubérante est restée dans toutes les mémoires – sort en 1943 «Les cheveux dans le vent» et il faut attendre 1964 avec exactement le même titre pour que Brigitte Bardot corrige le pli en y engageant toute sa crinière. Bob Dylan nous donne à réfléchir en profondeur dans «Blowing in the wind» en 1962; il se ravise treize ans plus tard et sort «Idiot wind», évoquant la stupidité. Lucio Battisti chante une rupture en 1969, mais utilise le vent à nouveau trois ans plus tard pour évoquer l'amour fusionnel. Les grands de la chanson française – Léo, Jacques et Georges – ont tous trois écrit sur le vent: peut-être avaient-ils besoin de s'aérer les poumons après leur rencontre en studio très enfumée immortalisée par une célèbre photo...

La liste aurait pu être augmentée d'autres chansons parlant du vent, sans que ce mot figure dans le titre, ou l'inverse, le titre porte

le nom d'un vent, mais n'en parle pas. Deux exemples permettent de l'illustrer: Renaud écrit «Mistral gagnant» en 1985 à propos d'une friandise qui portait ce nom de vent provençal, mais sans qu'il y ait une quelconque brise dans les paroles. Il écrit par contre la chanson «Dès que le vent soufflera» en 1983 qui contient cette phrase: «J'irai aux quatre vents foutre un peu le boxon»; ce à quoi la chanson de Brel «Le plat pays» de 1962 (inspirée de «La Venoge», de Jean Villard Gilles) semble anticiper: «Avec le vent d'est, écoutez-le tenir / Avec le vent d'ouest, écoutez-le vouloir / Avec le vent du nord, écoutez-le craquer / Avec le vent du sud, écoutez-le chanter.»

Tous les morceaux n'ont pas eu la notoriété de «Blowing in the wind» de Bob Dylan, mais vous trouverez largement votre bonheur dans la compilation ci-dessous où des extraits sont mis en miroir pour évoquer les différents rôles que les paroliers et parolières ont fait jouer au vent.

LA RELATION COQUINE

Le vent (Georges Brassens, 1953)

Si par hasard / Sur l pont des Arts
/ Tu croises le vent, le vent fripon /
Prudence, prends garde à ton jupon
/ Si par hasard / Sur l pont des Arts
/ Tu croises le vent, le vent maraud
/ Prudent, prends garde à ton
chapeau [refrain]

Les jean-foutre et les gens probes
/ Médisent du vent furibond / Qui
rebrousse les bois, détrousse les
toits, retrousse les robes / Des jean-
foutre et des gens probes / Le vent,
je vous en réponds / S'en soucie,
et c'est justice, comme de colin-
tampon

[refrain]

Bien sûr, si l'on ne se fonde / Que
sur ce qui saute aux yeux / Le vent
semble une brute raffolant de nuire
à tout l monde / Mais une attention
profonde / Prouve que c'est chez
les fâcheux / Qu'il préfère choisir
les victimes de ses petits jeux

[refrain]

La femme du vent (Anne Sylvestre, 1962)

Maman, le vent me fait la cour / Le vent me trousse et m'éparpille / Le
vent me souffle des discours / Pardi c'est ennuyeux ma fille / Ça l'est bien
plus encore Maman / Car le grand vent est mon amant

Fille folle amante du vent / Boucle ton corset / Baisse bien la tête / Méfie-
toi: qui aime le vent / Engendre la tempête / Engendre la tempête [refrain]

Maman, le vent partout me suit / Le vent me presse et me bouscule /
Il pousse mes volets la nuit / Pardi tu seras ridicule / De quoi, ma fille,
a-t-on bien l'air / En accouchant d'un courant d'air?

[refrain]

Maman, le vent m'aime si fort / Que je dois ouvrir les fenêtres / Il ne veut
plus coucher dehors / Et je crois qu'un enfant va naître / Fille, je m'en
irai avant / D'être la grand-mère du vent

[refrain]

Maman, mon fils est né ce soir / J'en suis restée toute meurtrie / N'ai pas
eu le temps de le voir / Il m'a laissée à ma folie / Et le voici parti, maman
/ Aux trousses de son père le vent

[refrain]

Mes amours ne sont que du vent / Est-ce aussi le vent que j'ai dans la tête?
/ Puisque tu me fuis, mon enfant / Je suivrai la tempête / Je suivrai la
tempête



Dessin Guy Mérat

L'ÉVOCATION MYSTÉRIEUSE

The wind cries Mary (Jimi Hendrix, 1967)

After all the jacks are in their boxes / And the clowns have all
gone to bed / You can hear happiness staggering on down the
street / Footsteps dressed in red / And the wind whispers Mary

A broom is drearily sweeping up / The broken pieces of yesterday's
life / Somewhere, a queen is weeping / Somewhere, a king has
no wife / And the wind, it cries Mary

The traffic lights, they turn, uh, blue tomorrow / And shine their
emptiness down on my bed / The tiny island sags down stream /
'cause the life that lived is, is dead / And the wind screams Mary

Uh-will the wind ever remember / The names it has blown in
the past? / And with this crutch, its old age, and its wisdom /
It whispers no, this will be the last / And the wind cries Mary...

1798. **The wind that shakes the Barley** (chant révolutionnaire irlandais, reprise par Dead can dance, 1993, puis musique du film éponyme, 2006) — 1880. **Gingle Bells** (devenue *Vive le vent* en français) — 1912. **Le vent dans la plaine** (Camille Saint-Saëns) — 1939. **La mia canzone al vento** (Cesare Bixio, reprise par Mancini et Pavarotti, 1984) — 1943. **Les cheveux dans le vent** (Henri Salvador) — 1953. **Le vent** (Georges Brassens) — 1955. **Io sono il vento** (Marino Marini) — 1956. **Wayward wind** (Gogi Grant) — 1957. **Wild is the wind** (Johnny Mathis, reprise par Nina Simone, 1959, David Bowie) — 1962. **La femme du vent** (Anne Sylvestre) — 1962. **Blowing in the wind** (Bob Dylan) — 1962. **Four strong winds** (Yan Tison, reprise par Neil Young) — 1964. **Les cheveux dans le vent** (Brigitte Bardot) — 1965. **Catch the wind** (Donovan) — 1965. **Summer wind** (Heinz Meier, reprise par Frank Sinatra, 1966, Michael Bubble, 2008) — 1967. **The wind cries Mary** (Jimi Hendrix) — 1969. **Il vento** (Lucio Battisti) — 1970. **Winter wind** (Fotheringay) — 1971. **The wind** (Cat Stevens) — 1971. **South side of the wind** (Yes) — 1972. **Vento nel vento** (Lucio Battisti) — 1972. **Summer breeze** (Seals and Crofts) — 1974. **Candle in the wind** (Elton John) — 1974. **Anyway the wind blows** (J.J.Cale) — 1975. **Come il vento** (Ornella Vanoni) — 1975. **Idiot wind** (Bob Dylan) — 1977. **Dust in the wind** (Kansas) — 1978. **Je t'en remets au vent** (Hubert-Félix Thiéfaine) — 1979. **Le vent** (Léo Ferré) — 1979. **Va où le vent te mène** (Angelo Branduardi) — 1979. **Viento** (Pino Daniele) — 1979. **Ride like the wind** (Christopher Cross) — 1980. **Listening wind** (Talking Heads, reprise par Peter Gabriel, 2004) — 1980. **Il vento caldo delle'estate** (Alice) — 1980. **Against the wind** (Bob Seger) — 1981. **Vient' e terra** (Pino Daniele) — 1983. **Dès que le vent soufflera** (Renaud) — 1983. **Viento del arena** (Gipsy Kings) — 1988. **Wind beneath my wings** (Bette Midler) — 1989. **She's like the wind** (Patrick Swayze) — 1989. **Il vento** (Litfiba) — 1991. **Wind of change** (Scorpions) — 1991. **Ride the wild wind** (Queen) — 1991. **The wind** (Mariah Carey) — 1991. **Qui sème le vent récolte le tempo** (MC Solaar) — 1991. **Blowing kisses in the wind** (Paula Abdul) — 1991. **Passagers du vent** (René Aubry) — 1992. **Master of the wind** (Manowar) — 1995. **Laisse le vent emporter tout** (Mylène Farmer) — 1995. **Les couleurs du vent** (air de Pocahontas, Disney) — 1995. **Il vento del nord** (Nomadi) — 1996. **A forze di essere vento** (Fabrizio de Andrè) — 1997. **Beaucoup de vent** (Claude Nougaro) — 1998. **Viento** (Manu Chao) — 1998. **The wind** (PJ Harvey) — 2000. **Sous le vent** (Céline Dion / Garou) — 2001. **Le vent nous portera** (Noir Désir, reprise par Sophie Hunger, 2009) — 2001. **Der Wind** (Blumfeld) — 2003. **J't'emmène au vent** (Louise Attaque) — 2006. **Which way the wind** (Stuart A Staples) — 2008. **The wind blows** (The All-American Rejects) — 2009. **The wind and the dove** (Bill Callahan) — 2010. **Cold wind blows** (Eminem) — 2011. **Magnolia wind** (Emmylou Harris / John Prine) — 2012. **Watch the wind blow** (Tim McGraw) — 2012. **The wind** (Zac Brown Band) — 2012. **Wind song** (Revolver) — 2013. **O' vient** (Clementino) — 2014. **Gust of wind** (Pharrel Williams) — 2017. **Cuatro vientos** (Danit) — 2018. **Il vento d'oro** (Yugo Kanno, manga) — 2019. **Vento del sud** (Tromancino) — 2021. **Vento sardo** (Marisa Monte) — 2021. **Rafale de vent** (Florent Pagny) — 2023. **Le vent** (Camille Lailly)

LA PHILOSOPHIE DE VIE

Blowing in the wind (Bob Dylan, 1962)

How many roads must a man walk down / Before you can call him a man?
/ How many seas must a white dove sail / Before she sleeps in the sand?
/ Yes, and how many times must the cannonballs fly / Before they're forever banned?

The answer my friend, is blowin' in the wind / The answer is blowin' in the wind [refrain]

Yes, and how many years must a mountain exist / Before it is washed to the sea?
/ Yes, and how many years can some people exist / Before they're allowed to be free?
/ Yes, and how many times can a man turn his head / And pretend that he just doesn't see?

[refrain]

Yes, and how many times must a man look up / Before he can see the sky?
/ Yes, and how many ears must one man have / Before he can hear people cry?
/ Yes, and how many deaths will it take 'til he knows / That too many people have died?

[refrain]

The wind (Cat Stevens, 1971)

I listen to the wind, to the wind of my soul / Where l'll end up? Well, I think only God really knows

[...]

I listen to my words, but they fall far below / I let my music take me where my heart wants to go

I've swam upon the devil's lake / But never, never, never, never / I'll never make the same mistake / No, never, never, never

LA FRAGILITÉ DE LA VIE

Candle in the wind (Elton John, 1973)

Goodbye Norma Jeane
[...]

And it seems to me you lived your life / Like a candle in the wind / Never knowing who to cling to / When the rain set in / And I would've liked to know you / But I was just a kid / Your candle burned out long before / Your legend ever did

Loneliness was though / The thougest role you ever played [...]

Dust in the wind (Kansas, 1977)

I close my eyes / Only for a moment and the moment's gone / All my dreams / Pass before my eyes with curiosity

Dust in the wind / All they are is dust in the wind [refrain]

Same old song / Just a drop of water in an endless sea / All we do / Crumbles to the ground, though we refuse to see

[refrain]

Now don't hang on / Nothing lasts forever but the earth and sky / It slips away / And all your money won't another minute buy

L'APPEL À LA DÉCOLONISATION

Listening wind (Talking Heads, 1980)

Mojique sees his village from a nearby hill / Mojique thinks of days before Americans came / He serves the foreigners in growing numbers / He sees the foreigners in fancy houses / He dreams of days that he can still remember now

Mojique holds a package in his quivering hands / Mojique sends the package to the American man / Softly, he glides along the streets and alleys / Up comes the wind that makes them run for cover / He feels the time is surely now or never more

The wind in my heart, the wind in my heart / The dust in my head, the dust in my head / The wind in my heart, the wind in my heart / Come to drive them away, drive them away [refrain]

Mojique buys his equipment in the marketplace / Mojique plants devices through the free trade zone / He feels the wind is lifting up his people / He calls the wind to guide him on his mission / He knows his friend, the wind, is always standing by

Mojique smells the wind that comes from far away / Mojique waits for news in a quiet place / He feels the presence of the wind beside him / He feels the power of the past behind him / He has the knowledge of the wind to guide him on

[refrain 2x]

Les couleurs du vent (Pocahontas, 1995)

Tu crois que je suis inculte et sauvage / Essaie de te mettre à ma place / Je te croyais plus sage / Pourquoi parler ainsi? N'es-tu pas venu en ami? / Et qu'as-tu de plus que moi pour tout savoir? Tout savoir... [...]

As-tu entendu le loup hurler en mal d'amour? / Vois-tu toutes les splendeurs au firmament? / Et sais-tu reconnaître l'engoulement à son vol / Peux-tu admirer toutes les couleurs du vent? / Peux-tu peindre avec toutes les couleurs du vent?
(...)

Si tu ne peux pas entendre le loup hurler à l'amour / Si tu refuses de voir qu'on se ressemble / Et qu'il faudra bientôt apprendre à vivre ensemble / Jamais tu ne verras les couleurs du vent / Même si tu veux toute la terre tu n'auras que sa poussière / Si tu ne veux saisir toutes les couleurs du vent

L'AMOUR ROMANTIQUE

La mia canzone al vento (Cesare Bixio, 1939)

Sussurra il vento come quella sera / Vento d'aprile, di primavera / Che il volto le sfiorava in un sospiro / Mentre il tuo labbro ripeteva: « Giuro » / Ma pur l'amore è un vento di follia / Che fugge come sei fuggita tu

Vento, vento, portami via con te / Raggiungeremo insieme il firmamento / Dove le stelle brilleranno a cento / E senza alcun rimpianto / Voglio scordarmi un tradimento / Vento, vento, portami via con te

Tu passi lieve come una chimera / Vento d'aprile, di primavera / Tu che lontano puoi sfirlarla ancora / Dille ch'io l'amo e il cuor mio l'implora / Dille il ch'io fremo dalla gelosia / Solo al pensiero che la baci tu

Vento, vento, portami via con te / Tu che conosci tutte le mie pene / Dille che ancor le voglio tanto bene / E senza alcun rimpianto / Voglio scordarmi un tradimento / Vento, vento, portami via con te

E senza alcun rimpianto / Forse ritornerà l'amore / Vento, vento, portami via con te / Sussurra il vento come quella sera / Perché non torni? È primavera

Wild is the wind (Johnny Mathis, 1957)

Love me, love me, say you do / Let me fly away with you / For my love is like the wind / And wild is the wind

Give me more than one caress / Satisfy this hungriness / Let the wind blow through your heart / For wild is the wind

You touch me / I hear the sound of mandolins / You kiss me / And, with your kiss, the world begins / You're spring to me, all things to me / You're life itself
/ Like a leaf clings to a tree / Oh, my darling, cling to me / For we're creatures of the wind / And wild is the wind, the wind / Wild is my love for you

L'AMBIGUË DESTINÉE

Le vent nous portera (Noir Désir, 2001)

Je n'ai pas peur de la route / Faudrait voir, faut qu'on y goûte / Des méandres au creux des reins / Et tout ira bien là / Le vent nous portera

Ton message à la Grande Ourse / Et la trajectoire de la course / Un instantané de velours / Même s'il ne sert à rien va / Le vent l'emportera

Tout disparaîtra mais / Le vent nous portera [refrain]

La caresse et la mitraille / Et cette plaie qui nous tiraille / Le palais des autres jours / D'hier et demain / Le vent les portera

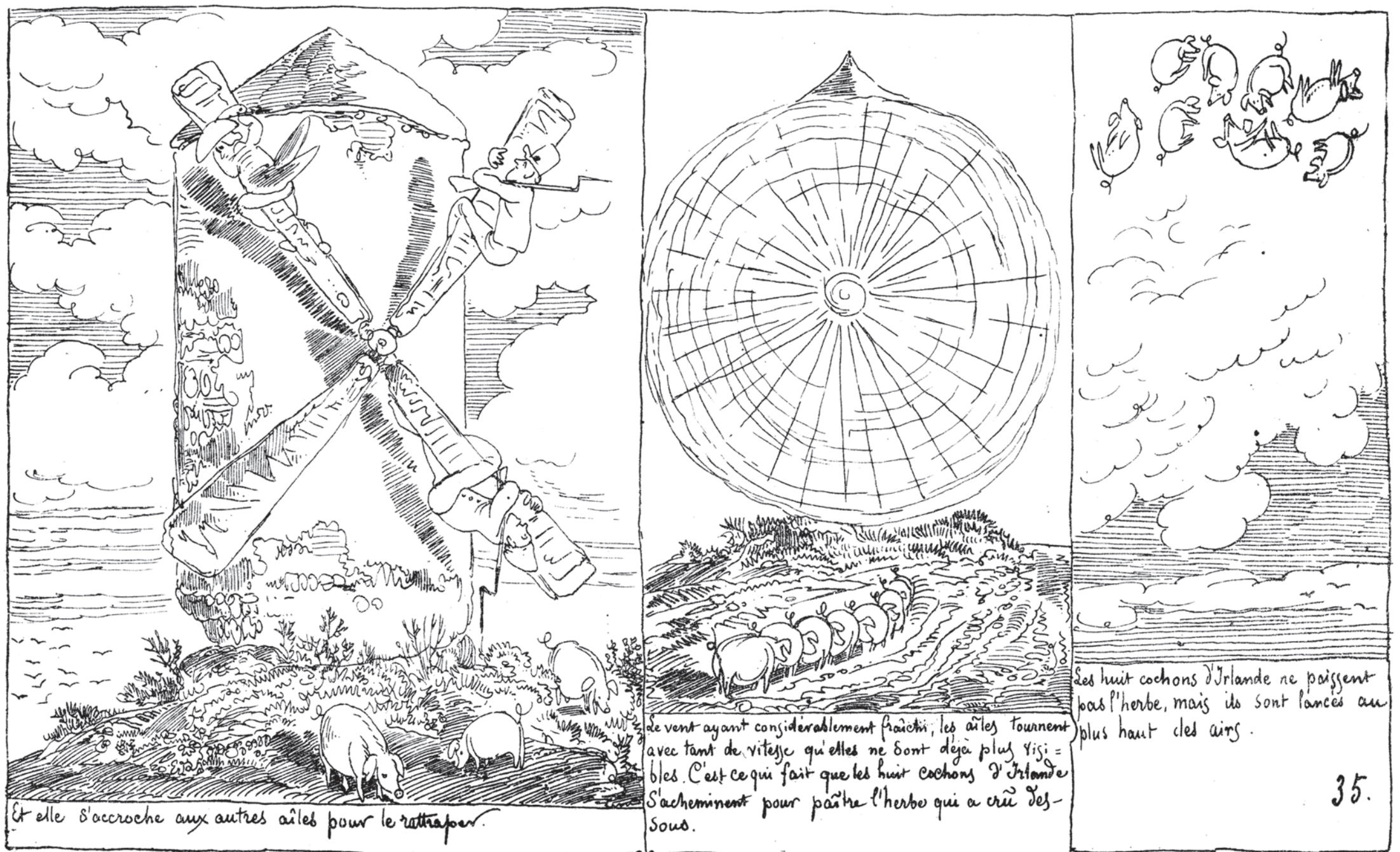
Génétique en bandoulière / Des chromosomes dans l'atmosphère / Des taxis pour les galaxies / Et mon tapis volant, dis? / Le vent l'emportera

[refrain]

Ce parfum de nos années mortes / Ce qui peut frapper à ta porte / Infinité de destins / On en pose un et qu'est-ce qu'on en retient? / Le vent l'emportera

Pendant que la marée monte / Et que chacun refait ses comptes / J'emmène au creux de mon ombre / Des poussières de toi / Le vent les portera

[refrain]



La première représentation du vent dans l'histoire genevoise. Rodolphe Töppfer, *Le Docteur Festus*.

La récolte des vents

La fin du XVII^e siècle marque un tournant décisif dans la compréhension de la météorologie. En l'espace de quelques années, les scientifiques mettent au point de premiers instruments de mesure, comme le baromètre, le thermomètre et l'anémomètre. Les recherches d'Edmond Halley (1656-1742) et de Georges Hadley (1685-1768) permettent de leur côté de saisir la nature du vent. Dans ce contexte particulièrement riche, les scientifiques genevois apportent également leur pierre à l'édifice.

ARMAND BRULHART

Le mot « vent » apparaît ainsi dans la première *Histoire de Genève*, du Lyonnais Jacob Spon (1647-1685), datée 1680: « C'est que le Dimanche dix-neuvième Janvier 1645, entre sept & dix heures du matin, après avoir fait toute la nuit de grands orages, il se fit grand vent, qu'en moins de rien il fit rebrousser le Rhône & le Lac; de sorte que pendant deux heures plusieurs personnes allèrent aux chaînes à pied sec, & d'autres traversèrent depuis la Monnoye jusqu'en l'Isle: la violence de ce Vent fut si grande, qu'il enleva des Toits entiers, et les porta sur d'autres, renversa grand nombre de cheminées, & arracha quantité de gros Arbres; on dit qu'il fit bien à deux mille Ecus de dégât, tant aux vitres & aux tuiles des édifices publics, qu'à d'autres choses. »

Si Jacob Spon, très soucieux de la plus grande exactitude, fait un récit de cet événement incroyable, c'est qu'il en existait sans

doute plusieurs témoins encore vivants. L'auteur mentionne encore que « l'année 1651 ne fut remarquable que par un grand débordement de l'Arve qui en entraîna presque tous les Ponts, & fit remonter le Rhône du côté du Lac, jusques-là que les moulins de Genève en tournèrent à rebours ». Aux lecteurs d'imaginer le vent ou la bise!

Parallèlement à la première *Histoire de Genève*, rééditée en 1976, d'autres travaux méritent d'être cités: ceux de Firmin Abauzit (1679-1767), considéré par Isaac Newton comme l'un des plus grands savants de son temps, et ceux de Jean-Christophe Fatio de Duillier (1656-1720), premier historien des vents du Léman et membre de la Royal Society de Londres. Moins connu que son cousin Pierre Fatio ou que son frère cadet Nicolas, correspondant régulier de Newton et de Leibniz, il s'affirme comme historien, géographe, cartographe, archéologue et d'une curiosité insatiable. En témoigne l'entrée en matière de ses *Remarques*: « Le Lac de Genève, nommé autrement le Lac Lemman, est environné de cinq États



GUILLAUME ET EMILIENNE HUTIN, DOMAINE LES HUTINS

Bienvenue!

DE NOMBREUX DOMAINES VOUS ACCUEILLEN
TOUT AU LONG DE L'ANNÉE DANS UN CADRE EXCEPTIONNEL
POUR UN MOMENT UNIQUE D'ÉCHANGES ET DE PARTAGE.



Liste et horaires des caves
sur geneveterroir.ch

Suisse. Naturellement.

Souverains», écrit-il. Après en avoir calculé les longitudes et les latitudes, plus difficilement les profondeurs, bien qu'il opte pour la plus grande profondeur vers Saint-Gingolph, il s'intéresse à sa forme, «*un peu celle d'un croissant*», dont il précise les particularités. En véritable connaisseur des lieux, Fatio en fait le tour, «*en passant dès Genève par la Suisse & y retournant par la Savoye*», énumère toutes les localités principales et les châteaux y compris «*dans le Bailliage de Gaillard, Bellerive, où le Duc de Savoye avoit fait construire un Port que les Français ont ruiné*». Selon le même parcours, Fatio énumère les plus importants des affluants du lac, depuis le Vengeron et la Versoix jusqu'à l'Hermance en ajoutant au passage de la Venoge l'entreprise inachevée du canal qui aurait dû relier Genève à la Hollande.

En ce qui concerne les vents, Jean-Christophe Fatio ne cite pas Spon, mais il fait la première étude scientifique des différents vents observés sur le Léman, en prenant comme source principale les connaissances des barquiers qu'il transcrit, complète et ordonne rationnellement.

C'est ainsi qu'en moins de dix lignes, les principaux vents sont mentionnés, du nord au nord : «*Les vents qui se font remarquer aux environs du Lac de Genève se peuvent réduire à ces huit que les Barquiers nomment la Bize ou la Bize noire, qui vient du Nord ; le Sechard, qui est le Nord-Est ; le Molan, qui est le vent d'Est ; la Vaudeire ou le Bornan, qui est le Sud-Est ; le Vent, c'est ainsi qu'ils nomment simplement le Vent du Sud ; Le Vent de la Cluse, qui est le Sud-*

Oüest ; le Bourguignon ou le Vent de Bourgogne, qui est le vent d'Oüest ; & le Joran qui vient du Nord-Oüest. »

Le lecteur comprend qu'il s'agit des vents principaux et qu'il peut s'en trouver d'autres, comme les vents d'orages, ainsi que le suggèrent ces quelques lignes : «*On remarque néanmoins encore que lorsqu'il pleut dans quelque lieu particulier, par un tems calme, il se forme en cet endroit un vent, qui s'étend de tous côtés à la ronde, à moins qu'il n'en soit empêché par les Montagnes.* »

Les observations s'enchaînent et donnent à ses *Remarques* une saveur renouvelée : ainsi le Rhône, indissociable du lac, est décrit de sa source «*au Mont-Forca*» [sic] *dans le canton d'Ury*» jusqu'à Sessel, mais il ne traverse pas le lac en droite ligne, comme l'affirmait Amien Marcellin «sans se mêler» – affirmation démentie.

Au centre de son récit, Fatio s'émerveille soudain de la beauté de la nature, comme un homme qui a voyagé : l'Europe fournit peu de lieux d'où la vue soit aussi belle et autant diversifiée qu'elle l'est à Genève et dans la plupart des environs du Lac. Et l'on repense à Rousseau choisissant un lieu idéal pour situer la *Nouvelle Héloïse*, lorsqu'on apprend : «*La Ville de Vevey est presque toujours exemte de Brouillards, pendant qu'ils couvrent presque tout le Lac, & les Campagnes qui l'environnent.* »

Pour la première fois, Fatio précise la présence du banc de Travers, déjà connu sous les noms «le Travers» et «le grand Banc». Il est situé «à un quart de lieuë de Geneve [...] entre le Cap de Secheron & le dessous de Cologny».

(On imagine le parcours de Byron à la nage pour rejoindre l'auberge de Sécheron !)

On comprend que ce banc englobait toute la rade actuelle, puisque qu'il y inscrit la Pierre du Niton, corrigeant sans le nommer l'hypothèse de Spon croyant que le trou creusé dans la pierre était destiné au culte de Neptune, Fatio préférant y voir le moyen d'y dresser une croix avant la Réforme.

Fatio ajoute encore une observation précise : «*Le Lac ne se gèle jamais plus avant qu'au-dessus du grand Banc, & ailleurs, seulement jusqu'à quelques pas du Rivage.* » Cette observation ne manque pas d'intérêt : l'homme de science a été confronté au terrible hiver 1708-1709 qui a fait plus de 600 000 morts rien qu'en France. Elle conforte l'idée que le Petit-Lac n'a pas entièrement gelé pendant les hivers extrêmes de l'Ancien Régime.

L'un des passages les plus singuliers et précurseurs concerne la Montagne-maudite, soit le Mont-Blanc. En partant de l'observatoire de Mauchamp proche de son château de Duillier au-dessus de Nyon, Fatio prend des mesures qu'il compare avec celles de la cathédrale Saint-Pierre, dirigées sur la cime du Mont-Blanc, puis, se référant aux calculs de Cassini pour la plus haute montagne des Pyrénées, il en conclut que la Montagne-maudite est le plus haut sommet mesuré jusqu'alors avec quelque exactitude.

Fatio étudie également les phénomènes des flux et reflux du lac et du Rhône et relève à juste titre le rôle du vent : «*Comme les Vents Méridionaux, entre le Sud & l'Oüest, soufflent souvent, avec beaucoup d'inégalité & par*

reprises, il arrive quelquefois, & particulièrement lors qu'il fait des Vents orageux, que venant à fraper un peu obliquement, ou du haut en bas, sur le grand Banc, ils empêchent une partie des eaux de s'écouler. »

Ces phénomènes sont très apparents, provoquant «*des changemens considérables à la surface du Rhône, & qui causent des véritables flux & reflux. Ils sont très apparens dans quelques Fossez de la Ville, & particulièrement dans ceux du côté de Plein-Palais. Cette sorte de flux & reflux, s'appelle à Genève des Seiches.* »

La description la plus complète et minutieuse où se mêlent successivement la neige, le vent du sud, la bise, l'Arve, le Rhône et le lac est donnée dans la description d'un événement qui se produit entre le dimanche 10 et le vendredi 14 février et qui a visiblement marqué l'auteur.

Pour compléter sa description, Jean-Christophe Fatio cite plusieurs flux et reflux, celui du 3 décembre 1570 ou ceux du 21 novembre 1651 et du 23 juin 1673, mais aucun n'est comparable à celui du 10 février 1711.

L'avant-dernière question traitée concerne les phénomènes visuels et leur explication. Là encore le vent joue son rôle d'animateur.

À la fin ultime de son étude, Fatio donne quatre explications à la présence dans les bords du lac de «*quantité de petits Rochers ou de grosses pierres*» et il introduit ainsi les derniers mots de ses commentaires savants et simples : «entre la Montagne & le Lac». Une conclusion en forme de scène de théâtre.

L'homme du vent et des radars

La rade de Genève offre aux passants un spectacle unique, entre les beaux immeubles qui bordent les quais, le jet d'eau, les ponts qui s'enchaînent sur le Rhône et les couleurs du ciel qui se mélangent avec celles de l'eau. La circulation y est également assez intense, 55 000 voitures transitent chaque jour sur le pont du Mont-Blanc.

PHILIPPE JEANNERET

Les journées de gros temps sont particulières : aux bruits de la circulation s'ajoute celui du vent qui fait battre les gréments des bateaux. Grâce aux radars qui flashent les conducteurs pressés, on peut parler de spectacle son et lumière ! Parlons-en justement des radars. Aussi surprenant que cela puisse paraître, ces derniers ont un dénominateur commun avec le vent et la propagation des bruits.

L'histoire remonte à la fin du XIX^e siècle, plus précisément à 1857. Christoph Buys Ballot, chimiste de formation, géologue, physicien, mathématicien mais surtout passionné de météorologie, publie une loi sur la circulation générale des courants. Cette dernière stipule qu'un observateur situé dans l'hémisphère nord a une dépression à sa gauche et un anticyclone à sa droite lorsqu'il se place dos au vent. Dans l'hémisphère sud, la position des respectives zones de pressions est inversée.

On peut ainsi dire que, dans l'hémisphère nord, les courants circulent dans le sens des aiguilles d'une montre à l'intérieur d'un anticyclone et dans le sens contraire des aiguilles d'une montre à l'intérieur d'une dépression. Dans l'hémisphère sud, c'est l'inverse. L'un des théorèmes les plus populaires des sciences de l'atmosphère.

Guidé par sa passion, Buys Ballot fonde également le Koninklijk Nederlands Meteorologisch Instituut (le service météorologique des Pays-Bas) en 1854. Il devient même le premier président de l'Organisation météorologique internationale, ancêtre de l'actuelle Organisation météorologique mondiale.

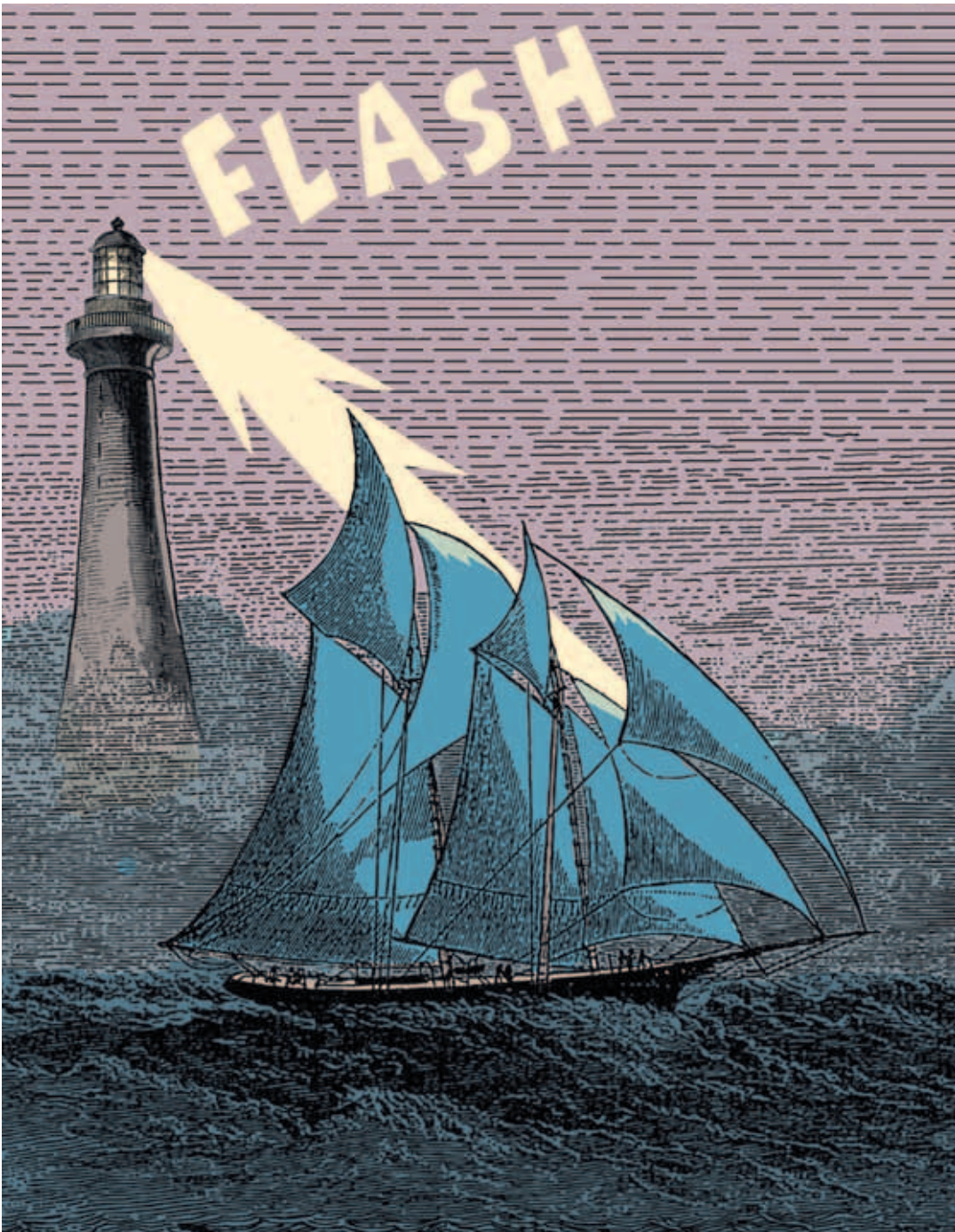
Son intérêt pour la science ne se limite pas à la météorologie. En 1845, il se livre à une

expérience qui va rester dans les annales. Pour valider les équations sur la propagation des ondes du mathématicien et physicien Christian Doppler, il engage un groupe de musiciens pour jouer une note bien précise sur le train Utrecht-Amsterdam. Surprise pour les personnes présentes, les notes perçues le long de la ligne ne sont pas les mêmes que celles entendues sur le train !

Ce phénomène physique, que Buys Ballot permet de matérialiser, porte le nom d'effet Doppler. Il se manifeste dans de nombreux domaines, dans la mesure des sons ou encore celle de la lumière. Grâce à lui, il est possible de déterminer la vitesse d'une étoile, d'un objet en déplacement ou plus simplement du sang qui circule dans nos veines. L'application la plus connue est celle des radars qui contrôlent la vitesse des véhicules sur la route. Vous savez maintenant pourquoi vous vous faites flasher, accessoirement quel rapport tout cela peut avoir avec le vent et la propagation des sons !

Malgré ses qualités de scientifique, Christoph Buys Ballot est surtout connu pour avoir mis en valeur des découvertes des autres. C'est le cas pour l'effet Doppler, c'est également valable pour les vents. En regardant de près, c'est à l'Américain William Ferrel que revient la paternité de la loi sur la circulation générale des courants, dans son ouvrage *An essay on the winds and the currents of the ocean*, publié en 1856. Buys Ballot ne l'a précédé que dans la validation empirique, raison pour laquelle elle porte son nom.

De là à dire que Buys Ballot a usurpé les découvertes des autres, il est un pas qu'on ne saurait franchir. L'histoire raconte qu'apprenant qu'on l'a formulée avant lui, il propose qu'elle soit rebaptisée au nom de celui qui l'a découverte. Message est aussitôt transmis à William Ferrel, qui décline l'offre par courtoisie ! Chacun ses élégances...



DESSIN HERRMANN

Sautes de vent

« Le vent, que nous ne voyons pas, tourmente et plie l’arbre vers où il veut. Nous sommes pliés et tourmentés de la pire manière par d’invisibles mains. » Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra, I. De l’arbre sur la montagne*

JEAN-LUC BOURGEOIS

Difficile d’imaginer combien de volumes nécessiterait une anthologie poétique vouée au vent. Existe-t-il un seul poète au long des siècles et sous toute latitude qui n’y aurait fait ou allusion ou métaphore ? Symétriquement, quel manuel ou livre scientifique voué au climat, à la météo, au réchauffement et à l’avenir climatiques de la planète ne contiendrait-il pas une explication de l’origine du vent ?

Par où pénétrer « dans » le vent ? Je contemple les figures que montrent les cartes de la météo, pleines de flèches, de courbes et de couleurs différenciées. Elles m’indiquent simultanément un moment et une portion géographique d’où déduire les circulations de l’air circonférant la sphère terrestre. Leurs parcours résultent d’équations et de la physique des températures et des pressions en action. Les vents agissent le temps météo, dilatent ou compressent les durées vécues, le moment élastique de leur règne, *momentum* ou *chairs* si chers aux intellectuels de tout bord.

Où est le vent ? À la fois dans les formules mathématiques, sur les corps qui lui font obstacle, soumis à ses secousses, offerts à ses caresses, parfois terrassés devant l’ampleur de ses effets associés, menaçants ou prometteurs, aussi innombrables que transitoires. Le vent

souffle ou non, puis s’éteint, dans la réalité comme dans les textes.

« Être, messieurs de l’École, ce n’est qu’une sensation qui est souvent je ne sais quel frisson sur les épaules, à entendre le vent vif et violent au dehors agir. »
(Paul Valéry, *Carnets*, 1943).

Mon vieux maître Michel Serres – c’est en ces termes que lui-même évoquait Leibniz – caractérisait le philosophe comme le gardien de la multiplicité des semences, celui qui hume les vents, laisse ouvertes les bifurcations, fait pousser les embranchements, à titre de protecteur des possibles. Forte définition et beau programme de vie, à l’heure des enfermements aux extrêmes et des menaces sur toutes semences !

À chacun de ses cours en Sorbonne du samedi matin, il survenait comme un grand vent régénérateur soufflant le froid et le chaud de la thermodynamique, du pensé comme du ressenti, dans la hâte et le désir de partager la surprise des jouvences et nouveautés que déversait sa parole modulée d’accent occitan.

« Les vents soulèvent les semences d’herbes et d’autres végétaux dans les airs, souvent à très haute altitude, où elles se lovent dans les nuages, d’où pleuvent des jardins avec tous leurs parterres. Ou des forêts entières, apparemment au hasard et parfaitement équilibrées – ce qui est plus ou moins la forme rêvée du poème en vers libres. »
(Cole Swensen, *Et et et*).



PHOTOGRAPHIE JACQUES BERTHET

Les sciences nous disent d’où, quand, pourquoi les vents surviennent. Mais leurs intensités et hygrométries foncièrement locales demeurent une variable indécidable. Quant aux poètes, ils font vivre et vibrer le vent d’harmoniques, d’images, de rythmes et de syllabes, jusqu’à faire de lui, par-delà toute météorologie, la personnalisation de « puissances libres, sans éthique... volonté pure, sans les perturbations de l’intellect » (Nietzsche étudiant, à son ami Gersdorff, 7 avril 1866, à l’évocation d’un orage).

Tel lui deviendra « son » Zarathoustra, ce personnage-clé dont il accouche de sa plume presque au sens propre, dix-sept ans plus tard (1882-1883), comme à son insu. « Un vent du nord » balayeur, ainsi le définit-il poétiquement. Un vent qui siffle ses stridences à l’encontre des portes de la citadelle de la mort, celles que sa pensée de l’éternel retour s’ingénie à forcer, en lutte contre les lassitudes mortifères du nihilisme, dont « la grande fatigue » et « le

surmenage » étaient les symptômes les plus concrets.

Sa « doctrine » (*sic*) du temps s’ingéniait à lutter contre l’éternité post-mortem d’obédience chrétienne, d’ascendance trinitaire et d’inspiration eschatologique, au profit d’un amour pour une éternité en ce monde-ci et en cette vie terrestre. Elle se profile dans un contexte visionnaire et énigmatique : « Le vent me souffla à travers le trou de la serrure en disant “Viens !” La porte s’ouvrit brusquement devant moi disant “Va !” » (*Ainsi parlait Zarathoustra, III. De la béatitude malgré soi*).

Paroles du vent incises à l’entrechoc de l’instant, au fil d’un devenir circulaire à double sens, où passé et futur ne cessent de se collisionner en perpétuel retour de l’identique. Le vent vient, danse, passe, s’en retourne comme il est déjà venu. Non qu’il n’ait rien fait ; ses effets multiples comptent, en toute invisibilité de lui-même. Pour le mieux comme pour le pire.

Photo © Richard Martinez studio - À consommer avec modération

DOMAINE STÉPHANE ET LÉO DUPRAZ

Bienvenue !

DE NOMBREUX DOMAINES VOUS ACCUEILLENT
TOUT AU LONG DE L’ANNÉE DANS UN CADRE EXCEPTIONNEL
POUR UN MOMENT UNIQUE D’ÉCHANGES ET DE PARTAGE.

SWISS WINE
GENÈVE

Liste et horaires des caves
sur geneveterroir.ch

Suisse. Naturellement.

Bon vent

Bon vent!
dit le marchand de sable
au marchand de tapis
qui ne décolle pas.

Allons allons
un pet de lapin
ça ne coûte pas
plus qu’un pet de nonne,
ça file tout doux.

Or
l’électricité statique
des dessous des nonnes
brouille le sonotone
des inquisiteurs.

Jean-Luc Babel

Cadrer l'impossible

L'air est omniprésent, bien qu'invisible. La plupart du temps, il passe inaperçu. Pourtant, dès qu'il se met en mouvement, il devient perceptible. Ce phénomène n'est pas le fruit du hasard : il résulte du réchauffement inégal de la Terre par le soleil. L'air chaud s'élève, tandis que l'air froid vient le remplacer. De cet équilibre naît un déplacement : le vent.

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
FAUSTO PLUCHINOTTA

L'air est indispensable à la vie. Dès notre naissance, la première action que nous accomplissons est de respirer, et ce geste nous accompagne jusqu'à la mort. Inspirer, expirer...

Dans de nombreuses cultures anciennes, le vent est associé au «souffle de vie» – le *pneuma* grec – symboles de l'âme et de liberté. Dans le récit biblique de la création d'Adam, il est écrit : «Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière du sol et insuffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant.» Le vent est le souffle divin de la vie, celui qui relie la terre au ciel. Il est à l'extérieur et à l'intérieur de nous. Invisible mais toujours présent. Il est l'âme du monde.

En peinture, pour représenter le souffle vital, Michel-Ange choisit de suggérer ce moment fondateur par le rapprochement des doigts de Dieu et d'Adam. Ce geste symbolise la transmission de la vie : l'index bien tendu du Créateur prêt à faire jaillir une étincelle au contact de la main relâchée d'Adam. Dans le contexte culturel de son époque, une représentation plus littérale du souffle divin – insufflé par les narines ou la bouche – aurait été difficilement envisageable.

Dans un autre registre, l'expression sicilienne *ciatu miu* (littéralement «mon souffle») constitue un marque d'affection et d'amour entre deux personnes. Là où, dans la Genèse, le souffle relie le Créateur à sa créature, *ciatu miu* exprime un lien vital entre deux êtres. Sans l'autre, il n'y a pas de respiration, donc pas de vie.

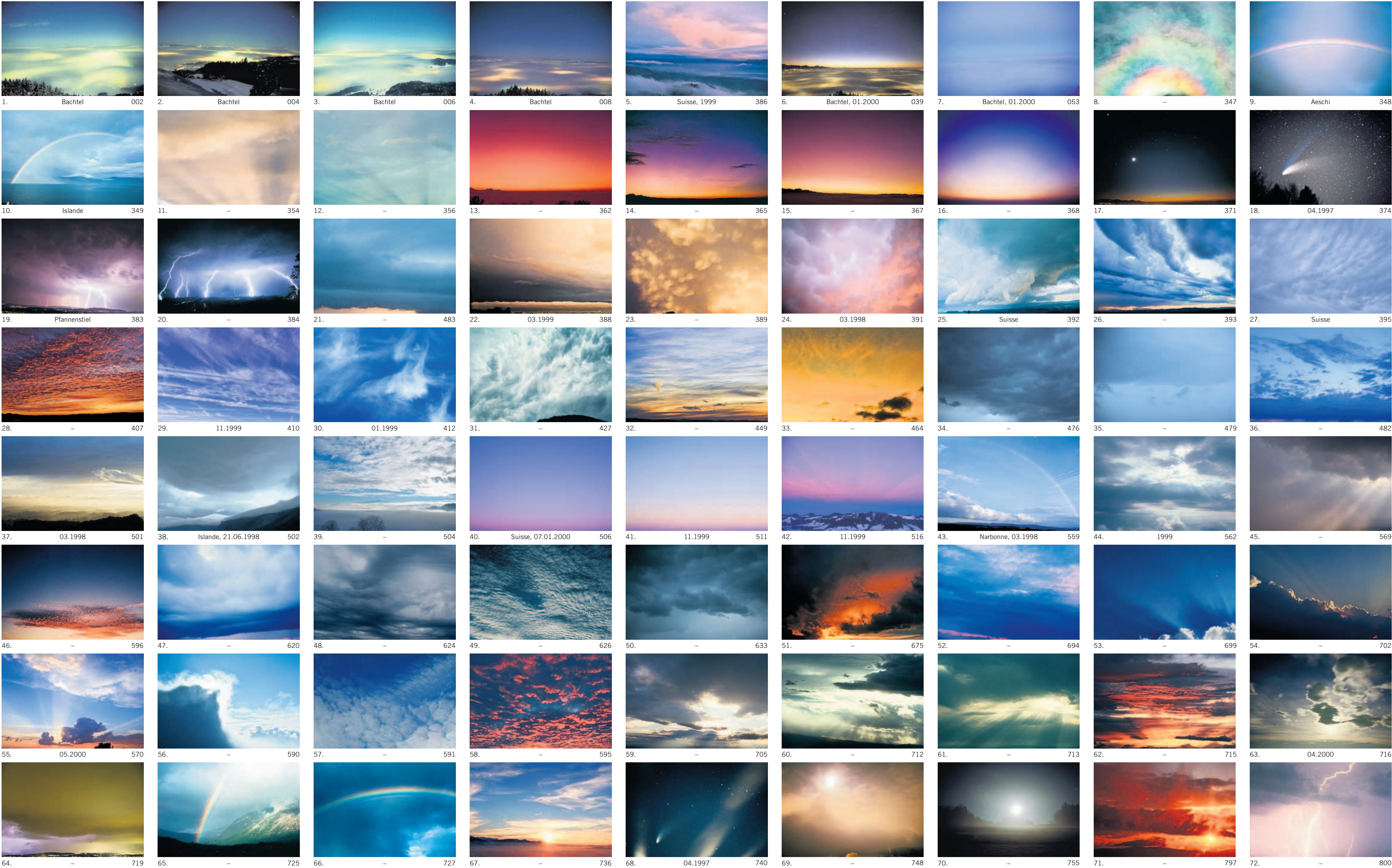
Photographier le vent revient à affronter un paradoxe : tenter de saisir ce qui, par nature, demeure invisible. Le vent ne se manifeste qu'à travers ses effets, en disparaissant dans ce qu'il traverse. Dépourvu de forme et de couleur, il échappe aux conditions mêmes de la photographie, qui repose sur la lumière et les surfaces réfléchissantes. Ainsi, on ne photographie pas le vent en lui-même mais les traces qu'il laisse : un arbre incliné, des cheveux emportés, de la poussière en suspension.

À cela s'ajoute la question du temps. Le vent est un flux continu, tandis que la photographie opère une interruption. À grande vitesse d'obturation, le mouvement se fige : une rafale devient une forme immobile, presque irréaliste. À l'inverse, une exposition plus lente dissout les contours : les feuilles deviennent floues, les formes s'effacent. Dans les deux cas, une part essentielle du phénomène échappe à la représentation.

Le vent ne se limite pas à ce qu'on voit. Il s'entend, se ressent, exerce une pression, modifie l'équilibre du corps. Or, la photographie ne restitue ni le son, ni la sensation, ni la force. Elle demeure silencieuse et plane. Il appartient alors à qui regarde de compléter l'image, d'imaginer le bruit, le froid ou l'intensité du vent. Sans cet effort d'interprétation, l'image reste incomplète.

Ainsi, photographier le vent, c'est accepter une forme d'impossibilité. C'est travailler à partir d'un manque, d'une absence. Peut-être est-ce là que réside l'essence même de la photographie : dans cette tentative persistante de donner une forme à ce qui n'en a pas. Photographier le vent c'est photographier l'âme du monde. Seule la poésie peut le faire.





Vents célestes Andreas Züst

IZET SHESHIVARI

Cette planche contact de 72 images vous propose une plongée dans des observations du photographe Andreas Züst. Né à Berne en 1947, il référence des phénomènes célestes durant plus d'une trentaine d'années. Dès 1970, son corpus photographique se développe autour de la nature, tout en critiquant sa gestion par les humains. Des mers de brouillard fluorescentes, des éclairs, des structures de glace, des gyroscopes, le brouillard, les aurores boréales forment un panorama d'événements qu'il capture à la manière d'une girouette, avec son appareil argentique de 35 mm. En déplacement au nord du Canada, il décrit des nouveaux phénomènes célestes comme lorsqu'il gravit le sommet du Sántis ou du Bachtel, au nord de Zurich. Andreas Züst est très actif et proche de la scène artistique suisse. Ses archives, déposées au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale suisse, sont composées de 50 000 diapositives, 20 000 tirages photographiques et 1800 négatifs

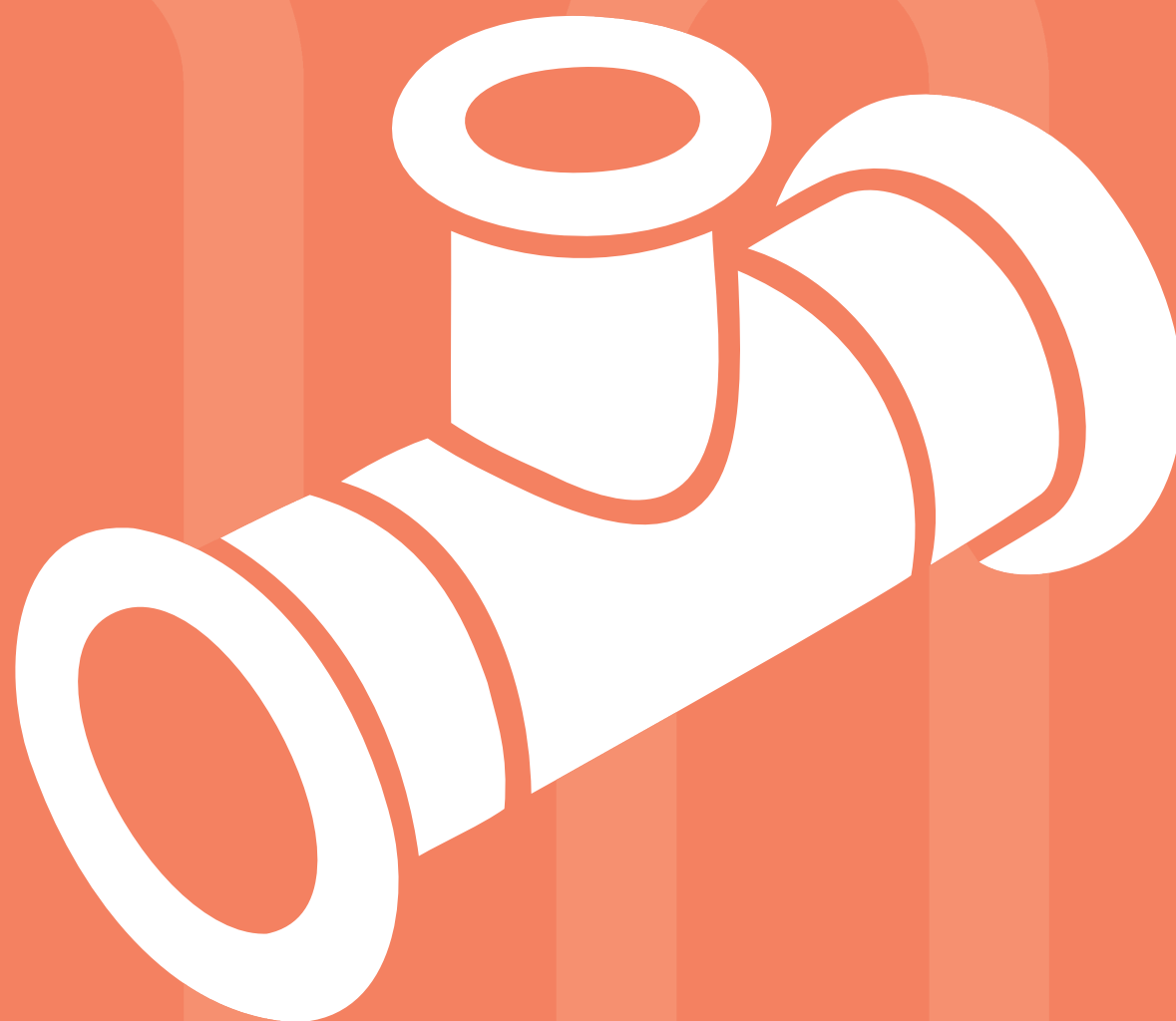
de films (36 poses). Les négatifs permettent de suivre le cheminement d'Andreas Züst à partir des années 1970 et illustrent toute la diversité d'une œuvre exceptionnelle. Depuis 2010 à l'Alpenhof de St. Anton en Appenzell, la Bibliothèque Andreas Züst est un lieu privilégié pour contempler le ciel dans toutes les directions.

Merci à Mara Züst et à Anita Rufer, ainsi qu'à Beat Scherrer de la Bibliothèque nationale suisse. © Nachlass Andreas Züst, Zürich und Graphische Sammlung, Schweizerische Nationalbibliothek, Bern. Courtesy Galerie & Edition Marlene Frei, Zürich. Tous droits réservés. www.andreaszuest.net www.bibliothekandreaszuest.net www.nb.admin.ch/fr/archive-andreas-zuest

Arc-en-ciel, 1974-2000: 8, 9, 10, 43, 65, 66
Brouillard, 1974-2000: 37, 38, 39, 67
La comète Hale-Bopp, 1974-2000: 18, 68
Crépuscule, 1974-2000: 13, 14, 15, 16, 17, 40, 41, 42, 71
Foudre, 1974-2000: 19, 20, 72
Lune, 1974-2000: 69, 70
Mers de brouillard fluorescentes, 1990-2000: 1, 2, 3, 4, 6, 7
Rayons, 1974-2000: 11, 12, 44, 45, 53, 54, 55, 59, 60, 61, 62
Nuages, 1974-2000: 5, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 56, 57, 58
Zwielicht, 1974-2000: 63, 64



GeniTerre°



Ceci est bien plus qu'un t'''yau.

parentidesign.com

C'est aussi un élément du réseau genevois de chauffage à distance **GeniTerre°**.

Un réseau qui **permet de réduire jusqu'à 80 % les émissions de CO₂** liées au chauffage des bâtiments raccordés, en valorisant progressivement **les ressources renouvelables et de récupération de notre territoire**: incinération des déchets, biomasse, géothermie, chaleur industrielle.

GeniTerre°, la solution locale pour limiter notre dépendance aux énergies fossiles.



GeniTerre° en images:
sig-ge.ch/video-geniterre



Des trombes d'agrément

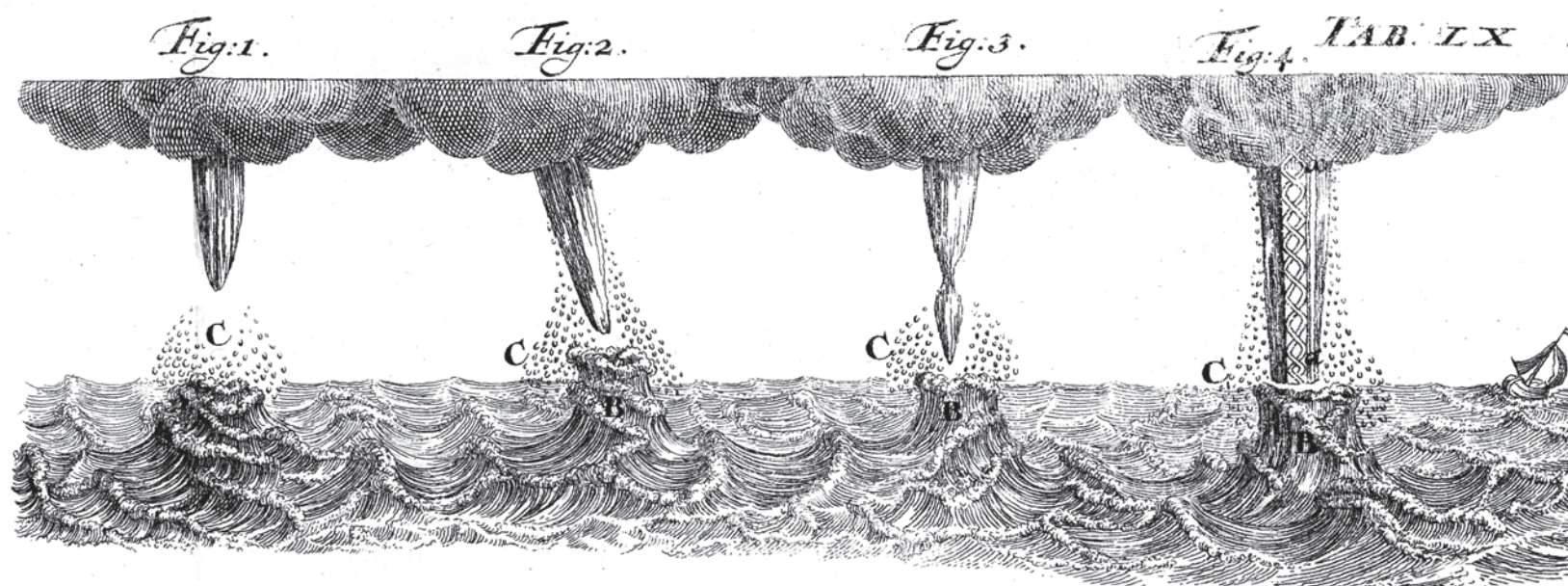
Un grand vase en verre cylindrique surmonté d'un moulinet à pales actionné par une manivelle. À mi-chemin entre un ustensile de cuisine et une machine à battre le beurre, voici à quoi ressemble l'appareil de démonstration de la formation des trombes mis au point par le savant et ingénieur genevois Jean-Daniel Colladon (1802-1893).

STÉPHANE FISCHER

Aujourd'hui conservé au Musée d'histoire des sciences, l'appareil a pour fonction de mettre en évidence l'existence de tourbillons ascendants similaires à ceux qui se produisent dans l'atmosphère lors de la formation des trombes. Le vase est préalablement rempli d'eau mélangée à de la sciure. Lorsque les pales sont mises en rotation, la sciure déposée sur le fond se rassemble au centre avant d'être aspirée vers le haut en prenant l'aspect d'une trombe ascendante. Parvenue à la surface, la sciure se sépare et redescend le long des parois en verre jusqu'au fond du bac.

Dans l'article où il décrit son appareil en 1887, Colladon, qui avait le sens des affaires, écrit que son appareil lui paraît mériter d'être reproduit et acquis par la plupart des cabinets de mécanique ou de physique pour démontrer à un prix peu élevé la formation d'une trombe ascendante. Son dispositif figurera pendant plusieurs années dans les catalogues de vente de la Société d'instruments de physique de Genève (dont Colladon était un des actionnaires) pour 150 francs, une somme qu'il jugeait modique, mais qui correspondait quand même au prix d'un bon microscope à cette époque.

Au même titre que la machine à reproduire les aurores polaires de son confrère genevois Auguste de la Rive, le vase à trombes de Colladon témoigne de l'intérêt des savants du XIX^e siècle à comprendre l'origine des phénomènes naturels se produisant dans le ciel, connus autrefois sous le nom de météores. Parmi les météores aériens les plus spectaculaires figuraient les trombes et les tornades. En 1741 et 1742, le physicien genevois Jean Jallabert décrit la formation de deux trombes sur le lac Léman que des observateurs lui ont rapportée. « On a vu s'élever sur le lac à environ trois coups de fusil de ses bords une vapeur noire et épaisse qui paraissait occuper un



Trombes marines : Mussenbroek, *Cours de physique expérimentale et mathématique*, Paris, 1769.

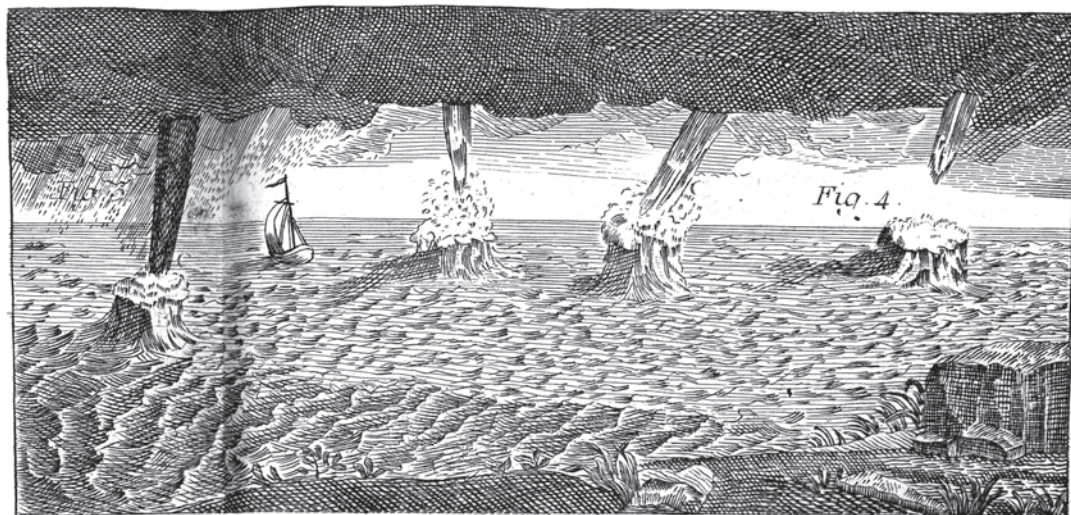
espace de 16 à 18 toises de largeur et un peu plus en hauteur, et qui montait avec des élancements assez violents. Après avoir paru pendant une bonne demi-heure, elle se forma en une colonne fort droite et fort élevée et subsista de cette manière jusqu'à ce que s'étant avancée 50 ou 60 pas sur terre vers la pointe de Pully, elle se dissipa presque en un instant.»

Jallabert rajoute que ces deux tornades ont eu lieu par temps calme et qu'elles n'ont engendré ni pluie, ni vent après leur disparition. Ce qui prouverait selon le physicien genevois que les trombes ne se forment pas par le seul effet des vents, mais qu'elles sont produites par « l'inflammation de matière bitumineuse qui s'accumulent dans des lieux ». Jallabert parle même de l'éruption de volcans souterrains similaires à ceux que l'on trouverait au fond des mers.

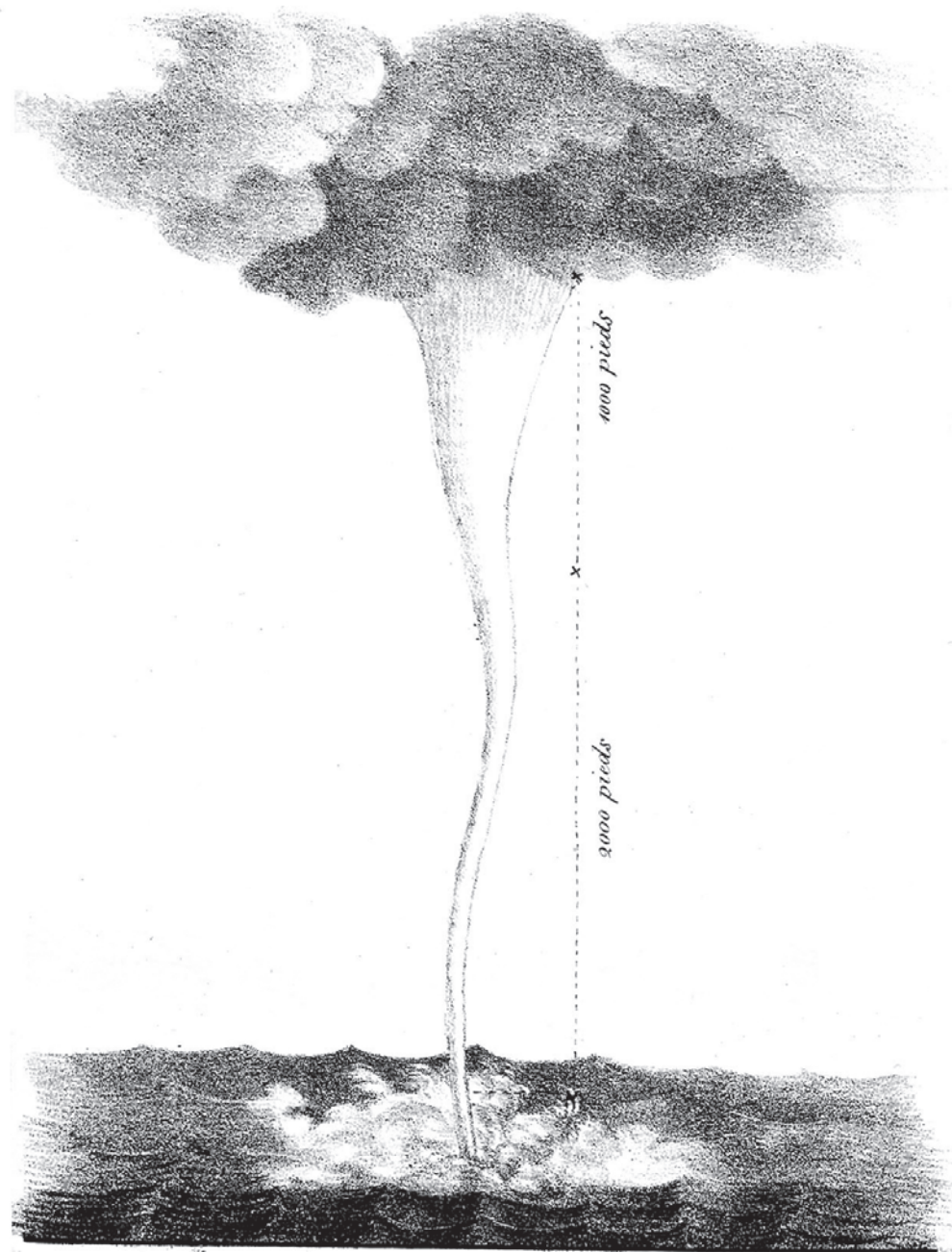
Au XIX^e siècle, les scientifiques qui ne font pas encore très bien le distinguo entre trombes et tornades leur attribuent une origine électrique. « Réjouis-toi s'il tonne. La décharge électrique se fait en haut. Autant de moins sur la tempête. Si l'électricité, accumulée en haut, descend silencieuse, s'il ne pleut pas, la décharge se fera en bas, créera des courants circulaires. Il y aura trombe et tempête » (Jules Michelet, *La mer*, Paris, 1875).

Dans l'*Histoire des météores*, paru en 1869, son auteur décrit comment le capitaine d'un voilier s'est protégé d'une trombe marine qui arrivait sur son bâtiment. « Le capitaine Napier eut recours à l'expédient recommandé par tous les marins, c'est-à-dire qu'il fit tirer plusieurs coups de canon sur le météore. Un boulet l'ayant traversé à peu de distance de la base, au tiers de la hauteur totale, la trombe parue coupée horizontalement en deux parties, et chacun des segments flotta ça et là incertain, comme agité successivement par des vents opposés... »

Aujourd'hui, les conditions requises pour la formation d'une trombe lacustre sont bien connues des météorologues : une eau de surface relativement chaude, une masse d'air froid au-dessus du lac ou de la mer et la rencontre à la surface de l'eau de vents soufflant de différentes directions. Ces vents peuvent alors se mettre en rotation avant de se transformer en un tourbillon ascendant d'embruns qui peut s'étirer jusqu'aux nuages à plusieurs centaines de mètres d'altitude. En général, les trombes se dissipent à mesure que l'air chaud provenant du plan d'eau dans le tourbillon s'affaiblit. Ce qui se produit souvent dès qu'elles atteignent la terre ferme. Plus rares dans nos régions, les trombes tornadiques, associées à des conditions orageuses bien particulières, sont, elles, capables de se déplacer sur la terre ferme.



Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Lausanne, Berne, 1782.



Trombe observée sur le lac Lemman le 11 Août. 1827 à Vevey.

Bibliothèque universelle des arts et sciences, tome 36, Genève, 1827.



Colladon, appareil à reproduire les trombes, vers 1887. Fonte, laiton, verre. Musée d'histoire des sciences de Genève, MHS 230

Documents
Bibliothèque du Musée d'histoire des sciences

Chorégraphies lémaniques

Le Léman danse. Le Léman danse et entraîne avec lui tous les vivants qui l'habitent.

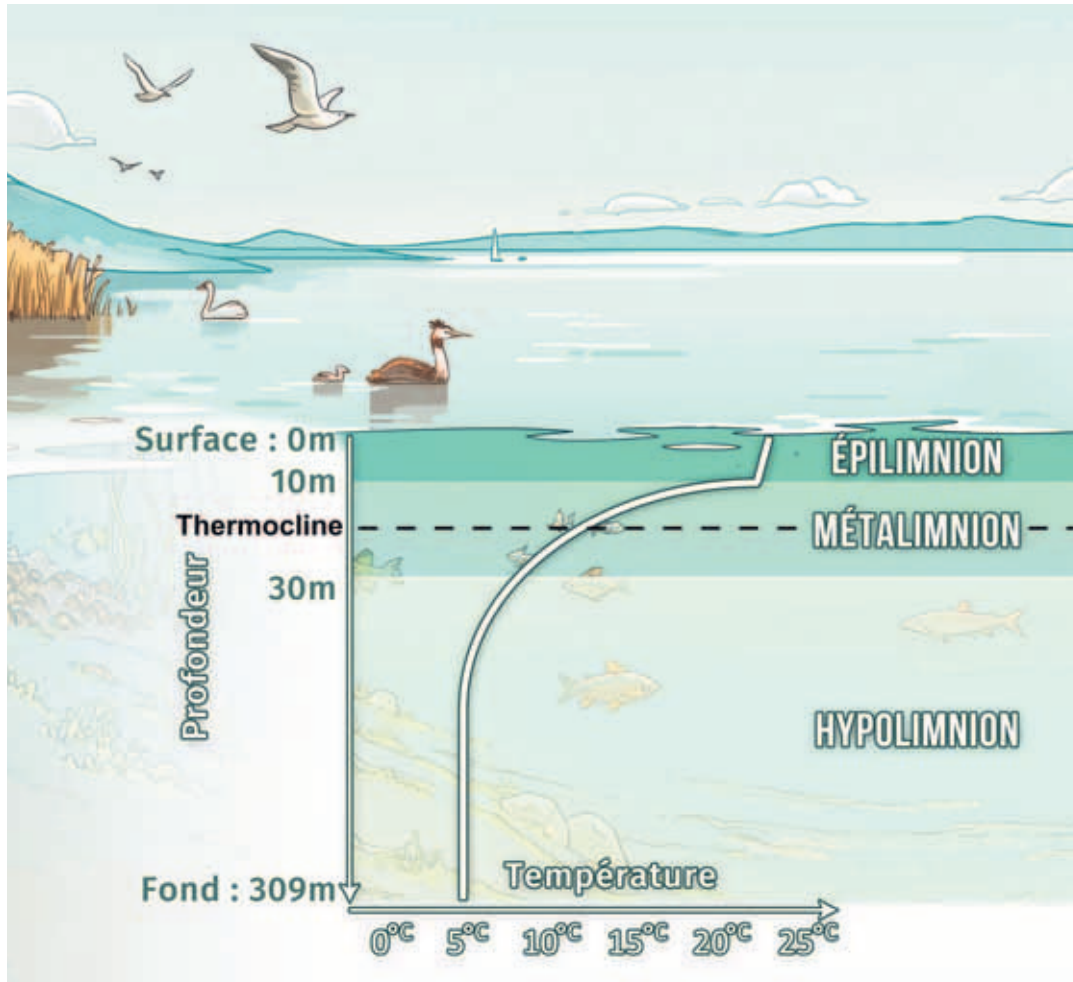
GABRIEL COTTE

Que se passerait-il si nos digues corporelles venaient à lâcher et que l'eau qui nous compose à 70% retrouvait sa fluidité ? Alors nous répondrions à l'appel du grand lac et nous y coulerions guidés par la gravité et ses nombreux affluents... Du Rhône, de l'Aubonne, des Dranses, de l'Hermance, du Flon, des Boirons, des Morges, de la Venoge...

Convergeons, confluons, coulons !

Dans le grand bassin, à la belle saison, une sélection thermique opère : les gouttes d'eau atteignables par les rayons du soleil se mettent à chauffer et se démarquent, par flottaison, de celles plus froides, et donc plus denses, en profondeur, isolées de l'atmosphère. Cette stratification thermique du lac s'illustre par la formation de deux couches d'eau distinctes : les eaux chaudes de l'*épilimnion* en surface et les eaux froides de l'*hypolimnion* en profondeur. Ces deux couches dont les compositions chimiques et les communautés biotiques différent sont départagées par une limite physique : la *thermocline*.

Passées les premières ondées printanières, le Léman est amené à danser une première chorégraphie après qu'un vent plus soutenu et continu a soufflé sur la région : c'est la seiche. Celle-ci se danse dès lors qu'une partie de l'*épilimnion* a été soufflée dans la direction du vent et est venue s'accumuler à l'autre extrémité du lac. Ce qui a pour conséquence d'incliner la thermocline sous le vent. Lorsque le vent cesse, la seiche commence. La thermocline va se mettre à osciller jusqu'à retrouver sa position d'équilibre, horizontale. Chaque oscillation entraîne les eaux chaudes de part et d'autre du bassin, provoquant en réaction, à l'autre extrémité, une remontée des eaux



profondes et froides. Malgré le calme apparent à la surface du lac après un épisode venteux, ses eaux en profondeur dansent avec fureur, montant et descendant parfois sur 25 mètres de hauteur !

Les deux vents dominants de la région lémanique sont le *vent*, soufflant du sud-ouest, et la *bise*, du nord-est, qui nous apporte l'air frais de Scandinavie. C'est un phénomène

de vent qui provoqua aux Bains des Pâquis une diminution de la température de l'eau de 23 à 8°C en 48 heures le 1^{er} juillet 2017. La *Tribune de Genève* titrait alors : « Les Vaudois ont volé l'eau chaude aux Genevois ». Ce phénomène se reproduit régulièrement lorsqu'un vent soutenu souffle sur un lac bien stratifié. Toutefois, gare aux Vaudois ! Il peut très bien s'inverser lorsque la bise se met à souffler !

Cette onde (ou danse) prend une autre forme lorsqu'on observe le bassin lémanique dans son ensemble. La force de Coriolis, soit la force de rotation de la Terre, entre alors en scène, ajoutant aux oscillations un effet de rotation. Eh oui, car la Terre en tournant entraîne tous les fluides dans son élan ! La seiche se transforme ainsi en onde de Kelvin qui, à l'image d'une grande Ola aquatique, peut parcourir l'ensemble des rives du lac en deux jours seulement. Ces courants verticaux, entraînant vers la surface les nutriments plus abondants des couches profondes, peuvent provoquer, comme dans les mers et océans, des blooms d'algues localisés.

Quittons désormais les profondeurs pour revenir à la surface. Si l'on regarde le Léman d'en haut, depuis ses montagnes, on pourrait voir de grands courants giratoires, des gyres, se dessiner dans tout son bassin. Ceux-ci se modifient au gré des vents dominants.

Lorsque le vent du sud-ouest souffle, quatre gyres principaux apparaissent :

- un anti-horaire (cyclonique) dans le Haut-Lac entre Vevey et Saint-Gingolph,
- un horaire (anticyclonique) dans le Grand-Lac entre Évian et Lausanne,
- un autre anti-horaire à l'interface du Grand-Lac et du Petit-Lac entre Nyon et Yvoire,
- et enfin, un horaire dans le Petit-Lac.

Et le Rhône descendant de ses glaciers va être entraîné par ces gyres. Quand la bise se met à souffler, tout va s'inverser et les deux gyres du Grand-Lac vont fusionner. C'est la gigue des gyres qui se danse volontiers en rond, main dans la main, au son de l'accordéon.

Ces courants font danser le Léman et ses différentes couches d'eau plus ou moins riches en nutriments, et avec elles toute la chaîne du vivant. Ainsi dansent les eaux du Léman depuis la nuit des temps...

Parce qu'il n'y a pas que les cormorans

ANNE-SOPHIE DEVILLE

Quand vous commencez à vous intéresser au Léman et que votre porte d'entrée sont les oiseaux, votre esprit reste souvent cantonné à la frange littorale : de la grève aux premiers mètres d'eau, voire à quelques mètres sous la surface pour inclure les canards plongeurs, comme les fuligules, qui vont arracher des bouts de plantes aquatiques, ou les sternes qui chipent de jeunes perches. Parce que non, il n'y a pas que les cormorans !

Vous essayez de comprendre leur migration, leur façon de se nourrir, de se séduire. Bref, vous restez concentrés sur vos jumelles ou votre longue vue, et vous oubliez parfois de prendre un peu de hauteur, et de partir au large.

Car pour vraiment comprendre les oiseaux du lac dans leur globalité, et ne pas avoir qu'une lecture statique volatiles-centrée, il faut accepter de faire de grands écarts et sortir de sa discipline première. Si cette nette rousse se trouve ici à manger des characées*, ou si ce grèbe huppé plonge à cet endroit précis et pas ailleurs pour s'emparer d'un jeune gardon – parce que non, il n'y a pas que les cormorans – c'est parce que le lac est tout sauf une énorme flaque d'eau inerte.

Le Léman est en effet un système vaste et complexe où interagissent une multitude de processus physiques tels que des courants, des ondes et des variations de température, évoluant sans cesse dans l'espace et dans le temps.

Ces phénomènes peuvent s'étirer sur des kilomètres en longueur, mais aussi descendre à des centaines de mètres sous la surface, et de façon plus ou moins prévisible pour les scientifiques.

Justement, les scientifiques. Ils sont biologistes, chimistes, physiciens ou géologues. Et ce n'est qu'en croisant leurs disciplines que l'on parvient à une compréhension éclairée et complète des organismes vivant du Léman. Dont ses oiseaux.

Et tout commence par la physique. Autrement dit, tout commence par ce qui n'est pas vivant. Parmi les paramètres clés : les courants. Ce sont eux les véritables chefs d'orchestre, eux-mêmes dictés par les températures, la configuration des rives et des fonds, et, bien sûr, la météo avec pour principale composante : le vent.

Et plus ce vent est fort, plus il crée des courants importants, sur et dans le lac.

Prenons l'exemple de la tempête Benjamin en octobre 2025. Des rafales de vents ont atteint les 80 km/h, générant de forts courants en surface, poussant la couche d'eau supérieure des rives au large et générant d'importantes oscillations verticales, autrement dit des « vagues internes », jusqu'à 60 mètres de profondeur !

En réaction, la nature ayant horreur du vide, la couche d'eau plus profonde et plus froide est remontée en surface. Cette eau est riche en éléments nutritifs, notamment en azote et en phosphore, essentiels à la croissance du phytoplancton, ou plancton végétal. Il s'agit le plus souvent de microalgues qui, bien que micro-

scopiques, sont à la base des chaînes alimentaires allant jusqu'à l'imposant brochet. Ces microalgues réalisent, comme les plantes terrestres, la photosynthèse : une recette chimique vieille de trois milliards d'années qui absorbe du dioxyde de carbone et libère de l'oxygène.

Ces microalgues, boostées par les nutriments apportés par les courants, foisonnent en surface. Et c'est toute la chaîne alimentaire qui en profite : le zooplancton qui se nourrit de phytoplancton, les jeunes poissons friands de zooplancton, les plus gros poissons eux-mêmes mangeurs de poissons plus petits... et même les oiseaux mangeurs de poissons, comme le harle bièvre. Parce que non, il n'y a pas que les cormorans !

Qui aurait pu croire que des vagues à 60 m sous les pattes palmées de ces canards auraient des effets indirects sur leur menu ?

Bien sûr, tout ne se fait pas en un jour et le vent ne suffit pas à lui seul à créer la vie. Il faut une combinaison de facteurs, notamment du calme après la tempête et de l'ensoleillement.

Mais le vent est le moteur initial et principal. En écologie, c'est ce qu'on appelle « la théorie des perturbations intermédiaires ». Une bonne tempête qui nettoie et remet les compteurs à zéro peut recréer les conditions propices à la vie. Parfois de simples brassages plus modestes induits par de traditionnelles bises peuvent faire (une partie) du job.

Prenons un autre exemple, celui de la baie de Vidy, une anse située à l'embouchure de la Chamberonne entre Saint-Sulpice et Ouchy. Abritée et peu profonde, elle ralentit les eaux

de ce petit cours d'eau, favorisant le dépôt de sédiments riches en matière organique. En face, les courants induits par le vent peuvent former un gyre, une circulation tourbillonnante dont l'orientation varie selon le régime des vents. Ce gyre, associé aux autres courants côtiers, influence fortement le transport et l'accumulation de particules potentiellement nutritives dans la baie.

La baie de Vidy est donc une zone de convergence, un piège écologique naturel où peut se développer une petite faune abondante : vers, crustacés et larves d'insectes. Ces ressources attirent les limicoles, ces oiseaux aux pattes effilées qui, comme le rappelle leur nom, « aiment le limon », autrement dit, la vase.

C'est souvent la rencontre entre un cours d'eau en amont et le lac, combinée à des profils côtiers atypiques et des régimes de vents, et donc de courants, qui crée ces milieux riches en biodiversité. Ces zones restent exceptionnelles sur un lac où 97% des rives ont été artificialisées.

Un projet de construction d'île aux oiseaux est actuellement en discussion dans la baie de Vidy, un site qui n'a donc pas été choisi au hasard et qui pourrait démontrer une fois de plus que la perte de biodiversité sur nos rives et sur l'eau n'est pas irréversible.

Donc cet été, à vos jumelles !

* Characées : végétaux aquatiques un peu à part, ni tout à fait algues, ni tout à fait plantes aquatiques, vivant dans des divers milieux d'eau douce et saumâtres, dont le Léman.

Les apparences sont trompeuses

Quand la bise souffle sur la rade, rien de tel qu’une balade en skateboard. Gabriel et Lia roulent à toute vitesse sur les quais, au milieu des passants. En tournant autour d’un lampadaire, Gabriel heurte un monsieur, qui part les quatre fers en l’air.

PHILIPPE JEANNERET

Massimo Temavento – Vous m’avez foutu une sacrée secouée, j’ai la tête qui tourne...
Lia – Vous avez mal ?
Massimo Temavento – Ça va aller... Vous êtes des dangers publics !
Gabriel – Désolé, j’veus avais pas vu.



Massimo Temavento – Attendez, je vous connais tous les deux ! Vous êtes dans ma classe de physique au collège.
Gabriel – On voulait pas, M’sieur...
Massimo Temavento – En plus d’être des cancre, vous vous comportez comme des gauchos dans la pampa ! Ça va vous coûter cher !



Lia – Soyez cool !
Massimo Temavento – Vous allez balayer la cour du collège jusqu’à la fin de l’année. Ça vous apprendra !



Gabriel – J’veus jure qu’on faisait attention. On n’avait pas l’impression d’aller vite...
Massimo Temavento – Vous vous êtes fait avoir par le vent apparent. Vous êtes des cas désespérés.
Lia – Le vent quoi ?
Massimo Temavento – Je vous explique. Pour commencer, il faut savoir ce qu’est un vent réel.



Gabriel – C’est le vent tout court ?
Massimo Temavento – C’est à peu près cela. C’est le vent tel qu’il souffle. Par exemple le vent d’ouest ou la bise. C’est justement elle qui souffle aujourd’hui. Si je vous parle maintenant de vent-vitesse, est-ce que cela vous dit quelque chose ?
Lia – C’est un truc en rapport avec le déplacement ?
Massimo Temavento – Juste. Vous n’êtes pas tout à fait des cancre ! Le vent-vitesse est donc le vent que vous générez à partir du moment où vous vous déplacez. Vous me suivez ? Bien, le vent apparent, c’est la combinaison du vent réel et du vent-vitesse.



Gabriel – Je suis largué là...
Massimo Temavento – Prenons un exemple : Si vous avancez à 10 km/h sur votre skateboard avec un vent de face à 10 km/h, le vent réel et le vent-vitesse s’additionnent. Ce qui donne un vent apparent de 20 km/h.
Lia – J’ai compris, il suffit d’additionner !



Massimo Temavento – Pas tout à fait. Il faut aussi tenir compte de la direction dans laquelle vous vous déplacez. Voici un deuxième exemple : vous avancez toujours à 10 km/h mais avec un vent de dos soufflant à 10 km/h. Cette fois, le vent réel et le vent-vitesse se soustraient. Le vent apparent passe à 0 km/h. Vous me suivez ?
Gabriel – Oui !



Massimo Temavento – Je vous propose maintenant une nouvelle expérience : vous allez vous déplacer sur votre skateboard avec le vent dans le dos. Vous avancez d’abord doucement, puis vous accélérez progressivement en faisant attention à la direction du vent. Vous êtes prêts ?



Lia et Gabriel se lancent sur leurs planches à roulettes. Le professeur les retrouve à leur retour.

Lia – C’était bizarre. D’abord j’ai senti le vent de dos. En accélérant, je l’ai senti passer de côté puis en face de moi quand j’ai atteint le maximum de vitesse.
Massimo Temavento – Tout à fait... Cette expérience montre qu’en fonction de votre déplacement, le vent apparent change de force mais également de direction.



Lia – Les bateaux qui vont plus vite que le vent, c’est à cause du vent apparent ?
Massimo Temavento – Mais oui, jeune demoiselle ! Lorsqu’un voilier accélère, son vent apparent augmente aussi. Ce qui le fait aller de plus en plus vite.



Gabriel – Ça veut dire qu’un bateau peut accélérer indéfiniment ?
Massimo Temavento – Hélas non... En s’écoulant le long des voiles, le vent devient turbulent. Phénomène qui augmente avec la vitesse : au bout d’un moment, le bateau ne peut plus accélérer.
Lia – Qu’est-ce qu’on peut faire alors ?
Massimo Temavento – On peut travailler les profils des voiles pour qu’ils deviennent moins turbulents. La recherche a fait beaucoup de progrès ces dernières années. Les bateaux les plus performants arrivent aujourd’hui à faire entre trois et quatre fois la vitesse du vent !
Lia – Cool !



Gabriel – Pour revenir aux choses sérieuses, balayer la cour, c’était pour rire ?
Massimo Temavento – Je me demande... Soit, dans ma grande bonté je ne vous dénoncerai pas.
Lia – Merci !



Massimo Temavento – Doucement, je n’ai pas dit mon dernier mot. Vous m’aidez à ranger le labo de physique à la fin du prochain cours.
Gabriel – C’est de l’abus !
Massimo Temavento – J’ai dit !

DESSINS GUY MÉRAT

*Pas de doute : le haut magistrat cherche à démontrer la récidive caractérisée en utilisant les archives. Il lance alors, bravache : Il y a deux siècles, le 24 novembre 1883 exactement, vous provoquez le naufrage du bateau *Le Rhône*, causant des dizaines de morts. Hommes, femmes, enfants, tous noyés !*

Le public de la salle qui se donnait des grands airs jusqu'à présent retient maintenant son souffle. On entend un début de grondement...

Ichbinlaloï poursuit, content de son effet de manche : Le 10 août 1959, vous vous affolez sur les rives du lac, principalement à Lausanne. Huit morts à cause de chutes d'arbres au camping de Vidy. Le 18 août 1969, vous coulez le remorqueur *La Fraidieu* près de Thonon-les-Bains et provoquez la disparition de 24 personnes, dont 14 enfants orphelins qui revenaient de colonie de vacances. Une tragédie !

Le vent, constatant que les journaux de l'époque le disculpaient de ce naufrage, se contracte et lâche dépité : Le drame de *La Fraidieu* s'est produit pendant une situation de faible bise, estimée à 3 Beaufort. La cause première du naufrage était la surcharge du bateau surpeuplé et la présence d'une fissure sur la coque selon les rapports de la gendarmerie française. Je demande un non-lieu, votre honneur !

Tout d'un coup, une femme blonde se lève au fond de la salle. Elle commence à chanter quelques paroles de La Madrugue.

Une femme, la voix caramel : Le mistral va s'habituer. À courir sans les voiliers. Et c'est dans ma chevelure ébouriffée. Qu'il va le plus me manquer.

« Mais, c'est Brigitte ! », s'exclame un témoin proche du procureur. Puis cette femme joue la fille de l'air en s'enfuyant par une petite porte ouverte à l'insu de la sécurité. On ne la reverra plus de tout le procès.

Ichbinlaloï tape alors avec son marteau pour amener un peu de calme à la séance : Du calme, s'il vous plaît, du calme.

*

Soudain, au fond de la salle, un homme cette fois, la bouche pâteuse, se lève. Un brin éméché, la braguette à moitié ouverte, il fait tourner son poing droit en l'air et crie : « Le vent nous portera ! » Il existe des brises marines le soir après une journée de sel et de soleil qui caressent la peau et d'autres vents plus toxiques qui claquent les joues. Un vent de panique traverse alors d'un coup la salle. La plupart des femmes font un pas en arrière en se protégeant le visage. Le juge Ichbinlaloï prend son courage à deux mains et se jette d'un coup sous son pupitre. Proches de la porte d'entrée, les quatre agents de sécurité, tous à bout de souffle, essaient de constituer une chaîne pour protéger la magistrature. En vain.

L'enceinte du tribunal était parfaitement calfeutrée par les autorités pour qu'aucun vent ne s'échappe lors de ce procès retentissant. Mais l'ouverture de la porte de secours afin de laisser entrer les renforts de sécurité provoque tout d'un coup un fort appel d'air. Sentant le vent tourner, le joran, le môlan et le séchard, qui avant ce procès étaient libres comme l'air, se lèvent d'un coup pour prendre la clé des champs. Le vent d'ouest et la bise noire font de même, chacun dans une direction opposée. En quelques secondes, le procès qui devait gonfler la notoriété du juge Ichbinlaloï se vide entièrement de sa substance. « Du vent ! », s'écrie l'huissier en tentant de refermer les portes.

« On m'a tendu un bébé »

FLORIAN PETER

Nous étions en août depuis treize jours. Treize jours étouffants. Il était environ 19 h, nous venions de rentrer à la brigade après avoir patrouillé tout l'après-midi sur le lac, sous un soleil de plomb. La journée touchait à sa fin pour mon collègue et moi, c'était l'autre équipe qui se chargeait de la soirée.

Pour que vous compreniez, j'avais intégré la Police de la Navigation depuis un an et demi déjà. J'avais en tête les récits des tempêtes passées, notamment celle du Bol d'or 2019 durant laquelle les voiliers des concurrents s'étaient couchés les uns après les autres tels des brins d'herbe rabattus par une bourrasque et leurs voiles, comme du papier humide, s'étaient déchirées.

Ma journée de travail touchait donc à sa fin lorsque le ciel changea de couleur et passa au clair-obscur. Mon collègue m'indiqua de m'équiper de manière plus appropriée, tout en enfilant sa combinaison étanche. Je fis de même avant d'ajouter à mon attirail mon casque, mon gilet de flottaison et ma corde de sauvetage. Rapidement nous embarquions sur le

semi-rigide d'intervention. En face, à la place du quai du Mont-Blanc, nous ne voyions qu'un rideau de pluie. Les feux bleus allumés, nous nous sommes dirigés quelques mètres en aval des Bains des Pâquis, là où un pilote de Mouette requerrait notre présence.

La visibilité s'amoindissait de fil en aiguille. Notre champ de vision était réduit à quelques mètres à l'avant de la proue. Soudain, une masse jaune. Ballottée, fouettée par les airs, ingérable. En proie à la force du vent, le bateau à passagers n'était plus manœuvrant et menaçait de finir sa course dans le muret d'enceinte des fameux bains publics genevois. Arrivé à sa hauteur, j'abordais l'esquif jaune. Debout sur son franc-bord, je pris langue avec le pilote, de manière à coordonner l'amarrage d'urgence.

L'intérieur de la cabine m'était masqué par les litres de pluie qui s'y déversaient. Je nouais nos amarres à ses taquets. Un tour mort, une clef dessous, une clef dessus. Deux brins parallèles, mon nœud était bon. Désormais notre embarcation était solidaire de celle en perdition. Les puissants moteurs du semi-rigide contrèrent tant bien que mal la force du vent. Mon collègue, à la barre, prit la direction du port des Pâquis, afin d'échouer le convoi sur

des pieux d'amarrage. La méthode semblait désespérée, mais elle était réfléchie.

Peu avant la manœuvre finale, j'ouvris la porte coulissante latérale du bateau de ligne et je découvris un nouveau monde. Une quarantaine de passagers affolés, vêtus de leurs gilets de sauvetage orange, criaient leur terreur. Quarante paires d'yeux se tournèrent vers moi. Instantanément je pris la mesure de la peur qui régnait. Aussi incroyable que ça puisse paraître, une famille affolée me tendit son bébé. Je me trouvais toujours en équilibre au-dessus de l'eau vive. Dans cette position précaire, je tentais d'expliquer que je n'étais pas en mesure de me charger d'un enfant. Mes mots se perdaient dans les sifflements du vent. Durant l'action, je ne m'étais pas rendu compte que derrière les verres opacifiés par la tempête se déroulait un terrifiant tableau. Ce milieu que j'avais appris à connaître était en fait inconnu et effrayant pour d'autres.

Nous avons finalement réussi à amarrer la Mouette et les passagers ont pu regagner la terre ferme. Ils avaient vécu quelques minutes de tempête. Mon collègue et moi sommes repartis sur le lac pour prêter main-forte aux autres navigateurs. Vingt minutes plus tard, le calme reprenait.



DESSIN MIRIAM KERCHENBAUM

Le joran fait exploser le record du Ruban bleu

Pour les amoureux de la voile, une victoire au Bol d'or est le but ultime, mais le record du Ruban bleu a également ses lettres de noblesse : battu seulement dix fois en 70 ans, il consiste à faire l'aller-retour le plus rapide possible entre Genève et Le Bouveret. Les conditions météo y jouent un rôle primordial. Voici comment.

PHILIPPE JEANNERET

L'histoire du Ruban bleu commence en 1956, à l'occasion du traditionnel Bol d'or organisé par la Nautique. En ce deuxième week-end de juin, une forte bise souffle sur le Plateau. Les conditions sont idéales pour les 6mJl, en particulier pour *Illyam IX* d'André Firmenich, barré par Louis Noverraz.

La montée sur le Petit-Lac est difficile : les vagues sont de plus en plus hautes et la présence d'un vent de face oblige le bateau à tirer des bords plutôt que de filer en ligne droite. La course sera longue ? Pas sûr : la bise passe jusqu'au bout du lac. En arrivant au large de Rolle, le vent a même tendance à tourner à gauche, ce qui incite *Illyam IX* à faire une route plus directe. Le passage du Bouveret est une formalité. Les airs restent soutenus sur le chemin du retour – il faut faire attention à la casse – mais Louis Noverraz bénéficie cette fois d'un vent de travers ou de trois-quarts arrière, ce qui lui permet de filer presque en ligne droite vers la Nautique. Le parcours est effectué en 11 heures 04 : un temps qui va tenir pendant 23 ans !

Pendant les années qui suivent, la bise est parfois au rendez-vous, il y a également



Arrivée de *Realteam* à Genève, 2023.

Photographies Loris von Siebenthal

de belles situations de vent d'ouest mais les conditions ne sont jamais propices pour améliorer le record. Les bateaux deviennent cependant plus rapides : en 1979, *Zoé*, l'Améthyste de Fernand Isabella, s'approche du temps de référence, avec 12 heures 56. La revanche vient dans les semaines qui suivent avec le *Tiolu*

dessiné par Bernard Dunand et barré par Jean-Pierre Kunstlé. Lequel profite d'une belle situation de bise « hors course » pour boucler le parcours en 10 heures 25 !

Par la suite, les records s'enchaînent : pendant le Bol d'or 1982 tout d'abord, Philippe Stern sur son trimaran *Altair IX* – également dessiné par Bernard Dunand –, profite des courants d'ouest et de vents d'orages pour faire passer le record à 8 heures 37. En 1989, c'est la bise qui est au rendez-vous, permettant au catamaran *Le Matin* mené par Édouard Kessi et Gérard Gauthier de réaliser un temps canon de 6 heures 57.

En 1993, les vents d'ouest reviennent à la charge, soufflant pratiquement de la Nautique jusqu'au Bouveret ; une ligne de grain passe également en début de journée : le vent fraîchit à force 6-7, nombre de concurrents sont victimes de casse ou font des chavirages. À la barre de son catamaran *Illyam*, Pierre-Yves Firmenich tient bon. Il bénéficie également d'angles de vent favorables sur le chemin du retour. Et abaisse le record à 6 heures 19.

Le même été, Charles Pictet, qui a subi une avarie pendant le Bol d'or, prend sa revanche pendant une journée de bise. Les rafales atteignent parfois force 7 à 8. *Poséidon*, son trimaran de 40 pieds, est à la limite de ses possibilités. Le barreur, Pierre-Yves Jorand, assure jusqu'à la ligne d'arrivée dans un temps de 5 heures 36 minutes. Nouvelle référence...

C'est alors qu'arrive l'édition du Bol d'or de 1994. À l'instar des conditions qui ont permis à *Poséidon* de s'emparer du record, la bise est particulièrement forte, les rafales atteignant par moments force 8 à 9 ! Plusieurs bateaux peuvent prétendre à la victoire :

Happycalypse de Bertrand Cardis ou *Alinghi*, qui n'est autre que le *Poséidon*, racheté par Ernesto Bertarelli. C'est finalement *Triga IV* de Peter Leuenberger, avec Édouard Kessi à la barre, qui l'emporte dans un temps incroyable de 5 heures 01 !

Malgré la mise à l'eau de bateaux de plus en plus rapides, personne n'ira plus vite pendant 13 ans. À la faveur d'une belle journée de bise, Philippe Cardis établit néanmoins un nouveau record en octobre 1997 à bord du D35 *Julius Baer*, avec 4 heures 53. L'hydroptère de Daniel Schmäh le lui reprend en mai 2014 – toujours en bise – en bouclant le parcours en 4 heures 30.

Ce dernier épisode marque l'arrivée des bateaux sur foils, en mesure d'atteindre les 35 à 40 nœuds en vitesse de pointe, soit près de 70 à 80 km/h, mais surtout capables d'aller plus vite que le vent. On peut parler de tournant dans l'histoire : il n'est désormais plus nécessaire d'avoir des vents forts, une brise établie entre force 4 et 5 permet d'atteindre les vitesses nécessaires...

Les équipages s'intéressent également aux situations de joran, en nord-ouest. Synonymes de navigation aux allures de travers, elles permettent d'aller en ligne droite et à grande vitesse. Assez rares et ne s'étalant que sur quelques heures, elles sont cependant difficiles à prévoir. Elles ne se produisent par ailleurs que dans de l'air froid, avec une température de l'air et de l'eau comprise entre 6 et 8°C !

L'équipe du TF35 *Realteam*, menée par Jérôme Clerc, a compris que ces conditions sont les plus intéressantes : il n'hésite pas à s'entraîner dès le début de la saison dans un froid presque hivernal. Son heure vient le 27 mars 2023. Les sorties de modèles montrent depuis deux jours la possibilité de boucler le parcours en moins de 4 heures. Comme le stipule le règlement, le comité de course de la Nautique – qui homologue les records – est averti la veille. La prévision se confirme, il fait froid et il y aura une fenêtre de joran de 5 heures, entre 15 et 20 nœuds, soit 25 à 36 km/h. En fin de matinée, le catamaran sur foils prend son élan. À la hauteur de Lausanne, il est flashé à 34 nœuds, plus rien ne l'arrête. Il réalise un parcours idéal, avec un minimum de manœuvres, en 3 heures 43.

Realteam a placé la barre très haut. Il va falloir se lever très tôt pour battre son record. Avoir de la chance aussi pour trouver d'aussi bonnes situations. Mais, nul doute, les bateaux vont encore progresser ces prochaines années, à l'instar des fameux AC42 qui ont fait merveille pendant la dernière coupe de l'America. À la faveur d'une belle situation de bise – ou d'un épisode de joran –, la barre des 3 heures 30 pourrait bien être franchie !



Les vents d'orage n'ont permis de battre le record qu'une seule fois, en 1982. Ici, l'orage du Bol d'or 2019.



SARAH MEYLAN, DOMAINE DE LA VIGNE BLANCHE

Bienvenue !

DE NOMBREUX DOMAINES VOUS ACCUEILLEN
TOUT AU LONG DE L'ANNÉE DANS UN CADRE EXCEPTIONNEL
POUR UN MOMENT UNIQUE D'ÉCHANGES ET DE PARTAGE.



Liste et horaires des caves
sur geneveterroir.ch

Suisse. Naturellement.

Elle court plus vite que le vent

Le Léman l'a bercée, les océans l'ont aguerrie. Justine Mettraux est devenue, l'an dernier, la femme la plus rapide de l'histoire du Vendée Globe en bouclant le tour du monde en monocoque, en solitaire et sans escale en 76 jours. Un véritable exploit ! Or, la Genevoise ne compte pas s'arrêter là. Elle prépare déjà ses prochaines courses au large avec un nouveau bateau qui devrait lui donner des ailes.

FRANÇOISE NYDEGGER

Nous avons rencontré la skippeuse ce printemps à la Société nautique de Genève, où elle se sent comme à la maison. C'est ici qu'elle a suivi, à l'adolescence, les cours du Centre d'entraînement à la régate, après avoir appris à tirer ses premiers bords sur le voilier familial au large de Versoix. Cette navigatrice chevronnée, capable d'affronter seule les pièges du Pacifique Sud, a donc fait ses classes sur un plan d'eau douce. Nous lui avons demandé si le Léman, décrit comme une « école de petit temps », était le bon endroit pour apprendre les vents et la voile.

La réponse fuse : « Oui, y a pas photo ! C'est un lac où soufflent énormément de vents différents, ce qui demande beaucoup de réactivité et d'adaptation. Il faut comprendre comment les choses fonctionnent entre les tendances à grande échelle et les particularités locales. Et bien ouvrir l'œil. Car le Léman est toujours très changeant, contrairement à d'autres endroits où les régimes de vents sont moins capricieux. Pour le Bol d'or, typiquement, on ne fait jamais un tour en ayant les mêmes conditions, il y a constamment des changements de direction qui peuvent surprendre. Alors oui, c'est un excellent terrain d'apprentissage. »

Éric Tabarly, qui en avait pourtant vu d'autres, avait lâché au terme d'un Bol d'or particulièrement mouvementé : « On m'avait dit que le Léman pouvait être traître, je n'aurais pas cru à ce point ! » À cette évocation, Justine Mettraux rigole, puis abonde : « Les orages peuvent effectivement être très violents l'été et arriver d'un seul coup. On peut se dire qu'on navigue sur un lac et que tout est sous contrôle. Mais ça reste problématique lorsqu'on est en course et qu'il y a la contrainte d'aller vite. Le danger est là. Autrement, quand il n'y a pas d'enjeux, on peut réduire la voile en voyant l'orage arriver ou partir avec le vent. »

Qu'a-t-elle le plus appris du Léman ? « Une perception assez fine des vents, souvent faibles et changeants. Et quand on a commencé à naviguer dans ces conditions, on a plus de patience que d'autres marins lorsque ces situations se présentent en course. »

Son vent préféré ? « Le séchard ! C'est le thermique de l'après-midi qui rentre surtout dans le Petit-Lac, un coin où j'ai pas mal navigué vu que j'ai grandi à Versoix. Il n'est pas très fort et souffle plutôt les mois de beau temps. » Des conditions que Justine Mettraux n'a plus vraiment l'occasion de goûter sur le Léman, elle qui est dorénavant basée à Lorient, entre deux compétitions au large.

Comment a-t-elle d'ailleurs négocié le passage de la régate sur le Léman à la course en haute mer ? « Tout naturellement. Car un bateau fonctionne de la même manière, quel que soit le lieu où l'on se trouve. Évidemment, les Bretons sont mieux préparés à naviguer par gros temps. Mais ce sont des choses qui s'apprennent. Et puis j'ai acquis une bonne formation en météorologie. Chaque année, je suis des cours sur les différents parcours que je vais effectuer, je me prépare avec des spécialistes du routage météo pour remettre mes connaissances à jour, pour être sûre de ne rien oublier. Je lis aussi beaucoup de littérature spécialisée. »

A-t-elle un rapport au vent différent de nous autres qui vivons le plus clair de notre temps sur terre ferme ? « Même dans la vie de tous les jours, je suis très sensible à tout ce qui est météo. J'ai besoin de comprendre ce qui se passe, pourquoi il fait beau, pourquoi il pleut, pourquoi il y a du vent ou pas, alors oui, je pense que j'ai un rapport à cet élément différent de la plupart des gens. Tout simplement parce que le vent fait partie de notre métier. C'est notre moteur. Des fois c'est un copain,



Photographie Fausto Pluchinotta

des fois on aimerait qu'il se calme ou qu'il revienne plus vite qu'il ne le fait. On préfère naviguer avec assez de vent, mais pas trop. Ce qui est rarement le cas ! De toute manière, on n'a pas de maîtrise sur les conditions météo, on a juste la maîtrise sur l'endroit où l'on pense que c'est le mieux d'aller par rapport au vent, à l'endroit et au moment où l'on est. »

Est-ce une leçon d'humilité ? « Comme dans tous les sports qui se pratiquent en pleine nature. On sait que les éléments sont plus forts que nous. À nous de gérer au mieux la situation et, parfois, de faire le dos rond en attendant que les choses s'améliorent. » Mais n'est-ce pas grisant parfois de se confronter à des situations extrêmes et de sortir grandie de l'épreuve traversée ? « Oui, bien sûr, mais sur le moment c'est jamais confortable de se dire que les choses peuvent dégénérer. C'est seulement stressant. Quand c'est passé, on se dit cool, la prochaine fois que j'aurai ces conditions, je saurai que je les ai déjà vécues et que j'ai réussi à faire en sorte que ça se passe bien. Mais il n'y a jamais de certitude que la fois suivante se joue de la même manière... »

Est-ce qu'on ressent le vent différemment selon qu'on est seule ou en équipe ? « Je dirais que ça ne change pas énormément. Il faut plus anticiper les changements de conditions quand tu navigues en solitaire car les manœuvres prennent vite beaucoup de temps. Et donc éviter de se faire surprendre, surtout quand les fichiers météo montrent que les

vents vont dépasser les 35 nœuds, ce qui représente à peu près 60 km/h et cinq mètres de vagues. Parfois, il faut faire avec, parce qu'on n'a pas le choix. Mais autrement, on peut essayer de se déplacer vers des zones plus calmes, car ce n'est pas quand le vent est le plus fort que le bateau va plus vite ! »

Comme tout marin, Justine Mettraux ne s'en remet pas aveuglément aux données fournies par les logiciels météo pour tracer sa voie sur les eaux du globe. « La météo n'étant pas une science exacte, il y a toujours un travail intellectuel à mener pour analyser les paramètres à disposition et faire ses propres choix. En course, cela prend entre trois et quatre heures par jour. » Et si d'aventure tous les instruments sophistiqués pour aider à piloter le bateau venaient à casser, serait-elle encore capable de naviguer au sextant ? « Non ! » lâche-t-elle dans un grand sourire. « Mais on dispose de plusieurs GPS, ordinateurs et autres moyens de communication pour parer à toute éventualité. On ne peut pas se passer d'eux si l'on veut performer. »

Signe des temps, les sextants ont disparu des voiliers de compétition et les étoiles ne servent plus de repères aux nouvelles générations de skippers. « Nos bateaux sont toujours plus fermés, on ne voit donc pas souvent le ciel. Les changements de vent ne se perçoivent plus sur la peau, comme avant, mais par des chiffres sur nos écrans. On le sent seulement en sortant sur le pont pour effectuer des manœuvres. »

Dans ces conditions d'enfermement et de solitude, comment garder la tête sur les épaules ? « Tous les marins qui s'apprêtent à faire de longues traversées comme le Vendée Globe suivent des préparations mentales en amont pour apprendre à composer avec la fatigue, le découragement, la pression. Tout se travaille avant. Car pendant la course on ne peut plus échanger avec des professionnels. Seulement avec nos proches. Or tout le monde sait qu'être bien mentalement est un gros levier de performance. »

Bien mentalement, Justine Mettraux l'était à l'évidence en devenant en 2025 la femme la plus rapide autour de la planète sur un monocoque. Et elle l'est encore, à voir la farouche détermination qui l'anime lorsqu'elle évoque les prochains défis nautiques. Elle a hâte de se mesurer à nouveau à d'autres marins qui ont grandi sur les mers et les océans. Et pas question pour elle d'être gênée d'avoir fait ses classes sur un lac. « Tout s'apprend, il n'y a pas de complexe à avoir. » La preuve ? La Genevoise vise de faire mieux encore au prochain Vendée Globe, en 2028.



Photographie Gauthier Lebec



Serpents des Bains

Diogène

Le vieil homme en chacun de nous (ce cabot qu'il faut bien se résoudre à tuer sous peine de mourir sans retour) radote sur son gros tas. Gros tas lui-même ! Sa mémoire défaille. Par politesse nous dirons qu'elle est en dentelle. D'une dentelle, qui oserait s'étonner qu'elle est pleine de trous ? Un narcisse de hasard pousse sur le fumier.

JEAN-LUC BABEL

Qu'ils referment illico ce journal, ceux qu'une boîte aux lettres au portail d'un cimetière fait rire (aux larmes) ! Cette boîte n'a rien d'absurde ou de macabre. Elle ne reste pas vide. La mort c'est du pipeau, c'est bon pour les ballots. Le grand sommeil c'est une tout autre histoire, légère, agitée, interactive. Peuplée de rêves. De rêveries, plutôt. Il faut y mettre du sien, mouiller le linceul. Des passe-relles existent. Du nerf, bon sang !

Il a neigé toute la nuit à gros flocons. Le cimetière est illisible. Revenez aux *beaux jours*, comme les appellent les innocents aux ongles nets. Mais je vous préviens : vous trouverez ma concession vide. Je l'ai acquise il y a très longtemps, j'étais jeune, riche, fat et romantique. J'allais boire des verres, de préférence le samedi soir, sur ce tombeau de pierre venue de la montagne de Toscane où, dès le matin, coulent le miel et le lait de marbre.

Aujourd'hui mon grade d'immortel m'autorise une résidence secondaire. C'est bien le moins. Dans cette espèce d'espace la position de mon corps est généralement celle du veilleur endormi et me permet de remuer modestement. Un plus fou l'a chanté : il suffit pour ça d'un peu d'imagination.

Je suis au fond du trou fatal, certes, mais j'ai aménagé ce trou en un puits profond de lumière. Lumière tamisée – le soleil ne se montre pas de face. Ma vue imprenable ouvre sur ce que la bonne éducation vous retiendra d'appeler un cul de basse fosse.

« Courette » est le joli terme qui convient. Je bouge peu. Tout éternuement équivaut à une gifle magistrale. J'ai intérêt à la boucler. La Tortue (c'est son nom propre) est ma compagne, et même mon compagnon. Je l'ai trouvée en arrivant, la bête, quand l'Edelweiss noir, organe de secours alpin, m'a relégué dans ce cimetière montagnard. Elle tenait le toit (elle était le toit). J'en reparlerai.

Les Recycleurs m'avaient récupéré au bas bout d'une langue de glace.

Comme d'autres disparus d'altitude, j'avais bénéficié d'un avancement : le réchauffement climatique avait mis le turbo. Qui songerait à se plaindre ? La crevasse m'avait ouvert un palais de cristal, et l'extrémité effilochée de la corde, pour ce qu'il m'en restait, c'était vraiment le pompon. On peut être choyé plus royalement, tels les ouvriers noyés dans le béton des barrages – tombeau digne de Pharaon. Je n'avais rien demandé.

J'avais signé.

Mon nom est dans le livre d'or du refuge où j'ai passé ma dernière nuit, sous l'âpre, âcre, puante couverture grise à bande rouge fournie gracieusement par l'Armée fédérale.

La glace m'a gardé intact, habits, équipement compris. Pas un cheveu ne manque, pas un bouton de cuivre fourbi ne pendouille. On ne m'a pas ôté mes crampons à dix pointes, par malice peut-être, car enfin ce matériel m'a bel et bien laissé tomber. La corde coupée a intrigué les gendarmes. On en déduisit très logiquement que je n'étais pas seul lors de l'accident, requalifié en homicide. On classa l'affaire. Le

plus jeune des suspects avait 140 ans. Quant à ma concession, inoccupée, elle a l'éternité. J'y renonce.

Quand dans les siècles des siècles, n'importe où sous des ruines, un archéologue mettra au jour un mur portant l'inscription « Défense d'afficher », tournera-t-il la tête, sûr de perdre son temps, renoncera-t-il à traquer sur ce mur le slogan chauvin, l'autocollant vengeur, le post-it aguicheur, le graf obscène, le sticker antispéciste, le tag d'amour ?

À la porte du cimetière, la boîte aux lettres qui vous fait marrer est totalement anonyme. Elle sert de décharge. Pique-niqueurs, passants et visiteurs s'y débarrassent des tracts électoraux, des écorces de clémentines, des papillons publicitaires, des mégots, des chewing-gums. Le respect s'y perd.

Fi de l'if !

Une pétition de voisinage dénonce ces tolérances qui n'ont que trop duré. Les autorités communales, émues, proposent de mettre un nom : Diogène, bêtement.

Dont acte. Depuis la boîte est vide.

« Ça mord ? » demandent narquoisement les fossoyeurs qui creusent tout près.

Diogène hausse les épaules.

Diogène n'est pas aigri : il est aigre de naissance et garde depuis ce temps un flocon noir sur la langue. Il ne donnera pas ses vieux habits. Il gardera ses vieux bijoux. Les perles aux cochons finissent au cou des truies.

À minuit le grand verre de larmes est transvasé, la communion rétablie. C'est quinze milligrammes, ce que pèse une larme. Trente litres font une vie.

Qu'on ne m'embête plus avec ça. Il est temps de coucher le presse-papier sur ma bio, le vent tourne les pages. Manquerait que ça, que je m'envole. Remontez aussi mes oreillers.

L'hiver est doux.

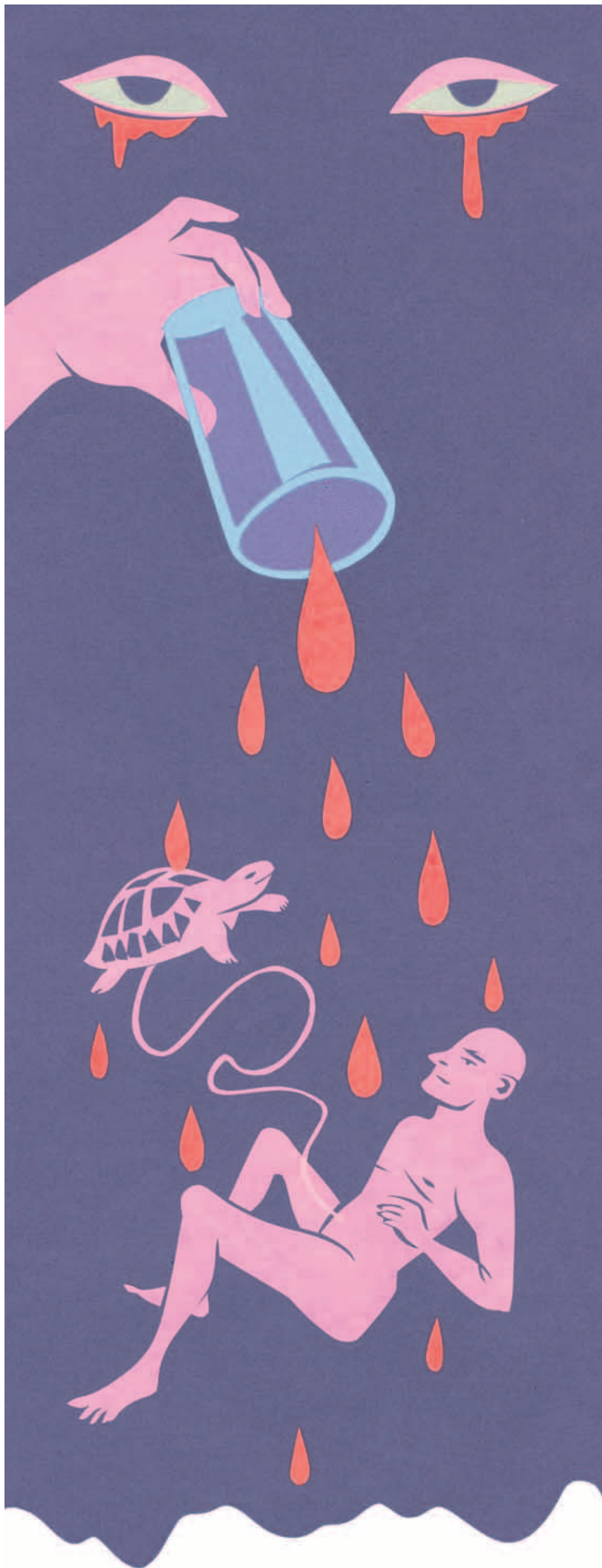
La météorite qui nous frôle à intervalles réguliers pourrait bien cette fois mettre dans le mille.

Un dernier mot.

D'avant, je regrette le crépitement d'une machine à écrire mécanique, l'été, fenêtre ouverte. Je regrette le goût des gauloises et l'odeur de l'essence, qui n'étaient pas les mêmes dans chaque pays. Avant, une fabrique de cigarettes blondes vous entêtait toute une banlieue. Je regrette la Suze, le Byrrh, le Cynar, le Cinzano, le sabayon au marsala, les vermouths, les dubonoffs (Dubonnet-vodka) et même les gins que je n'aime pas et les pastis tomate qui m'écœurent.

Je regrette les enterrements sans voitures, la colle à goût d'amande, les cabines téléphoniques, les tranches de jambon aux couennes comme des sandows, le dimanche soir.

De mon long hiver glaciaire je garde la nostalgie des miroirs qui clonaient mon image à l'infini, moi bercé de cliquetis d'escrime, de borborygmes laiteux, de mélodées de verres à moutarde, de vaisselles télescopées, d'orgues de sérac. Il faut m'imaginer heureux. Tout est bon à prendre. Des copeaux de volcan tombent, qui me font chaud. Je les accueille pour ce qu'ils sont : des papillons. La Tortue est là, qui pèse. Chaque matin je me réveille avec un œuf sur le cœur.





LE CRÈVE CŒUR

Un théâtre à déguster

Saison 26-27

dès le 19 juin
sur lecrevecoeur.ch

Chemin de Ruth 16 / Cologny / Genève



**THÉÂTRE
DE
CAROUGE**

DÉCOUVREZ LA SAISON 26-27 AU THÉÂTRE DE CAROUGE !

S'ABONNER DÈS LE 13 JUIN 2026

ADHÉRER DÈS LE 18 AOÛT

BILLETS À L'UNITÉ DÈS LE 1ER SEPTEMBRE

Composée à quatre mains par Jean Liermier et Jean Bellorini, actuel et futur directeur dès 2027, la nouvelle saison du Théâtre de Carouge est aussi harmonieuse que variée. Inspirés par *La Fantaisie en fa minor D.940* de Schubert, les deux metteurs en scène proposent une programmation où les œuvres associent leurs tonalités entre douceur et résistance. Du *Petit Prince* à *Dom Juan*, en passant par *La Ménagerie de Verre* ou *l'Homme qui rit*, les spectacles à venir sont des promesses d'engagement et de bonheur théâtral.

THEATREDECAROUGE.CH



Les moussons de Tuol Sleng

Phnom Penh. Jour sans date. Nous longions la cour de récréation, une esplanade herbeuse bordée de stèles et piquée d'arbustes. À l'une de ses extrémités se dressait une potence en bois.

YOANNA RACCIMOLO

Une chaleur poussiéreuse s'accrochait aux toits et aux herbes hautes. Les nuages languissaient. Cette école à l'architecture angulaire avait été réquisitionnée par les Khmers rouges. Des lits de fer défoncés remplaçaient les pupitres. Sur des matelas miteux traînaient des traversins de cuir crevé, marqués de morsures. Le rire du diable.

Des classes, il ne restait que la géométrie nue du béton. Des murs striés de barbelés.

À l'entrée des cellules, des bouches barrées d'une croix noire peintes sur des affiches. Interdiction de badiner, de s'amuser, de s'étourdir. D'oublier. Le sourire est un préjudice. Le rire, une négation.

Un soupir, entre colère et impuissance, arracha aux sommiers métalliques une plainte stridente. Les murs tremblaient. Nous n'étions pas les bienvenus. Pour rejoindre les bâtiments adjacents, nous dûmes traverser le préau. À peine engagés, des rafales brûlantes nous cinglèrent aux chevilles, soulevant une brume sèche et brunâtre. Je me retrouvai seule sous un manguier au buste sculpté, penché à l'excès.

Le silence se chargea d'une moiteur sinistre. La mousson s'insinuait partout, dans l'air, le corps, jusqu'aux interstices de l'âme.

L'esprit peuplé de présences indistinctes, je gravis à grand-peine les escaliers qui menaient aux étages. Je n'étais plus qu'un mouvement contraint, une mécanique docile aux marches suintant un passé sans rémission.

Au terme d'un jour, d'une semaine, peut-être d'une vie, j'atteignis le dernier niveau, vaste pièce pavée de dalles sombres.

Au sol, des anneaux de fer. On les avait enchaînés ici. À même la pierre. Ici et là. D'autres perçaient les parois.

Mains, pieds, les deux, parfois.

Dans l'immobilité forcée, yeux bandés, ils entendaient ce qu'ils ne voyaient pas. Des gardes consciencieux. Des démons mugissants.

– Debout. Levez les pieds. Assis. Grincements de dents.

De pas.

Claquements de portes. De peau.

Hurllements.

Les volets heurtaient leurs lames d'aluminium aux façades. J'avais sur la pointe des pieds, tentant de m'alléger, de me soustraire au sol lui-même. D'échapper à l'histoire. À ses callosités.

Au centre de la salle, trois moines assis en tailleur, drapés de safran, récitaient des mantras. Leurs voix formaient des boucles régulières que le vent s'acharnait à défaire. Sous le roulement du tonnerre, un mauvais souffle éparpillait les prémisses de sa colère, soulevant les robes, dispersant l'encens, tourmentant les pierres et les prières. Les bonzes ne cédaient pas. De plus en plus hargneux, le vent s'acharnait sur les structures, soulevait les tôles, ébranlait les portes.

Et ce craquement...

Un arbre se déchirait ? La vieille potence vacillait ? La cour se souvenait ?

Il y eut une détonation. Le ciel s'ouvrait, les tombes aussi. Le monde rendait ses disparus. Puis un sifflement. Un son aigu s'échappait de la bouche cousue des morts, faisant vibrer les fils. Aucune langue ne se déliait, toutes asséchées au fond de gorges mortes.

Personne n'avait à dire. À raconter.

Les cinq ou six témoins subsistants étaient des rescapés édentés aux larmes sédimentées.

Les survivants se trouvaient là, tout autour de moi. Figures silencieuses placardées aux parois.



DESSIN ALESSANDRO CHIDICHIMO

Des portraits noir et blanc. Sans identité. De face. De profil.

Des visages de fatigue. Des mines de peur. Un regard qui a déserté la vie avant eux.

Femmes, hommes, numéros épinglés aux chemises. Mains liées, nuques raidies, épaules symétriques. Tous alignés sur fond neutre. Dans ce lieu d'extermination devenu musée du souvenir, des centaines de regards agrandis où le génocide fixe le vivant.

Format 6 x 9, à l'origine. Des clichés captés à la sortie des bêtillères, avant que les mémoires ne soient fouillées dans la chair jusqu'au dernier aveu.

Les bourrasques se déchaînaient sur les panneaux, arrachaient aux morts leurs supplications. Qu'avaient-ils entendu dans la furie

du vent ? L'écho des sévices ? Le gémissement du désespoir ? La clameur des jours heureux ?

Le souffle mêlait un monde saturé de sang aux effluves terreux de l'encens. Il déterrait la sauvagerie enfouie sous le silence des dalles. Respirer devenait une offense.

Le ciel s'étranglait dans sa bile. La lumière s'effondrait sur elle-même. Une déflagration déchira la ville. Un éclair jaune incandescent dilua les nuages dans un lavis sans nuances.

Le jour s'éclipsa.

La brutalité de l'orage racontait une histoire ressassée de fin du monde : la pluie ruisselait des toits, martelait les briques, noyait les jardins, ébranlait les poteaux électriques, secouait câbles et antennes, battait les buissons, remontait en torrents les murs et les escaliers.

J'étais captive de la mousson et de S21.

Les frangipaniers se débattaient, fléchissaient puis, au point de rupture, se redressaient, renaissant sans cesse d'une mort esquivée. Plus beaux. Plus forts. D'une blancheur fragile et éblouissante.

Comment la grâce avait-elle pu survivre ici ? Demeurer intacte ?

Violenter la délicatesse en avait révélé l'essence. Dans le chaos filtrait une senteur florale, à peine amandée, où affleurait une douceur fugitive.

En enfer, la consolation avait pris la forme d'une odeur. Celle des frangipaniers. Inviolable réconfort du condamné à mort.

La beauté malade du littoral

Le regard de la photographe française Alice Pallot s'ancre en Bretagne, là où les marées vertes étouffent la vie. Il mêle documentaire, poésie et fantastique.

BERTRAND TAPPOLET

Algues maudites, a Sea of Tears d'Alice Pallot est moins un reportage sur la pollution d'un littoral qu'un récit prenant la forme d'un conte fantastique. Il se teinte de vert et s'attache à la prolifération des algues toxiques en baie de Saint-Brieuc, dans les Côtes-d'Armor, ainsi qu'à leurs effets sanitaires. À la racine de ce phénomène lié à l'agro-industrie, il y a un gaz invisible : le sulfure d'hydrogène. Mais comment rendre sensible et représenter un poison sans forme ? En le transformant en matière sensible et en stratégie critique. L'artiste visuelle Alice Pallot superpose alors plusieurs couches narratives : photographiques, documentaires, scientifiques et fictionnelles. Au final, elle compose un documentaire d'anticipation. « Je pars du réel pour imaginer un futur proche, celui d'un territoire asphyxié par sa propre beauté. C'est une lecture qui a tout déclenché. J'ai découvert *Algues vertes, l'histoire interdite*, l'enquête d'Inès Léraud et Pierre Van Hove. Dix ans d'investigation sur les dérives de l'agriculture intensive, la montée des lobbys et l'inaction des pouvoirs publics. Ce récit m'a bouleversée », témoigne la photographe.

Prolifération

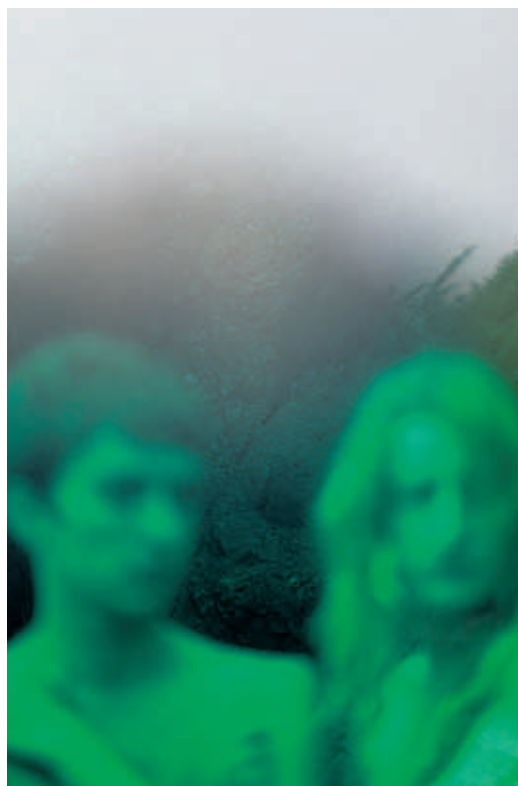
Ces algues s'accrochent aux côtes bretonnes, envahissent les eaux et remontent les fleuves. Devenu difficile à maîtriser, le phénomène pollue aussi les sols en profondeur et s'amplifie avec le réchauffement climatique. « En plein hiver, il n'y a parfois plus d'algues visibles – et pourtant, la toxicité est là, incrustée dans le sol, dissoute dans l'eau et l'air », relève la photographe. Les apports excessifs de nitrates et de phosphates proviennent, par ruissellement, de l'agriculture et de l'élevage intensifs, ainsi que du rejet massif d'engrais chimiques. La décomposition des algues entraîne de fortes concentrations de sulfure d'hydrogène, un gaz hautement toxique.

Les tirages sont dominés par le vert, le rouge et une obscurité d'eau-forte. Alice Pallot propose une approche poétique, plastique et

onirique pour évoquer les impacts des activités humaines sur la nature. Dans une région où de nombreux emplois reposent sur l'agrochimie et l'agriculture industrielle, à la source de cet envahissement écocide, la Française souligne : « Les solutions existent d'un point de vue scientifique. Les chercheurs savent d'où vient le problème, comment le contenir, le prévenir. Ce n'est pas une énigme biologique, mais un blocage politique et économique. » Les prélèvements effectués *in situ* et les collaborations scientifiques nourrissent ce que la femme d'images appelle : la beauté malade.

Loi du silence

Au fil de son investigation, l'artiste a rencontré l'omerta de plein fouet. Sur place, les intimidations physiques se sont mêlées à la peur sociale. Photographier une algue, c'est déjà troubler un équilibre politique. Même les scientifiques, d'abord ralliés à son projet, finissent par se retirer : leurs financements dépendent de l'agro-industrie qu'elle met en cause. Privée d'accès à certains sites, la photographe choisit alors la fiction comme refuge :



mettre en scène ce qu'on lui interdit de documenter. D'où une œuvre hybride, entre art et science, vérité et invention.

Dans certaines images, les identités s'effacent sous un flou léger, presque absorbées par la matière. Ainsi, le tirage intitulé *Les Visages verts* n'est pas un simple effet esthétique : le flou vient d'un morceau de verre ramassé sur la plage, utilisé comme filtre. Ce voile dit que les habitants de ces côtes, exposés à la pollution, finissent par voir leurs propres traits s'effacer, comme une conséquence du réel. Pour elle, cette composition dit la contamination du regard : notre manière de voir devient altérée par l'environnement que nous avons transformé. Ailleurs, deux corps allongés dans une eau noire flottent entre la naissance et la mort, comme dans un liquide amniotique infecté. Ce n'est ni une scène mystique ni un cauchemar, mais la traduction physique de notre passivité. Nous regardons le désastre s'étendre, allongés dans son reflet. Ses compositions, souvent comparées à des paysages de science-fiction, convoquent aussi l'esthétique du jeu vidéo. Reflets phosphorescents, textures liquides et horizons déformés concourent à dessiner un paysage du dérègle-

ment. En ajoutant une lumière verte artificielle sur une plage désertée, Alice Pallot montre que la pollution persiste même la nuit, même lorsqu'elle n'est plus visible.

Éloge du terrain

Il y a une image d'archive confiée par une association écologique : celle d'un marassin retrouvé trépassé, victime des émanations produites par les algues vertes. Ce drame a été un tournant. En Bretagne, plusieurs morts humaines ont déjà été liées à l'hydrogène sulfuré – un ramasseur d'algues dans les années 1990, un joggeur plus récemment. Mais il y a eu aussi cet épisode d'un troupeau de trente-six sangliers, tous décédés empoisonnés sur une plage. Un jour, alors qu'elle travaille au CNRS, Alice Pallot réalise un tirage photographique à partir d'une culture d'algues toxiques. Avec le temps, le papier photo est altéré, rongé, piqué, déformé. Pour elle, cette altération est moins un geste plastique qu'une preuve matérielle : la toxicité, qu'on ne voit pas dans l'air, laisse sa marque sur le papier. Tout, chez elle, part du geste le plus concret. Ramasser un déchet, le placer devant l'objectif, photographier à travers lui. C'est une démarche d'une simplicité désarmante, et c'est sans doute ce qui la rend si forte : l'art naît ici du rebut. Le déchet devient filtre, le filtre devient vision. Ce n'est pas une métaphore : c'est la condition même de notre regard contemporain. Nous voyons le monde à travers ce que nous y avons jeté.

Nombre de prix photo et de fondations soutenant la création photographique « sont financés par des entreprises impliquées dans l'anthropocène que nous dénonçons. Parfois, les mécènes de la photographie environnementale sont aussi ceux qui polluent le plus. » Reste à promouvoir des alliances entre artistes, chercheurs, institutions publiques et communautés locales, « pour ne plus être redevable à ceux qui détruisent ce que l'on tente de sauver. » En cela, *Algues maudites* s'inscrit dans une lignée où se croisent les photographes et artistes multidisciplinaires sensibles à documenter les atteintes à l'environnement sans renoncer à une beauté ambiguë et mortifère : Edward Burtynsky, Noémie Goudal et Pierre Huyghe, mais aussi la littérature écopoétique – de Lawrence Buell à Rachel Carson. Une beauté malade, oui. Mais vivante, encore.

Site de l'artiste : www.alicepallot.com

Publications :

Alice Pallot, *Red Bloom*, Paris, The Eyes, 2024
Alice Pallot, *Algues maudites, a sea of tears*, Paris, Area Books, 2023





Photographies © Alice Pallot

Compostage flottant : solution (éco)logique pour notre lac

Dans le lac Léman, les fonds immergés à faible profondeur sont tapissés de plantes aquatiques à fleurs, qui ne sont donc pas des algues !

HÉLÈNE SAUTY

Ces macrophytes forment des herbiers de grande valeur écologique, notamment pour la nutrition et la reproduction de la faune. Dans certains cas, ils engendrent des difficultés d'usage pour la navigation et les activités nautiques de loisir. Pour cela, ils nécessitent un «entretien» des rives, des infrastructures portuaires et des zones de baignade, qui passe souvent inaperçu. Pourtant, chaque année, près de 30 kilomètres de rives genevoises – soit environ 22 hectares de fonds lacustres – sont entretenus par l'équipe des travaux et entretien de l'Office cantonal de l'agriculture et de la nature en collaboration avec celui de l'eau. Ces travaux génèrent plusieurs centaines de mètres cubes de plantes aquatiques à évacuer.

Depuis 2015, Genève teste une solution simple : laisser le lac faire une partie du travail. Deux filets de compostage flottants – dont on ne voit qu'un anneau de 10 mètres de diamètre en surface – ont finalement été installés de manière fixe en août 2023, au large de la Pointe à la Bise et à l'amont de la zone de ski nautique du quai Wilson. Chacun peut accueillir plus de 300 m³ de végétaux par an.

Le principe est simple et direct : les plantes fauchées sont déposées dans ces filets où elles se décomposent naturellement. Petits poissons, micro-organismes et mouvements de l'eau participent au processus. En quelques semaines, les végétaux se désagrègent et disparaissent presque entièrement.

Avant 2021, ces plantes gorgées d'eau étaient transportées par camion jusqu'à l'usine d'incinération des Cheneviers. Une logistique lourde et un usage d'énergie fossile, pour un résultat peu cohérent avec le cycle naturel du lac. L'arrivée de nouvelles embarcations – ca-



pables de charger et de se décharger directement sur le plan d'eau – a changé la donne. Les végétaux peuvent désormais être déposés aussitôt après la fauche dans les filets, avec des équipes plus légères et beaucoup moins de transports.

En 2025, un nouveau plan d'entretien du lac a été mis en place pour affiner cette gestion : préserver les zones écologiquement sensibles tout en garantissant l'accès aux voies navigables et aux espaces de baignade. Les analyses menées durant les phases de test ont confirmé l'absence d'impact négatif sur l'environnement. Une approche qui s'inscrit pleinement dans la transition écologique, en travaillant avec le fonctionnement naturel du lac.

Au final, ces filets peu voyants permettent de traiter chaque année des centaines de tonnes de végétaux directement sur place, tout en réduisant fortement les transports et les nuisances. Une solution discrète, mais efficace, pour entretenir durablement le lac.



Photographies Hélène Sauty

La Versoix, biographie d'une rivière

Dans le cadre de son projet transfrontalier « Le Léman est un être vivant », le collectif Hydromondes a initié l'écriture de plusieurs biographies de rivières affluentes du Léman – un travail à mi-chemin entre science et fiction, inspiré des *river books* de l'artiste colombienne Carolina Caycedo. Nous présentons ici celle de la Versoix, née de plusieurs arpentages aux côtés du biologiste Gilles Mulhauser, et qui fera partie d'une exposition itinérante dans le Grand Genève à partir de l'automne 2026.

HYDROMONDES*

DESSIN CLÉMENT NOVARO, TEXTE MARIN SCHAFFNER



SES MILLE SOURCES JAILLISSENT DU KARST DE LA MONTAGNE. C'EST UNE RIVIÈRE FRONTIÈRE, À CHEVAL SUR DEUX PAYS ET DEUX CANTONS. MAIS PAS À CHEVAL SUR LES NOMS : PUISQU'ELLE EST DIVONNE CÔTÉ FRANÇAIS ET VERSOIX CÔTÉ SUISSE. UNE RIVIÈRE QUI, EN VINGT-DEUX PETITS KILOMÈTRES SEMBLE CONDENSER LES MONDES. LES HUMAINS VEULENT LUI IMPOSER LEURS RYTHMES SCHIZOPHRÈNES : UNE AUTOROUTE POUR LA VITESSE, UN LAC ARTIFICIEL POUR LE WEEK-END.

MAIS LES FORÊTS QUI LA BORDENT, ELLE ET SES AFFLUENTS, SONT ENCORE DENSES ET VASTES – RÉMINISCENCE D'UN TEMPS LOINTAIN OÙ LES

CONTREFORTS DU LÉMAN ÉTAIENT CHEVELUS. CE QU'IL RESTE DE SES FORÊTS EST LE SYMBOLE D'UNE CONNEXION PROFONDE ENTRE LA MONTAGNE JURASSIENNE ET LE GRAND LAC. LES TROUPEAUX DE CERFS, LES DERNIERS DU LÉMAN, NE S'Y TROMPENT PAS : ILS VIVENT L'ÉTÉ PARMI LES RÉSINEUX DU HAUT PLATEAU ; ET L'HIVER DANS LA GRANDE CHÊNAIE À CHARMES D'EN BAS, QU'ON NOMME FORÊT DE VERSOIX.



Avec le soutien de l'Office cantonal de l'eau, d'Utopiana et de la Fondation Zoein.

* Hydromondes est un collectif pluridisciplinaire (autrices, architectes, paysagistes, ingénieures, musiciennes et comédiennes). Par des enquêtes populaires, le collectif propose des recherches-crétions sur l'eau, les rivières et les bassins-versants. Inspirées par l'idée de biorégion, ses actions se déploient à la croisée des arts, des sciences et des résistances.

Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques prises de bec.

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

En ce jour de printemps 1856, les quatre ouvriers du pêcheur Jacob de Boulianne sont dans le bateau de leur patron au large de Coppet. Surgit soudain à toute vitesse, soit 20 km/h, un monstre d'acier de presque 39 mètres de long. Capable d'embarquer 500 personnes, l'Aigle, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est un bateau à vapeur appartenant à une compagnie genevoise. Alors qu'il croise habituellement 300 à 400 mètres plus loin dans le lac, l'Aigle se dirige sur le frêle esquif des pêcheurs et arrache leur filet et ses 36 flotteurs en liège. Comme si de rien n'était, il continue sa route en direction de Genève, laissant les pêcheurs tremblants et dépouillés de leur outil de travail.

L'histoire aurait pu s'arrêter là et demeurer seulement dans les mémoires des pêcheurs effrayés si leur patron, maître de pêche demeurant au port de Céligny, n'avait porté l'affaire devant la justice. Quelques jours après l'incident, Jacob de Boulianne dépose une plainte devant le tribunal de Nyon contre la compagnie genevoise propriétaire de l'Aigle. Dans les jours suivants, il fait parvenir à la justice divers documents dont un plan dessiné de sa main qui représente son bateau, son filet et l'Aigle qui s'en approche. Le plan montre aussi la route qu'a suivie le vapeur et celle qu'il

suivait habituellement. On y voit enfin les maisons de Coppet comme points de repères.

Pendant les trois mois qui suivent, le greffier de Nyon enregistre les pièces déposées par les deux parties et note le 17 novembre que l'audience prévue le jour même a été, à la demande de la compagnie genevoise, déplacée au lendemain. Mais d'audience, il n'y en aura pas, ni le lendemain, ni jamais. Aucune autre mention de cette affaire n'apparaît dans les archives.

Que s'est-il passé ce 17 novembre ? Le Goliath de Genève a-t-il menacé le David de Céligny ? Y a-t-il eu échange de gnons ou de pognon ? Des pots de vin, au propre ou au figuré, ont-ils permis de clore la querelle ? La justice a-t-elle été partielle ?

Cette dernière hypothèse ne paraît pas complètement abracadabrante quand on lit dans le Bulletin du Grand Conseil vaudois que Jacob de Boulianne avait souvent « des démêlés avec le préfet et avec le tribunal » et que le préfet finit par lui interdire d'exploiter des bateaux sur lesquels il ne montait pas lui-même. L'absurdité de cette interdiction laisse songeur. Comme le dénonce alors un député : « Il ne s'agit pas de savoir si les de Boulianne sont mauvais coucheurs ou mauvais voisins ; à cet égard la police fera le nécessaire ; mais il s'agit de savoir si le préfet de Nyon a le droit d'exiger que cet individu pêche lui-même sur ses trois bateaux. »

* Conservateur du Musée du Léman.

PHILIPPE CONSTANTIN

Calembredaines et fariboles. Le père Boulianne, comme l'appelaient les pêcheurs de la Grande Gouille, notre cher Léman, n'était qu'un escroc notoire, le clapet toujours ouvert et son brûle-gueule le plus souvent en équilibre précaire entre ses dents avariées, à force de s'époumoner, le postillon conquérant, en imprécations contre tout et rien. La météo, la politique, les institutions, les femmes, la mode, les nouveautés, jusqu'aux poissons, dans les branchies desquels il serait bien capable de souffler ses jurons sacrilèges.

Il est connu pour passer plus de temps au tribunal pour de vaines dénonciations que sur sa barque de pêche. La dernière affaire en cours d'instruction est celle que mon confrère vous a narrée ci-contre, avec carte à l'appui et un dessin qui n'est pas sans nous faire penser à une certaine assurance nationale.

Las de tous ces tracasseries judiciaires dont Boulianne le submerge, le préfet songe à lui interdire l'entrée de son bureau et de la salle d'audience. Il ne sait jamais, avec lui, si c'est de la rilette de brochet ou de la mousse de féra.

Mais le bougre n'est pas né du dernier crachin. Il cache bien son jeu, plus rusé qu'une anguille. Ses dépôts de plainte répétés ne sont, selon un carnet de bord retrouvé récemment chez un pucier de Nyon, qu'une façade pour

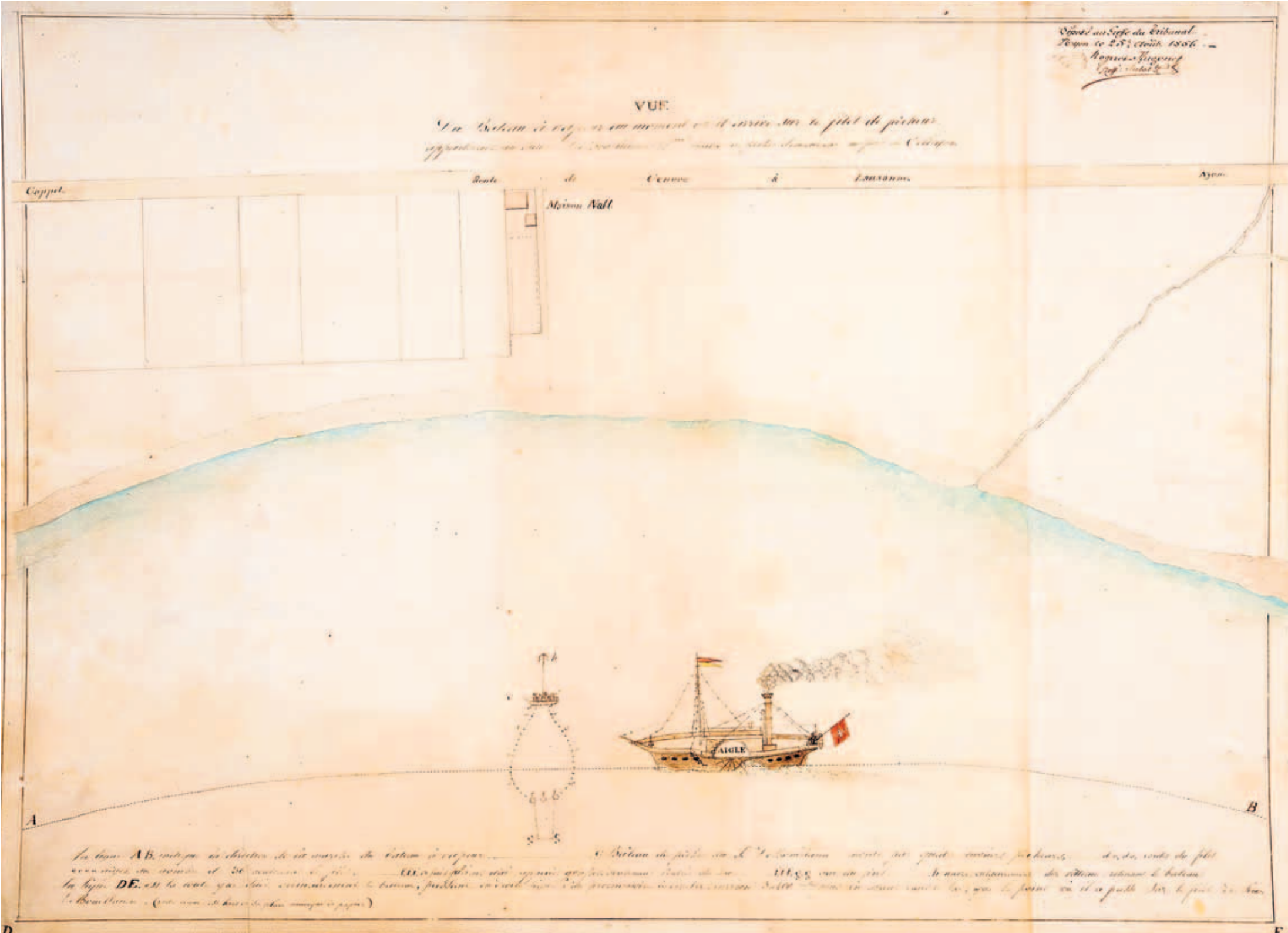
masquer d'autres activités, bien moins légales et innocentes que la pêche à la truite ou au corégone.

Tant qu'on s'intéresse à ses délations à propos de déboires imaginaires, personne ne songe à mettre son nez dans ses affaires nocturnes. Belle stratégie en vérité. On se demanderait sans cela, avec ses maigres prises, comment il aurait pu acquérir trois bateaux et payer ses ouvriers.

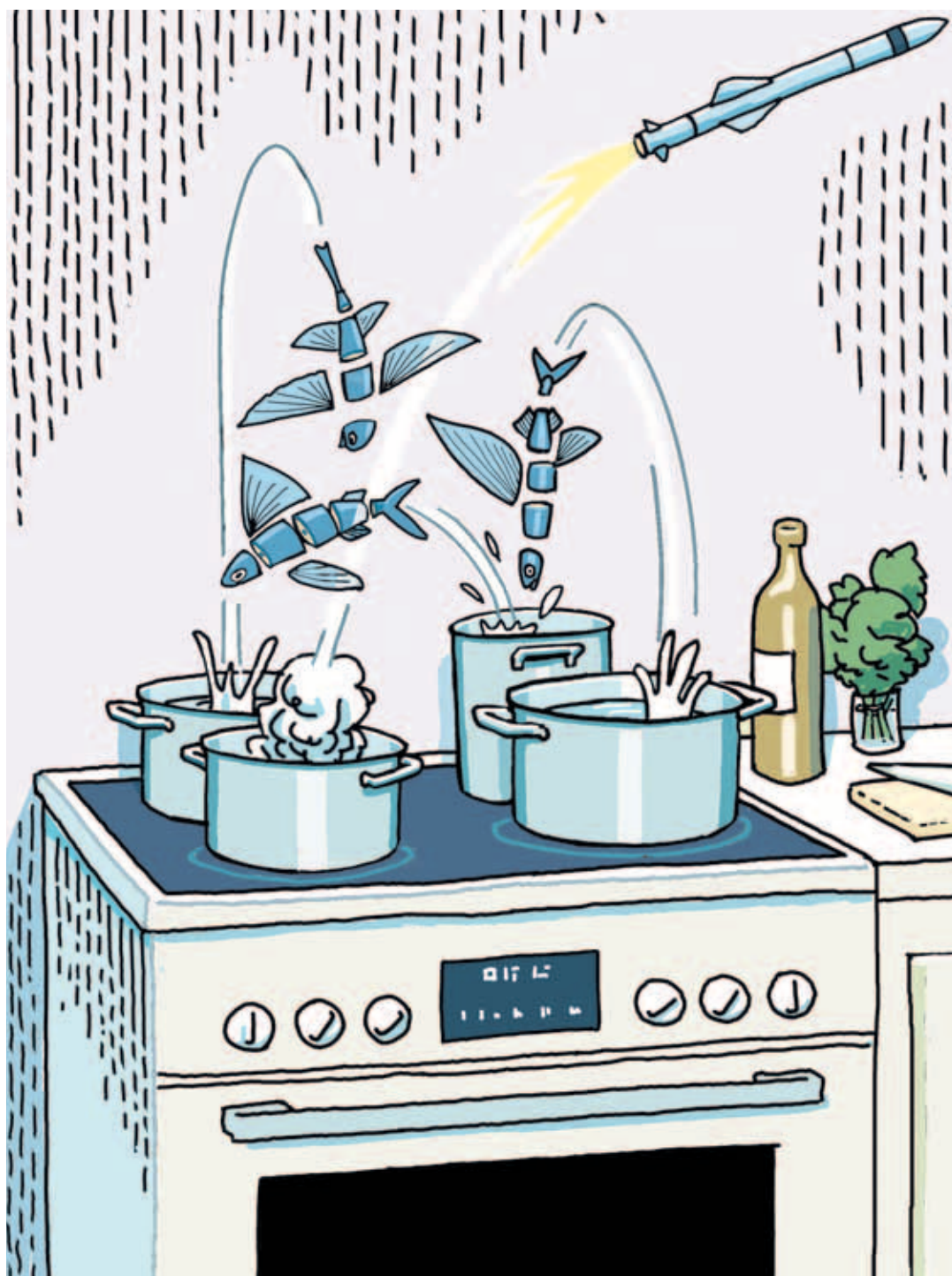
Le père Boulianne, en effet, exerçait nuitamment la profession bien plus lucrative de contrebandier. Selon ce qu'on peut lire dans ce carnet secret, qui contient aussi bien la narration maladroite de ses forfaits que des comptes ma foi fort bien tenus, il aurait accumulé une jolie petite fortune, en commerçant avec tout et n'importe quoi entre la Suisse et la France, et à l'inverse également, ne voyageant jamais lège, pourvu que le bénéfice en vaille le risque.

On recense en effet dans ses trafics de la contrebande de tabac, d'alcool, de viande, de tissus, de médicaments, de divers produits de recel, tableaux, or, argent, bijoux, de passagers clandestins et même une fois, sans autre explication, le transport d'un cadavre.

Étant sorti des radars et des registres après l'Affaire de l'Aigle, une dernière note dans son carnet laisse supposer qu'il aurait migré au Canada, peut-être pour y continuer un commerce sous le couvert, avec les Algonquins, les Iroquois, ou allez savoir, avec la tribu des Micmacs.



Jacob de Boulianne, vue du bateau à vapeur au moment où il arrive sur le filet de pêche, 1856. Collection du Musée du Léman



Recette de saison

Pot-au-feu d'exocets dans un Pot-au-noir

Une fois n'est pas coutume, quittons les rivages du Léman pour aller nous encaiminer quelque part entre les alizés, dans la zone de convergence intertropicale proche de l'équateur.

Cette zone, plus connue sous le nom de Pot-au-noir, pouvait, pour les lourds bateaux à voiles d'autrefois, se révéler un véritable enfer, avec durant des jours, voire des semaines, des alternances de brefs coups de tabac, de risées folles et de calmes éminemment plats, propices à philosopher sur le sens de la vie ou à écrire un livre sur l'impertinence de la folie.

Elle tiendrait son nom de ce que les bateaux négriers, pris dans cette pétrole, accusaient un fort taux de mortalité dans leurs cales puantes, où les esclaves, plus mal lotis que les rats, décédaient en masse. Hop, ni vu ni connu, on les basculait par-dessus bord pour engraisser les requins, qui se foutent bien du vent.

Mais revenons à notre recette. Dans une telle situation d'inertie, les provisions venant à manquer rapidement, il arrivait qu'un coup du hasard fasse qu'un banc de poissons volants croise le navire et que certains d'entre eux atterrissent, bien contre leur gré, sur le pont. Un apport bienvenu en protéines et en oméga-3, qui complétait agréablement le quotidien fait de biscuits et de cancrelats.

Prenez donc chez votre poissonnier une douzaine d'exocets, faites-les écailler et vider, mais en demandant à conserver les ailes. Frites dans un peu de saindoux, elles feront sensation à l'apéritif auprès de vos invités, tant par leur originalité que pour leur goût et leur légèreté.

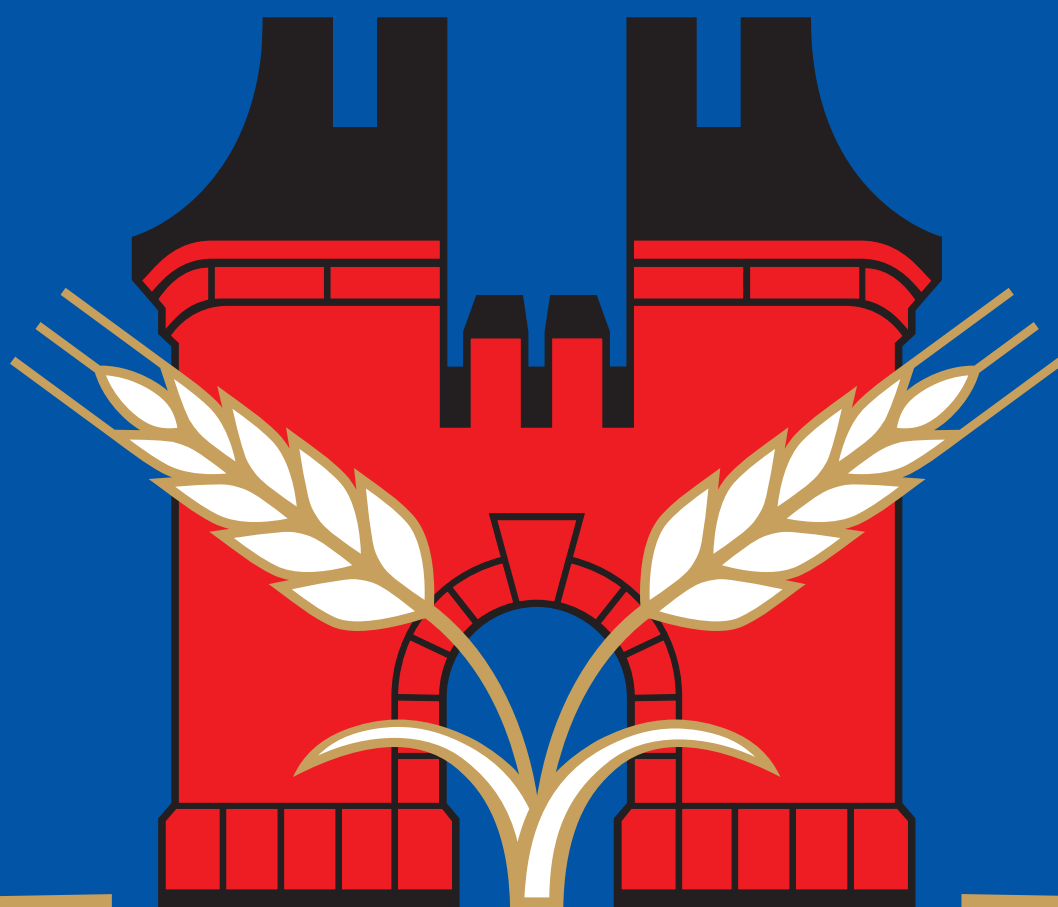
Et comme vous n'êtes pas immobilisés dans un Pot-au-noir au large du Cap-Vert, profitez d'acheter encore quelques coquillages, des crevettes, du cabillaud et des légumes. Pommes de terre, carottes, poireaux, navets, oignons, que vous ferez rissoler avec un bouquet garni, un fumet de poisson, des baies roses, avant de mouiller le tout avec une bonne bouteille de blanc des Açores et laisser mijoter une petite demi-heure à feu couvert.

Voilà, il est temps de plonger dans votre faitout les poissons coupés en gros cubes, les palourdes et autres crustacés dans l'océan de légumes que vous venez de préparer, avant d'y ajouter un peu de crème fraîche.

Ne reste plus qu'à jeter l'ancre sous la table, vous arrimer à votre chaise et déguster ce pot-au-feu de la mer, agrémenté d'une deuxième bouteille de vin des Açores aux notes iodées, d'algues et de fruits frais.

Le chef

DESSIN HERRMANN



FELDSCHLÖSSCHEN



CHLOÉ GIROMINI

Chloé Giromini recevra son diplôme de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts en juin 2026. Elle nous propose un instant de contemplation, de calme et d'émotions. Ce moment correspond à une profonde respiration, dans notre monde où tout va tellement vite. Elle nous raconte une journée aux Bains, au travers des pensées d'un jeune garçon, le temps d'un plongeon, d'une pluie ou d'un coup de vent. En direction des cabines, le jeune garçon rêve déjà de revenir dès l'aube le lendemain. *Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts*

Je 13.08.2026 21h15

Ve 14.08.2026 21h15

Sa 15.08.2026 21h15

I Classique
Margaryta Grynyvetska
direction
Valentine Michaud
saxophone

II Ciné-Concert
The Lodger
d'Alfred Hitchcock
Philippe Béran
direction

III Jazz
Années folles:
Hommage à
Joséphine Baker

Festival

3 soirs
3 concerts



OSR



Genève Plage

O Orchestre de la Suisse Romande S Genève R .ch

Partenaire de concert
Je 13.08 et Ve 14.08

GENÈVE
AÉROPORT

Partenaire
de diffusion

RTS

Autorités
subventionnantes



Une offre de baignade développée et une Rade embellie

Les Bains des Pâquis restent à Genève, et au-delà, une institution. Son succès, jamais démenti, nous rappelle l'engouement de la population pour la baignade dans le lac. Sur l'autre rive, le succès sans pareil de la magnifique plage des Eaux-Vives confirme évidemment cette tendance.

MARIE BARBEY-CHAPPUIS*

Depuis quelques années, la Ville de Genève s'active pour développer l'offre de baignade et répondre à une demande croissante du public. En 2024, la Ville a ouvert les Bains du Jet d'eau. Située juste en aval du Jet d'eau, cette structure flottante composée de deux bassins aménagés permet aux familles et aux adeptes de la natation de profiter du lac le long du quai Gustave-Ador dès la fin du printemps jusqu'en septembre. Pour un prix modeste : 2 francs. Traditionnelle compagne des espaces de nage, une buvette propose aussi une petite restauration et quelques boissons. L'endroit affiche une belle fréquentation depuis deux ans et séduit un public très large.

À terme, c'est en tout cas le souhait de la Ville de Genève, les Bains du Jet d'eau devraient être remplacés par un espace de baignade définitif. Cela dépendra en grande partie du transfert des activités portuaires actuelles au Vengeron. Aujourd'hui, après des années d'attente, la situation semble enfin se décanter. Il était temps car cet espace unique, niché au pied du Jet d'eau, doit revenir aux habitants et aux promeneurs.

Toujours en 2024, sur l'autre rive, la Ville a étendu les horaires (6h-22h) du couloir de nage situé devant le quai Wilson. Le site reste évidemment en accès libre mais des aménagements et du matériel ont été installés par la Ville sur et autour du plan d'eau. On y trouve quatre rampes d'accès à l'eau, des bouées de sauvetage, des panneaux de signalisation, des défibrillateurs et un balisage de la zone de baignade. Le plan d'eau est placé sous la responsabilité des baigneurs et baigneuses (aucune surveillance n'est assurée, contrairement aux Bains du Jet d'eau).

Faire « Tremlette » à Wilson

Une jolie buvette, dont l'appellation « Tremlette » résonne comme une invitation, propose sur le quai quelques tables agrémentées de chaises longues et de parasols. On trouve en outre sur le site quelques cabines pour se changer et une douche. Là aussi, nous appliquons la devise : « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ». En clair, cet espace de baignade est là aussi appelé à évoluer.

Le réaménagement du quai Wilson a fait l'objet d'un concours lancé par la Ville. Le projet lauréat « Les marches de Théia » a été choisi pour la qualité du projet qui met en valeur et préserve la vue exceptionnelle sur le lac. Le projet prévoit l'installation de grands gradins en pierre, qui s'étendent dans l'eau par des bassins lacustres de différentes tailles. Cet espace offrira à la population un lieu qui élargira les possibilités de baignade et de détente.

Au vu du caractère patrimonial du site, une attention particulière a été portée à la requalification paysagère du quai. La promenade accueillera donc une plantation de grands arbres créant un jardin-plage qui complètera l'alignement existant et permettra d'établir une continuité visuelle arborée avec le parc Mon Repos et les Bains des Pâquis.

Enfin, au bord du Rhône, le futur parc de la Jonction, dont le crédit vient d'être voté au Conseil municipal, offrira quelques aménagements supplémentaires propices à la baignade. Un platelage en bois facilitera les accès à l'eau et de nouveaux pontons seront créés.

Pourquoi de tels projets ?

Le développement des espaces de baignade répond à plusieurs objectifs politiques. Le pre-

mier est d'ordre climatique. En effet, la stratégie climat de la Ville de Genève prévoit explicitement de multiplier les lieux de baignade pour lutter contre les effets du réchauffement.

Face à l'augmentation des îlots de chaleur et des épisodes caniculaires, la Ville de Genève veut repenser ses environnements urbains et mettre l'accent sur la présence de l'eau. Il est essentiel de préserver la disponibilité, l'accessibilité et la qualité de l'eau dans une cité comme Genève qui, selon les scénarios, verra sa température moyenne augmenter de deux degrés d'ici à 2040, avec des étés qui seront systématiquement au-delà de 35°C.

S'agissant des projets de bains lacustres, ceux-ci s'inscrivent dans une volonté globale de valorisation de la Rade, qui ne doit pas être un musée à ciel ouvert mais bien un lieu de vie. Tout en préservant le côté exceptionnel du site.

Le Canton et la Ville de Genève ont décidé d'ailleurs d'un commun accord qu'une mise en valeur du site de la Rade devait être engagée. Espaces de vie, publics et communs, la Rade et ses quais revêtent, pour les Genevois-es, un caractère identitaire majeur. Les aménagements des rives doivent répondre à des enjeux patrimoniaux, environnementaux, économiques et touristiques. Ce travail a conduit à l'élaboration d'une image directrice afin de faire cohabiter les usages et les usagers.

Les enjeux sont multiples. Pour les visiteurs que nous accueillons, la Rade reste un passage obligé. Au bord du lac, on ne croise toutefois pas que des touristes. Bien au contraire. La population locale, elle aussi, s'est massivement réappropriée ses quais. Il fut une époque pas si lointaine où les habitants fuyaient les quais, jugés « trop bruyants » ou « trop touristiques ». Mais le paradigme a changé.

Les Bains des Pâquis ont fait office de pré-curseurs. Ces installations ont été les premières à consacrer le retour des baigneurs locaux dans la Rade. De plus en plus de nageurs (sou-

vent confirmés) découvrent le couloir de nage de Wilson.

Sur l'autre rive, on l'a dit, la plage des Eaux-Vives affiche « complet » dès l'arrivée des beaux jours. Les Bains du Jet d'eau, avec leur vue panoramique, séduisent déjà un public très divers, allant du cadre qui s'offre quelques longueurs à la pause de midi aux familles à la sortie de l'école. Ces publics ne se soustraient pas, ils s'additionnent.

La Rade est aujourd'hui le fruit d'une vision stratégique commune entre le Canton et la Ville. Beaucoup reste encore à faire (comme la rénovation des pavillons-glacières par exemple)

mais la mue est désormais lancée. Imaginer une Rade valorisée et embellie, avec des accès à l'eau généreux et des aménagements de qualité, relève d'un processus au temps long qui tient davantage du marathon que du 800 mètres.

Cette persévérance en vaut la peine. Car investir sur la Rade, c'est donner du bonheur aux Genevois-es tout en continuant à valoriser un patrimoine unique, un patrimoine qui doit rester vivant et tourné vers la population.

* Conseillère administrative de la Ville de Genève.



Les Bains du Jet d'eau. Photographie Patrick Gilliéron Lopreno/Ville de Genève

Bains des Pâquis : pause syndicale

VICTOR SOMBRA

Le soir et à l'heure du déjeuner, la ville des banques lève sur le lac une république solidaire. Comme dans un menuet communiste, tous rentrent dans l'eau avec le pied gauche et partagent après le vin et la table.

Tout est prêt sur la scène.

Maillots, cravates, foulards et serviettes déploient une bannière multicolore sur les quais et les plages, et une seule peau plurielle se rafraîchit, s'étend et repose. Mouettes, canards et poissons accordent leurs chorégraphies éphémères au décor de la rade. Avant-garde du plaisir, les corps traversent la grève

et se submergent dans le lac, en mesurant de leurs pas et bras l'espace gagné au frisson et au rire.

C'est la célébration de l'eau, le soleil et la peau, la joie de toutes et chacune, au sommet de laquelle un couple se donne la main avant de sauter du tremplin et un autre se perd en lui-même, bouche contre bouche, au fond d'un vestiaire.

De retour au bureau, face à un écran où la vie se marchande, les promesses des Bains des Pâquis peuvent sembler illusoires, même fallacieuses, et devenir un remords encombrant entre deux chiffres. Mais il y a ceux qui trouvent dans le souvenir de la lumière qui glisse sur les corps, dans sa danse singulière et globale, l'espoir d'un monde consonant.

Hommage à Gérard Pétremand

En 1975, quelque chose a basculé, presque imperceptiblement, comme en ces moments où l'histoire change de direction sans prévenir. William Jenkins réunit à Rochester une exposition au titre étrange, *New Topographics: Photographs of a Man-Altered Landscape*. À première vue, rien de spectaculaire: des images sobres, des paysages sans héroïsme. Et pourtant, c'était là que tout commençait. Le monde tel qu'on le regardait jusque-là cessait d'être une évidence. Le paysage devenait une construction de l'homme, une trace, une conséquence.

Dix ans plus tard, comme si une ligne invisible reliait ces événements, deux des photographes de cette exposition, et d'autres, participent à la Mission photographique de la DATAR en France. Ils continuent, chacun à leur manière, à interroger ce que nous voyons sans vraiment regarder.

Puis, en 2001, Gérard Pétremand publie *Topiques*. Un livre qui semble simple, mais qui ne l'est pas. Il installe sa chambre photographique à la lisière des villes, dans ces zones où rien ne paraît mériter d'être retenu. Et pourtant, c'est là qu'il insiste. Il attend. Il cadre. Il transforme. Sous son regard, ces fragments de réalité deviennent autre chose – des maquettes, des illusions, des énigmes. Le monde rétrécit, ou peut-être est-ce nous qui changeons d'échelle. Un léger déplacement du soufflet, un geste précis, et tout vacille.

La photographie que nous avons choisie montre Bruxelles. Ou plutôt, elle prétend le faire. Des bâtiments empilés, une voiture immobile, un pylône électrique – rien qui attire, rien qui retienne. Et pourtant, on reste. Parce que ce paysage pourrait être ailleurs. Partout, en fait. Un territoire sans nom, sans mémoire apparente, qui s'est substitué à ce qui existait avant. C'est peut-être cela, le véritable sujet. Non pas ce que l'image montre, mais ce qu'elle efface.

Et dans ce silence, quelque chose persiste. Une invitation discrète à ouvrir les yeux et à accepter que la beauté ne soit pas toujours là où on l'attend.

Fausto Pluchinotta



Le phare des Pâquis : retour à la couleur

Depuis des décennies, la population genevoise connaît le phare des Pâquis entièrement blanc, une silhouette familière qui ponctue la rade face au Jet d'eau. La restauration en cours du phare pourrait surprendre : il retrouvera bientôt des couleurs au plus proche de son état d'origine, avec une bichromie rouge foncé et blanc, ainsi qu'une coupole aux reflets dorés-cuivrés.

PAULINE NERFIN*

Les phares des Pâquis et des Eaux-Vives se répondent depuis le milieu du XIX^e siècle, chacun marquant verticalement l'extrémité de sa jetée. Si le phare des Pâquis est reconstruit en 1893 afin d'améliorer les conditions de navigation, celui des Eaux-Vives devra attendre 1911 sa transformation pour raisons financières. Concernant la rive droite, le projet de l'ingénieur cantonal Émile Charbonnier s'inspire des esquisses de « deux jeunes architectes d'avenir » (*Tribune de Genève*, 19.10.1893), Frédéric de Morsier et Paul Bouvier. Par souci d'économie, le socle en pierre du phare de 1857 est conservé, tandis qu'un nouvel ouvrage métallique est édifié au-dessus. La presse se fait le relai de la population qui espère un phare « gracieux, en harmonie avec l'aspect de notre rade » (*Tribune de Genève*, 26.6.1893).

Au début de l'année 1894, le chantier s'achève et l'échafaudage est démonté : apparaît alors un phare recouvert d'une peinture antirouille (minium) de couleur... rouille ! Ce qui est alors la norme pour protéger le métal, la tour Eiffel en est un exemple fameux. Quelques mois plus tard, un navigateur décrit le phare « panaché crème et framboise » (*Tribune de Genève*, 7.8.1894), qui a donc reçu ses couches de peinture finale. À l'exemple des phares maritimes, conçus pour être vus de nuit mais aussi de jour, l'ouvrage est peint avec des couleurs qui tranchent entre elles et avec la



Rade de Genève, vue du nord avec les premiers phares, peu avant 1863. Auguste Deroy, estampe. CIG, Bibliothèque de Genève

ville en arrière-plan ainsi que le plan d'eau. Cette polychromie, aujourd'hui oubliée, perdure jusqu'en 1949, date à laquelle l'ouvrage est repeint entièrement en blanc. Quant à la coupole, elle ne sera blanchie qu'une vingtaine d'années plus tard.

La restauration actuelle des phares des Pâquis et des Eaux-Vives a nécessité de véritables enquêtes historiques et matérielles. Analyses stratigraphiques des couches de peinture, études historiques, expertise des métaux : tout a été mobilisé pour comprendre l'apparence originelle des deux objets symboliques et guider les choix du projet architectural. Comme lors de toute conservation-restauration, certaines données manquent et chaque intervention doit pouvoir être justifiée. Cependant, restaurer un monument ne doit pas figer une image à laquelle nous sommes habitué-es mais



Phare sur la jetée des Pâquis, après 1894. Léon Chedrué, photographie. CIG, Bibliothèque de Genève



Phare des Eaux-Vives au premier plan, phare des Pâquis au second, vers 1905-1920. Georges Stein, peinture reproduite sur carte postale. CIG, Bibliothèque de Genève

viser à retrouver un état historiquement cohérent, tout en assurant sa pérennité.

Aux Pâquis, le blanc uniforme appliqué durant la seconde moitié du XX^e siècle a effacé la richesse décorative du phare et la subtilité de sa modénature métallique. La réintroduction de la bichromie permettra ainsi de révéler les détails de son architecture de la fin du XIX^e siècle.

La question de la coupole coiffant le phare des Pâquis et celle de celui des Eaux-Vives a suscité un débat particulier. Iconographie ancienne et descriptions d'époque évoquent des reflets dorés scintillant au soleil. Illusion d'optique ? Cuivre poli et verni d'huile de lin cuite ? Couleur brillante appliquée ? Les analyses menées ont montré qu'aux Pâquis la coupole associait différents métaux – alliage ferreux, zinc, laiton ou bronze notamment – nécessitant vraisemblablement une mise en teinte destinée à harmoniser l'ensemble, alors que celle des Eaux-Vives est entièrement en cuivre. Les sablage successifs ayant effacé les traces

anciennes, un choix d'interprétation historique a été pris. La Commission des monuments, de la nature et des sites (CMNS) a finalement privilégié une solution cohérente pour les deux phares qui se répondront de part et d'autre de la rade, opportunité présentée par leur restauration en parallèle. Les deux coupoles afficheront ainsi une teinte dorée vénitienne aux reflets cuivrés. Au vu de l'emplacement des deux objets dans la rade et du symbole qu'ils représentent pour Genève, deux délégués de la CMNS suivent chaque étape des travaux avec les représentant-es du Service des monuments et des sites (SMS) et valident les propositions et les prototypes des architectes mandataires et du maître de l'ouvrage.

Dans quelques mois, ces deux sentinelles du Léman, témoins de l'architecture du XIX^e siècle, réaffirmeront leur dialogue en continuant de veiller sur notre rade.

*Pour la CMNS.



ANTONIN ET MARC RAMU, DOMAINE DU CLOS DES PINS

Bienvenue !

DE NOMBREUX DOMAINES VOUS ACCUEILLENT
TOUT AU LONG DE L'ANNÉE DANS UN CADRE EXCEPTIONNEL
POUR UN MOMENT UNIQUE D'ÉCHANGES ET DE PARTAGE.



Liste et horaires des caves
sur geneveterroir.ch

Suisse. Naturellement.

Faire d'un portail une œuvre d'art

Gilles Furtwängler nous confie ses impressions sur la naissance du nouveau portail en acier galvanisé qui ouvre le chemin des Bains depuis ce printemps. *Bienvenue sanctuaire* est le nom de cette œuvre qui se fond dans la beauté du lieu. Grâce à Charlotte Laubard, médiatrice des Nouveaux Commanditaires, l'artiste nous révèle les dessous qui ont précédé sa construction. Petite conversation.

Charlotte Laubard – Te souviens-tu de ta première rencontre avec les Bains des Pâquis ?

Gilles Furtwängler – Je m'en souviens bien, l'accueil était très chaleureux. Nous avons eu des échanges sur les Bains des Pâquis, leur histoire, la création de l'AUBP, ses valeurs d'ouverture, d'accessibilité, de solidarité sociale et également de résistance citoyenne.

Les Bains sont un lieu d'échange et d'ouverture certes, mais l'augmentation des déprédations nocturnes, le surcoût de nettoyage des détritus qui jonchaient la plage et la jetée ainsi que les nombreuses blessures causées par des tessons de bouteilles d'alcool tapis dans le sable et l'eau n'étaient plus supportables. Pour mettre fin au vandalisme nocturne, les Bains ont posé il y a dix ans, à contrecœur, un portail grillagé juste avant le Goléron. C'était une grande grille horrible, difficile à manier à l'ouverture. Il fallait donc proposer en lieu et place de la «verru des Bains» ou de la «porte de Guantanamo» – oui, c'étaient ses petits noms – une «porte du Paradis» qui protégeait les Bains du vandalisme de minuit à 6h du matin. Le nouveau portail devait s'inspirer des valeurs d'ouverture chères aux Bains. Il devait être accueillant même fermé. Il devait aussi s'intégrer dans l'architecture du lieu, une architecture simple et fonctionnelle, où rien n'est superflu, où tout est essentiel aux structures et à l'utilisation du lieu. Cette nouvelle entrée devait se fondre dans le paysage en étant la plus transparente possible. À la fin de la réunion, je me rappelle avoir ressenti une grande excitation mêlée à quelques pointes d'angoisse. Mais l'impression qui prévalait était celle d'être très chanceux de pouvoir réfléchir à un projet pareil dans ce lieu unique.

Charlotte – Tes œuvres précédentes dialoguaient avec les espaces dans lesquels elles s'inscrivaient. Toutes jouent sur des énonciations textuelles qui s'étirent, se déploient et happent notre regard, sans s'imposer néanmoins. Comment penses-tu cette relation entre les mots et les espaces ?

Gilles – Je recherche un équilibre entre un espace et des mots. Entre le contexte d'un lieu, ce qu'il représente ou cherche à représenter, de ses identités et le pouvoir d'évocation de mots et de phrases. Ces derniers pouvant provenir des discussions, des discours politiques, des slogans marketing, des articles de presse, des mots entendus en passant.

Pour ce projet, et suite à notre première rencontre avec les commanditaires, j'ai commencé à me rendre aux Bains pour assister à des réunions de l'AUBP, comme celle de leur journal par exemple, y flâner, écouter les gens et prendre des notes. Je voulais m'imprégner de l'esprit des Bains.

J'ai aussi pris un peu de recul pour observer le site des Bains des Pâquis depuis l'extérieur. C'est par exemple depuis le pont du Mont-Blanc, un soir en regardant la Rade illuminée par toutes les enseignes de marques, de noms de banques et d'autres entreprises posées sur les toits des immeubles, que j'ai nettement vu, brillant sur le lac, accroché au plongeur des 10 m des Bains, le mot *poésie* en rouge vif. Je l'avais déjà remarqué mais la nuit renforçait sa présence. Cette annonce était sans équivoque. «Ici on propose autre chose.»

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à penser au mot *sanctuaire*, présent dans le titre de l'œuvre et sur le portail. Ce mot faisait écho à ce que j'avais déjà commencé à ressentir en fréquentant les Bains et en discutant avec les membres de l'AUBP et des habitués : un endroit précieux, unique, pour lequel il a fallu se battre, qu'il faut encore parfois défendre et qui offre une respiration dans la ville. Un lieu apprécié et fréquenté par une grande majorité de la population.

Un sanctuaire, non pas dans le sens religieux du terme, mais dans son sens figuré. Un lieu protégé, un lieu qui propose et revendique la poésie.

Les valeurs défendues par l'AUBP ont été le fil conducteur pour trouver les mots qui figurent sur l'œuvre. J'ai donc proposé plusieurs versions aux commanditaires. Certains mots étaient là dès les premières esquisses. D'autres ont été proposés bien plus tard. L'idée était également de trouver ensemble des mots qui pourraient résister au passage du temps, faire écho à ce que représentent les Bains, sans essayer d'imposer une seule et unique définition.

Charlotte – Chacun a ses mots pour définir les Bains. Peut-on lire des mots différents selon que l'on entre ou sort ?

Gilles – Oui, dès les premières esquisses, les mots ont relié les tubes du portail entre eux. Des mots et des phrases ont été placés pour être lisibles en arrivant, d'autres en ressortant. Des mots accueillants pour les personnes qui entrent. Des mots d'encouragement et des clins d'œil pour les personnes qui en ressortent. Certains de ces mots évoquent une partie des activités que l'on trouve aux Bains. D'autres évoquent des sensations autant physiques que mentales, liées à l'environnement et aux éléments naturels. L'eau, le vent, le soleil, le froid. Les mots qu'on lit sur les deux portes, une fois celles-ci fermées, informent d'une manière un peu abstraite sur les heures d'ouverture du lieu. La lecture de ces mots propose une activité aux personnes trouvant porte close : la contemplation de la nuit. Écrit en petites lettres, le mot au pluriel *plumes* posé sur le dessus des filières est apparu au tout début du projet. Il renvoie aux plumes des oiseaux qu'on peut trouver sur la plage et à leurs formes qui ont inspiré celle du portail.

Un autre mot, en l'occurrence *odyssée*, sera beaucoup plus visible en hiver qu'en été étant donné les variations saisonnières du niveau du lac. Ce mot est un clin d'œil aux adeptes des bains en eau froide, dont je fais partie. À cette odyssée mentale, de calme, de bien-être que procure ce type de baignade en eaux libres.

Charlotte – Comment as-tu choisi le matériau du portail ?

Gilles – L'idée d'utiliser de l'acier galvanisé était présente dès le début des discussions. Cet acier revêtu d'une fine couche de zinc appliquée par galvanisation à chaud et qui le rend résistant à la rouille est le principal type de métal présent dans l'architecture des Bains. Toutes les rampes et mains courantes sont par exemple en acier galvanisé. En terme d'intégration dans l'architecture du lieu et de son histoire, l'utilisation de cet acier traité semblait aller de soi.

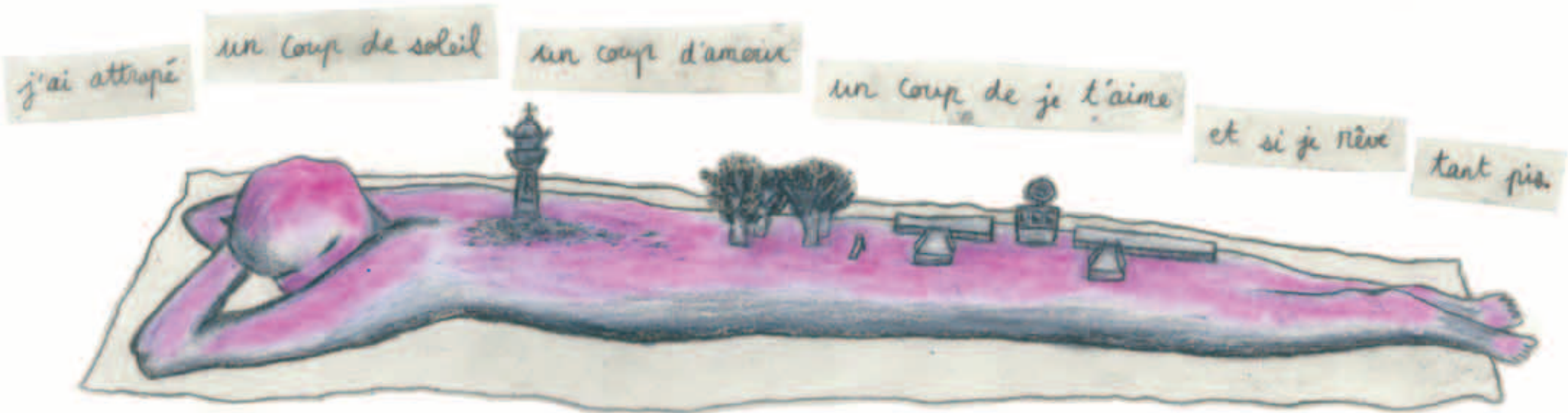
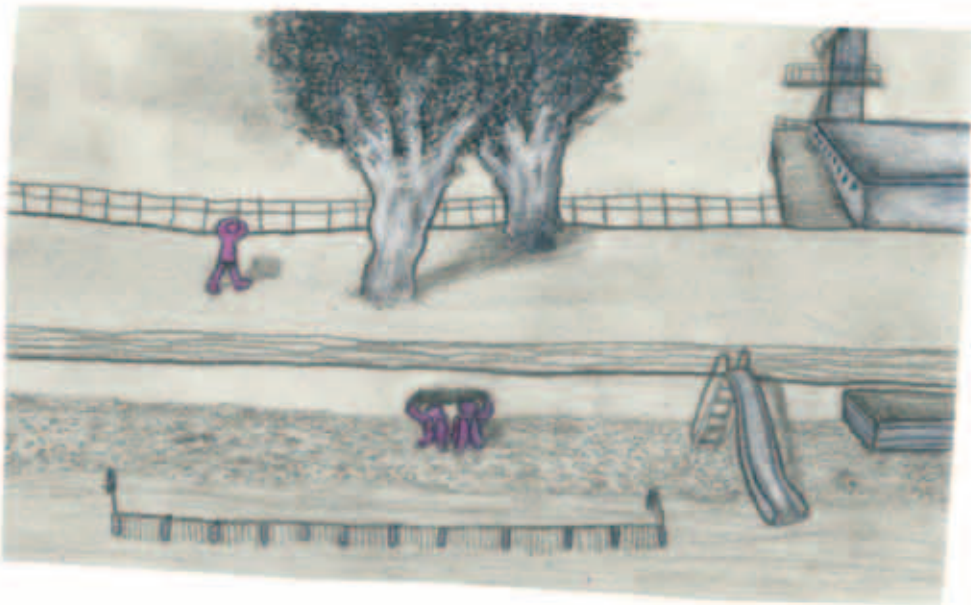
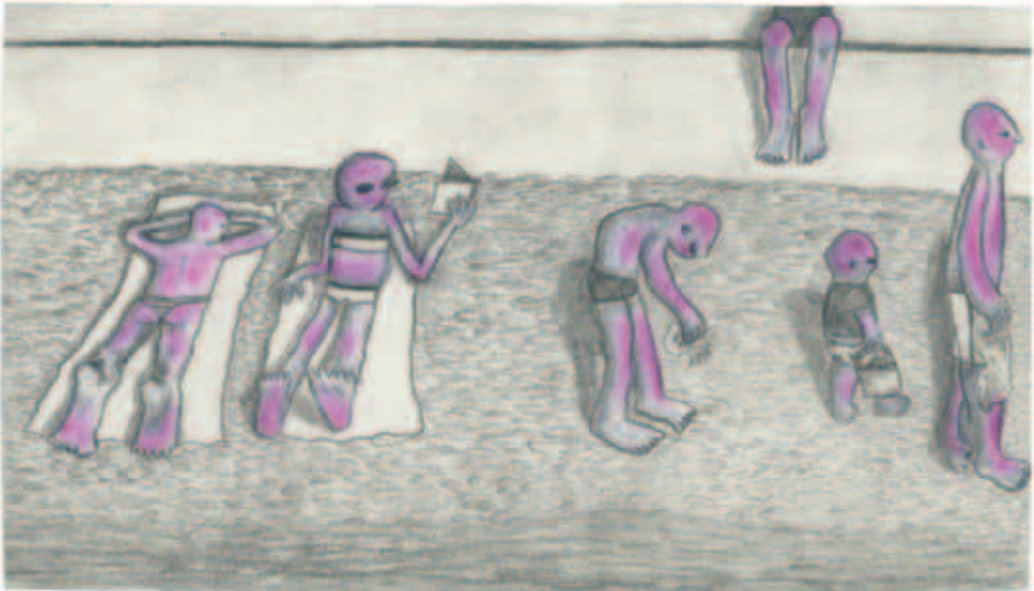
Une autre option, qui n'est restée sur la table que quelques minutes, aurait été d'utiliser du bronze avec une patine dorée. Cette option a rapidement été mise de côté. J'avais été invité pour proposer une possible porte du Paradis, pas une possible porte de banque ou de palace (*rire*).

L'acier galvanisé s'est donc imposé rapidement, pour sa sobriété, son intégration dans l'architecture des Bains, sa résistance à la rouille et sa couleur gris-bleuté qui se fond parfaitement bien dans ce paysage lacustre.

Pour terminer, j'aimerais revenir sur une phrase présente sur le portail : *Trésor, n'oublie jamais qu'au-dessus des nuages le soleil brille*. Cette phrase a trouvé sa place sur l'œuvre après une de mes visites lors d'une après-midi grise, venteuse et pluvieuse d'un mois de novembre. Il était dur de quitter la chaleur du poêle de la Buvette pour retourner en ville et à la vie quotidienne, mais *n'oublie jamais que les Bains des Pâquis t'attendent pour un prochain gingembre chaud, un bain froid, un sauna, un moment de respiration*.



Photographies Fausto Pluchinotta



MILENA WATZLAWICK

Milena Watzlawick est en 2^e année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts. Par sa très belle illustration, réalisée au crayon et pastel gras sur papier calque découpé, elle a souhaité rendre hommage aux Bains des Pâquis « en leur faisant une petite déclaration d'amour teintée de ses souvenirs ». D'après l'autrice, l'amoureux s'endort et s'abandonne au soleil, obligeant les visiteuses et les visiteurs des Bains à partir et à le laisser rêver. Le gris du calque et du crayon propose un contraste avec le rose du coup de soleil, « du coup d'amour, du coup de je vous aime les Bains ». **Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts**

Prendre soin de soi

Natacha, ce sont deux yeux bleus, immenses, qui plongent dans les vôtres sans plus vous lâcher. C'est une pudeur et une franchise qui vous annoncent tout de suite que se raconter n'est pas évident pour elle. Elle qui a plutôt l'habitude de mettre le regard sur les autres, celles et ceux qu'elle accompagne et soutient dans la vie. Pourtant, une fois la discussion démarrée, on se retrouve une heure plus tard sans s'en rendre compte, en étant passé par le Pérou, Lourdes, l'Esprit Saint et la Vierge Marie, le Rhône, l'adolescence, un accident et une rupture.



Photographie Émilie Gemma

FANNY BRIAND

Natacha fait du yoga, un nom qui résonne dans la tête de beaucoup de Genevoises et de Genevois et aussi bien plus loin à la ronde. Sous ce pseudonyme se trouve Natacha Giacobino. Vous avez déjà certainement croisé sa silhouette longiligne et tatouée; c'est elle qui guide, en binôme avec Dalia Prest, les cours de «yoga, méditation et relaxation» les samedis matin, toute l'année, en plein air aux Bains, depuis maintenant presque six ans. L'histoire a démarré en 2020, lorsque les Bains, fermés à cause de la pandémie, sont entrés en résistance face au confinement. Le besoin de pouvoir se connecter à ce lieu à part, ce monde en marge du monde, de se rassembler pour contrer l'isolement dans cette période si étrange et particulière, se fait ressentir. L'idée émerge alors d'offrir à la population la possibilité de se retrouver autour d'un espace de respiration et de mouvement. C'est ainsi que naît, en plein confinement, la pratique du samedi matin mêlant yoga, méditation et techniques de relaxation: Natacha guide la séance sur place, le moment est retransmis en ligne et en direct sur diffé-

rents canaux. Chaque semaine, un nombre grandissant de personnes se connectent, la communauté de «pratiquants» grossit à vue d'œil. Lorsque les Bains rouvrent trois mois plus tard, c'est tout naturellement que perdure ce rendez-vous bien ancré dans la vie des Bains. Petit à petit, Natacha se détache de l'enseignement traditionnel du yoga pour s'orienter vers ce qu'elle nomme la «co-régulation du système nerveux»; la mise en lien de techniques variées, puisées ici et là depuis plus de vingt ans de recherches, avec pour but de prendre soin de soi, de restaurer sa capacité de rencontre intérieure et de ressourcement, d'explorer le mouvement comme un remède.

Rien ne prédestinait Natacha à devenir thérapeute. Enfant, elle s'imaginait bien baigner plus tard au milieu de livres, être écrivaine ou bibliothécaire. Cette voie, celle du soin et de la guérison, c'est la vie qui la lui a imposée; jeune adolescente, elle doit subir une grosse opération du dos. S'ensuivent d'énormes douleurs, physiques et psychiques, et la nécessité de réapprendre à vivre, d'approprioiser à nouveau les gestes du quotidien; marcher, se mouvoir. Face à cette épreuve, elle prend conscience de sa propre responsabilité dans sa guérison. Rapidement, elle se

prend en main, sent le besoin de devenir autonome dans le rééquilibrage de son être et se tourne vers la médecine du mouvement. C'est ce qu'elle offre aux personnes qu'elle accompagne; un moyen de retrouver leur liberté à travers la réconciliation du soi, la récupération de ses propres ressources.

Quelques années plus tard, un accident de vélo la marque, lui laisse des traces. Une fois de plus, elle retrouve ses manches et part explorer les états d'anxiété. Plus tard encore, c'est une rupture amoureuse qui la brise littéralement et la force, encore une fois, à devoir prendre soin d'elle.

Depuis, elle n'a de cesse de fouiller, tester, étudier, se frotter, se confronter à diverses pratiques et méthodes qui permettent de se rencontrer, de se libérer, de se soutenir, de réguler son système nerveux et d'élargir sa conscience. Elle apprend par l'exploration et l'expérimentation, par la formation, mais surtout par la transmission au contact des personnes qu'elle rencontre par hasard ou pas tout à fait par hasard, c'est selon.

Aujourd'hui, elle partage son temps entre différentes activités. Depuis 2020, son investissement aux Bains s'est ramifié; en plus de guider les pratiques du samedi matin, Natacha organise les cérémonies «Aufguss»,

rituel purificateur qui intensifie les bienfaits du sauna, lors des pleines lunes et des lunes nouvelles. Elle fait également partie du groupe sauna et du groupe communication de l'association. À côté, elle poursuit l'accompagnement dans son cabinet lors de séances en présentiel ou en ligne, en individuel ou en groupe. Elle entreprend des pèlerinages à pied ou en voiture en passant de monastère en monastère. Elle se baigne presque quotidiennement, été comme hiver, souvent dans le Rhône. Et dernièrement, elle s'est découvert un attrait insoupçonné pour la cuisine. Alors qu'avant cuisiner lui procurait une flemme phénoménale, elle apprécie maintenant de préparer des cakes ou du pain tout en écoutant Hildegard de Bingen pour diffuser encore plus de bonnes ondes dans ses recettes.

Natacha, c'est le genre de personne qu'il est bon de croiser sur sa route pour s'arrêter un temps et papoter. Avec elle, on dirait qu'un autre monde est possible – celui de la légèreté, de la joie, du partage et de la bienveillance. Des mots qui sonnent souvent comme artificiels tant ils sont utilisés à tort et à travers, mais autour d'elle ils sonnent justes, tout simplement.

www.natachagiacobino.ch

aux bains des pâquis

mains des bains

Notre site internet
a fait peau neuve
et se réjouit
de votre visite

mainsdesbains.ch



Un gars, une fille et trois canards

«Préfèrerais-tu être suivi partout tout le temps par trois canards ou perdre un bras?» À ce genre de question saugrenue, pas de réponse possible. Ou alors, ça dépend...

FRANÇOISE NYDEGGER

Ségolène Romier a lancé un jour cette blague pour faire écho aux interrogations sans fin de sa fille. Puis elle s'est piquée au jeu, elle qui aime tant s'amuser avec les mots et les formes. Qu'est-ce qui serait mieux, au fond? Avoir trois canards aux fesses ou plus de bras? La question méritait réflexion. Voire même un petit film d'animation. Elle s'est donc attelée à la réalisation de *Duck me Tender*. Trois ans de gestation ont été nécessaires pour que naisse ce «stop-motion» de 9 minutes 30. Il donne à voir et à entendre les rêveries d'Aristide, un jeune homme assoupi sur les galets des Bains des Pâquis. Alors qu'il est bercé par le bruit des vagues et d'étranges cancanements, il éprouve soudain un coup de foudre pour sa voisine de plage...

Pourquoi avoir installé cette romance aux Bains? «Parce que c'est un lieu idéal pour trouver des idées ou tomber amoureux!» confesse la Genevoise. Et puis elle connaît bien Aloys, auteur du strip *La fille, le jeune et le canard* présent en page 2 de ce journal depuis toujours. «Je lui ai demandé de dessiner pour moi ses fameuses trois cases avec la fille qui lance au jeune la phrase «préfèrerais-tu» qui sert de point de départ du film.»

Aloys s'exécute de bonne grâce et Ségolène se retrouve alors les manches. Des mois durant elle bricole, dans son petit atelier de l'Usine Kugler, des êtres en pâte à modeler ou en papier mâché. Elle coud ses vieilles chaussettes et des bouts de tissus récupérés à gauche à droite pour habiller des personnages ou créer des éléments de décor. Les poils du balai de l'atelier ou ceux de sa brosse à dents



sont réquisitionnés pour les besoins du tournage, comme tout ce qui lui tombe sous la main. Elle fabrique absolument tout ce qui lui est utile pour son histoire, exception faite d'un casque et d'un canard miniatures, ainsi que les galets de la plage pâquisarde. De sa formation d'architecte, elle a gardé le goût des maquettes. Avec les moyens du bord, elle recrée à l'échelle voulue une partie des Bains des Pâquis, mais aussi une salle de cinéma ou une chambre à coucher qui ressemble à la sienne.

Son petit monde tient dans un carton ou deux. Reste encore à l'animer. Sachant que 24 photos par seconde sont nécessaires pour donner vie à ses personnages, on peut imaginer le temps pris pour tourner une scène, sans même parler du film. D'autant qu'il faut souvent s'y reprendre à deux fois pour trouver le bon mouvement. Les changements de posture s'opèrent à la pince à épiler ou en bougeant

délicatement des articulations en fil de fer. La pâte à modeler réagit mal à la chaleur, s'affaisse, se salit à l'usage. Il faut parfois refaire le modèle. Un vrai travail de fourmi. Mais Ségolène s'amuse bien aussi.

Dans son rêve, Aristide se promène ainsi cul nu dans une forêt. On le voit d'abord de dos, suivi par trois canards, puis de face. «Un zizi devient vite un détail assez amusant à animer», rigole la bricoleuse. Elle se plaît aussi à incorporer dans chaque nouveau film un accessoire ou un élément de décor de ses réalisations précédentes, que les connaisseurs repèrent aisément. Ici, l'affaire se corse encore un peu plus: la cinéaste fait un clin d'œil à une scène de *Delicatessen*. Aux spectateurs de deviner laquelle...

Le tout est porté par une musique originale et une bande son truffée de trouvailles, signées Pierre Omer, où l'oreille avertie reconnaît le cri

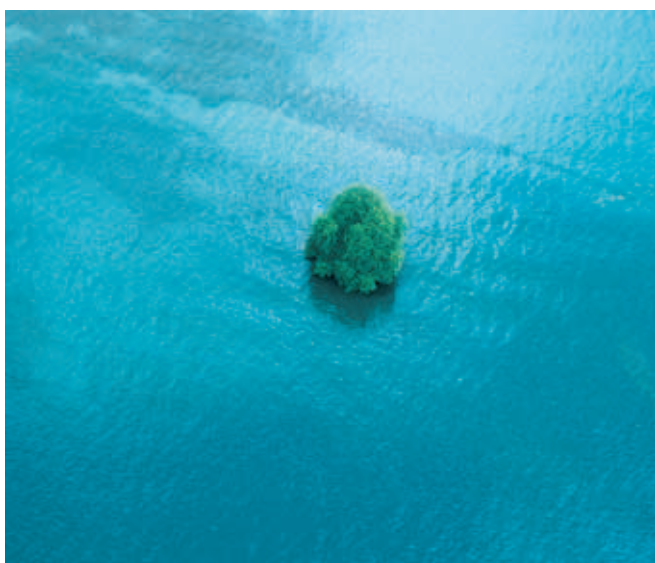
des canards du bout du lac au milieu d'autres gloussements et d'étranges onomatopées. Ce film tendre, un brin loufoque, ne craint pas les longueurs, et c'est tant mieux. C'est tout ça de pris sur la morosité ambiante. Avec sa poésie et ses sourires en coin, *Duck me Tender* fait décidément du bien par où il passe.

Ségolène Romier, *Duck me Tender* (9'30)



segolene.ch

Des guerres, des îles et des films



L'île de Peilz, au large de Villeneuve. Photographie Jean-Marc Fivat

L'été aux Bains s'annonce riche en expositions surprenantes et insolites. À commencer par celle qui évoquera, loin des clichés de calme et de neutralité, les nombreux conflits qui ont émaillé la tranquille surface du Léman.

À cette occasion, la Fondation Martin Bodmer et le Musée du Léman se sont associés avec le groupe expos des Bains des Pâquis pour vous présenter «Les guerres du Léman». Du chef helvète Divico aux SS incendiant Saint-Gingolph, cette exposition couvre plus de 2000 ans d'histoire guerrière sur ces rives qui aujourd'hui nous semblent pourtant si paisibles.

Les îles auront ensuite leur mot à dire, d'autant que certaines ont également eu une vocation militaire, comme l'île Rousseau ou le château de Chillon, sans parler de celle de Choisy, qui accueillit un temps le repos d'un grand stratège, amateur de whisky, de cigares, de bons mots et de formules percutantes, dont certaines font toujours florès: Winston Churchill.

Plus que des îles seules, nous aborderons aussi, sans jeu de mots par ailleurs, les «îles presque». Drôle de formule s'il en est, mais qui reflète la réalité de quelques cailloux et rochers émergés, ou de structures flottantes qui, loin d'être anecdotiques, ont au contraire une importance

capitale dans l'histoire, la mémoire, la science et la vie du Léman.

Pour clore l'été et avant d'aborder la programmation automnale, il ne faudra surtout pas rater la «dernière séance», soit le sixième et dernier volet des «Clap sur Léman» qui, ensemble, compilent plus de cent productions tournées sur et autour du lac. Un catalogue presque raisonné de tous les films de fiction réalisés en totalité ou en partie sur le Léman, à l'exclusion évidemment des courts métrages et des documentaires. Une vie entière de guerres ou de Robinson n'y aurait pas suffi.

Ph. C.

Adieu, camarade Z

Chaque pays a probablement son justicier. La Suisse t'avait toi, Jean, notre Zorro national. Z comme Zorro ou comme Ziegler. Car il faut le dire, oui, il y a eu un temps avant J.Z. et un temps après J.Z.

Quand il a fallu commencer à laver le linge sale des banques et du commerce international, non plus dans le secret des alcôves familiales mais sur la place publique et jusqu'au Palais fédéral. Drôle de gouvernement qui sert plus les intérêts de la chimie et des capitaines d'industrie que ceux des ouvriers et des petites gens.

Autres temps, autres mœurs. Tu n'avais, Dieu merci, et je n'utilise pas cette expression à la légère, nul besoin d'avancer masqué. Je t'ai toujours vu te tenir droit, le regard clair, le verbe haut du tribun habitué, ou contraint peut-être, à devoir convaincre.

Nos rencontres commençaient toujours par ces deux seuls mots: Salut camarade!

Avant de continuer à parler de tout et de rien.

Je comprends pourquoi tu aimais venir nous rendre visite si régulièrement et pourquoi tu soutenais notre mouvement et nos engagements. Nous n'avons pas fait la révolution, mais rêvé d'un monde différent. Un lieu qui n'existe pas est forcément digne d'intérêt et d'éloges, même si l'envers de la médaille existe lui aussi réellement. La perfection n'appartient pas à la nature humaine.

Que dire de plus Jean, mon camarade? Voilà, il y a une fin à tout. Il aura suffi de soustraire une lettre, une seule, une bête voyelle, un «a» seulement, pour que la camarde passe et t'emporte, camarade.

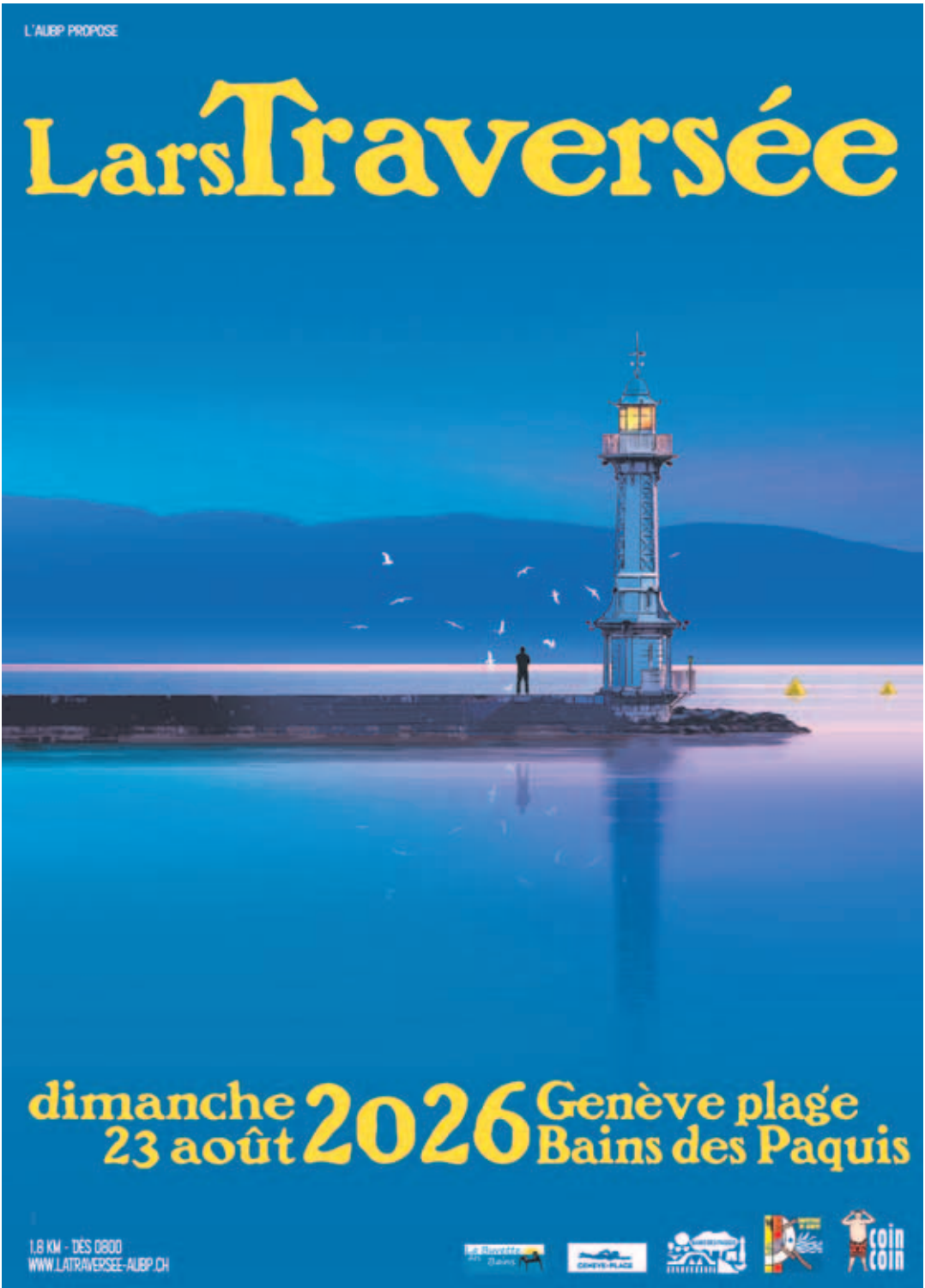
Tu nous manqueras Jean. Le monde a besoin de personnes comme toi et j'espère très bientôt revoir les murs et les uniformes balafrés de ta signature: Z comme Ziegler.

Ph. C.



Katharina Kreil dans le *Journal des Bains* n° 26, hiver 2021-2022.

Katharina Kreil a définitivement pris le large ce printemps, nous laissant à quai et désespérés. Le *Journal des Bains* a eu le bonheur de publier ses dessins et ses gravures lorsqu'elle participait aux expéditions océanographiques menées par Pacifique (à bord de *Fleur de passion* et du *Mauritius*). C'est pour retracer cette aventure qu'elle a créé avec Matthieu Berthod et Ambroise Héritier l'association Makaline, à l'origine de *Sillages*, publication poétique et dessinée où l'on peut encore apprécier la patte de cette belle artiste.



Affiche Cédric Marendaz

Parce que Lars était notre ami et qu'il est parti bien trop tôt
Parce qu'il était fidèle aux Bains et apprécié de tous
Parce que depuis plusieurs années il participait à l'organisation des activités du groupe Baigneurs dont il faisait partie
Parce que sa présence discrète et rassurante nous manque
Parce que nous pensons à lui et qu'il sera à nos côtés
Lars Traversée lui est dédiée

Au café de la lune

« Cela commence partout toujours par la peur. Cela commence toujours partout par la trouille de vivre la si libre secousse verticale franche et follement vive de vivre. » *Jean Firmann*



Jean Firmann a participé au *Journal des Bains* depuis sa création en 2010. Photographie Laurent Nephtali

Jean, mon ami, mon frère, mon poète. Oui, c'est à toi que je parle, tête de mule, tête brûlée. Toi, le front toujours trop haut, comme le verbe, toujours trop puissant. De ceux des ruminants qui plient sous le joug tout en le refusant, cou de colosse et pourtant qui labourent la terre et les étoiles d'un seul et même mouvement. Mais pour quoi faire? Toi qui écrivais ta verve avec ton sang et celui de tous ceux morts aux champs d'honneur de la Liberté. Car tu en avais de l'honneur, partagé entre colères, rêves et amours. Toi et ta flûte Lakota qui faisait parfois danser nos mots. Toi et ta voix sans nulle autre pareille, toi qui nous as lâché comme seuls les vrais amis savent le faire, sans prévenir et sans regret.

Le contraire eût été impoli de ta part car tu avais cette fierté, jusque dans tes véhémences les plus extrêmes, de féroce ment blesser l'orgueil des autres, mais sans jamais leur faire de mal.

Comme tous les anarchistes, tu aimais haranguer Dieu qui, j'en suis persuadé, devait se terrer dans les recoins les plus perdus du Paradis pour ne pas t'entendre hurler les imprécations que tu lui réservais. Quoi qu'il en soit, crois-moi, elles en auraient effrayé plus d'un.

Imagine Jean, mon ami, mon frère, mon poète! Les nuages de ouate dans le ciel ne suffisaient certainement pas à boucher les oreilles des anges. La plupart d'entre eux devaient y perdre leurs ailes et finir par trébucher sur le

trottoir du monde, plongeant à leur plus grand dam dans l'enfer d'une humanité banale.

Tu n'es peut-être pas de ceux qui auront marqué l'histoire, mais de ceux qui l'auront faite et écrite sans aucun doute. Il y avait chez toi ce côté rabelaisien et jouissif à souhait qui me manquera cruellement. Ni les petites gens ni les petites formules n'avaient leur place dans ce monde. Aucun ogre, dans la meilleure acceptation de ce qu'ils sont, ne bouffait la vie comme toi. Jusqu'à ton rire, plus grave, plus franc et plus fort que celui de Bakounine.

Je t'ai toujours vu comme un géant. Ta voix sans doute. Car nous étions de même taille il me semble, même quand nous déclamions, côte à côte, face aux goélands et à la mer, les récits des trop nombreux disparus et des bateaux à la dérive dans d'absurdes naufrages. Nous étions faits des mêmes diables et des mêmes défauts. Du même amour du verbe haut et des esperluettes. Mais toi seul, aurai-je vu, pouvait marcher face au vent, un bâton de dynamite entre les dents et le sourire carnassier de ceux pour qui la vie est si précieuse qu'on peut se permettre de la perdre pour une idée ou une bagarre. Fugace étincelle que cette fichue vie.

Jean, mon ami, mon frère, mon poète. Ce n'est pas un adieu. Tu t'en doutes. On se reverra bientôt, avec nos ailes repeintes de frais, avec ce seul mot pour maître: LIBERTÉ.

Philippe Constantin

Les Aubes 2026

du 13 juillet
au 16 août
de 06 h à 07h

www.lesaubes.ch

LUNDI 13 JUILLET Alenko French pop'n'groove électro-poétique
MARDI 14 JUILLET Marie Delta dreampop électrique
MERCREDI 15 JUILLET Passepartout Duo expérimental, ambient, électro-acoustique
JEUDI 16 JUILLET Christophe Calpini x Quartel Quartet électro / classique
VENDREDI 17 JUILLET Mr CAJ Dream atmospheric musique électronique avec instrument, impro
SAMEDI 18 JUILLET Ensemble Diaphane musique vocale a cappella
DIMANCHE 19 JUILLET Kesbara folk-pop-jazz
LUNDI 20 JUILLET Raki pop
MARDI 21 JUILLET Mahaleb traditionnel d'Anatolie et d'Arménie
MERCREDI 22 JUILLET Nityanand Haldipur musique classique de l'Inde
JEUDI 23 JUILLET Morjane Ténére folk, blues
VENDREDI 24 JUILLET Flamenco Nomade flamenco
SAMEDI 25 JUILLET Clélya Abraham Quartet jazz
DIMANCHE 26 JUILLET Julie Van Baalen et Florie-J. Riva musique classique
LUNDI 27 JUILLET Piano et poésie musique classique
MARDI 28 JUILLET Un piano pour le cinéma espagnol classique / crossover
MERCREDI 29 JUILLET Rameau & les Oiseaux Du baroque aux Balkans classique
JEUDI 30 JUILLET Duo con Fuoco classique
VENDREDI 31 JUILLET Trio Ernest classique
SAMEDI 1^{er} AOÛT Le Promptu chanson et humour

DIMANCHE 2 AOÛT Diaporama poésie ambientée
LUNDI 3 AOÛT Da Pontcé Dada pop
MARDI 4 AOÛT Tralala Lovers bal folk
MERCREDI 5 AOÛT Sami Galbi raï'n bass, club chaabi



Affiche Sylvain Leguy

JEUDI 6 AOÛT Zig-Zag jazz, world
VENDREDI 7 AOÛT Les Tambours du Burkina musique traditionnelle d'Afrique de l'Ouest
SAMEDI 8 AOÛT Gorgonzola rap mélodique, pop, indie pop
DIMANCHE 9 AOÛT Oraj électro trad

LUNDI 10 AOÛT Diggin' indie-soul
MARDI 11 AOÛT Inscape jazz moderne
MERCREDI 12 AOÛT Duo Canopée musique du monde, classique et contemporaine
JEUDI 13 AOÛT Kenji Furutate et ReMi Taiko tambours japonais

VENDREDI 14 AOÛT Gadjo jazz manouche
SAMEDI 15 AOÛT Caroline Lamb – Clamclam CFP arts Danse Compagnie Tensei danse
DIMANCHE 16 AOÛT Orchestre des Nations classique

PLAGE

Prix d'entrée : 2.– pour les adultes, dès 16 ans
1.– pour les enfants, AVS et AI
Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans
Abonnement pour toute la saison :
50.– pour les adultes
30.– pour AVS, AI, étudiants (jusqu'à 25 ans)
20.– pour les juniors
Tél. 022 732 29 74
Les plongeurs et la tyrolienne sont ouverts
tous les jours de 14 h à 18 h
Paddle : dernière location à 18 h, retour à 19 h

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7 h, petit-déjeuner.
Dès 11 h 30, un excellent plat du jour.
Fondues au crémant toute l'année.
Horaires : de 7 h à 23 h. Tél. 022 738 16 16
buvettedesbains.com

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles
proposent différents types de massages,
de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie,
drainages lymphatiques ou encore shiatsu.
Tarif : séance de 50 minutes à 80.–.
Pas de paiement par carte.
Horaire : de 8 h à 21 h tous les jours
Réservation sur place ou par téléphone
au 022 731 41 34 (lun, mer, ven) de 9 h à 12 h
Réservation en ligne recommandée :
www.mainsdesbains.ch

HAMMAM

L'été, ouvert le matin de 9 h à 13 h
Réouverture complète des installations d'hiver
le 20 septembre

TAÏ-CHI Les dimanches

Juin à septembre : de 9 h 15 à 10 h 15
Octobre à mai : de 10 h à 11 h

YOGA, MÉDITATION ET RELAXATION

Les samedis. Mai à septembre : de 9 h à 10 h
Octobre à avril : de 10 h à 11 h

DE JUIN À SEPTEMBRE



ESPACE MAMAN-BÉBÉ-ALLAITEMENT
dans l'espace femmes

JUSQU'AU 25 JUIN



EXPOSITION
« ELLA MAILLART & HERMINE DE SAUSSURE
NAVIGATRICES SUR LE LÉMAN »

DU 5 JUIN AU 11 AOÛT



EXPOSITION « LES ÉCRITURES DE LA
RIVIÈRE – CAROUGE ET L'ARVE »

SAMEDI 20 JUIN



TOURNOI DE JASS du solstice d'été, à 14 h

DIMANCHE 21 JUIN



CONCERTS DE MUSIQUE KLEZMER
sur la jetée, de 13 h à 18 h

LUNDI 22 JUIN



CONCERTS DES ATELIERS PROTÉGÉS EPI
sur la jetée, de 14 h à 18 h

LUNDI 22 JUIN



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AUBP à 19 h

JEUDI 25 JUIN

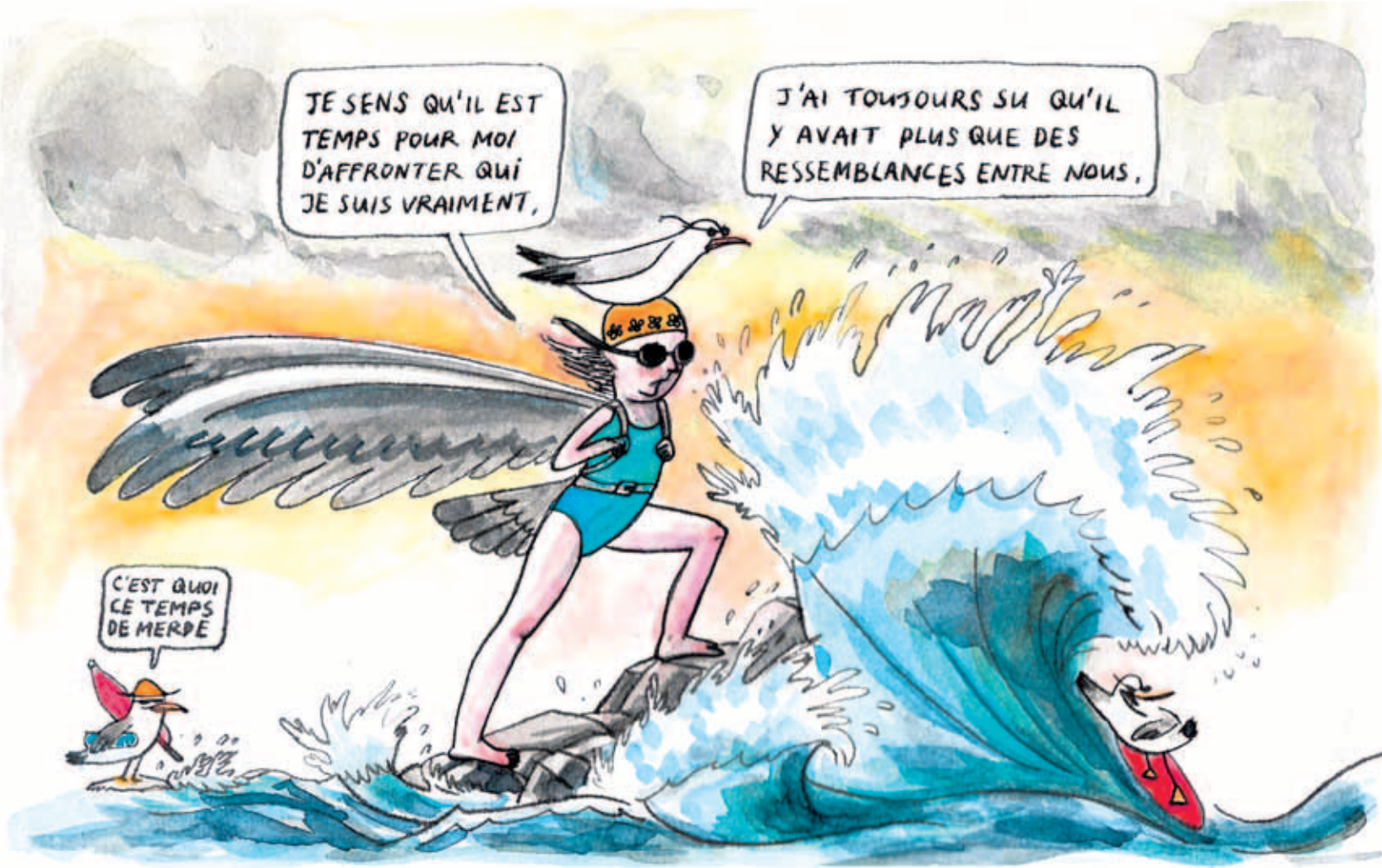


PROJECTION DE TROIS COURTS MÉTRAGES
sur la jetée en collaboration avec le Sputnik,
de 21 h 30 à 23 h 30

SAMEDIS 27 JUIN ET 25 JUILLET



ENTRAÎNEMENT POUR LARS TRAVERSÉE, 9 h



JULIETTE HAENNI

DIMANCHE 28 JUIN



CONCOURS DE DODS (plongeurs cassés) à 14 h

DIMANCHE 28 JUIN



BARBAROKÉ karaoké participatif, de 20 h à 22 h

DU 29 JUIN AU 14 SEPTEMBRE



EXPOSITION « LES GUERRES DU LÉMAN »

LES MARDIS 30 JUIN,
7, 14 ET 28 JUILLET, 4 AOÛT



ATELIER « DESSIN NOMADE » de 9 h à 10 h 30

JEUDI 2 JUILLET



CONCERT DE MUSIQUE CUBAINE
sur la jetée, de 18 h 30 à 20 h 15

SAMEDI 4 JUILLET



TOURNOI DE PING-PONG à 14 h

DIMANCHE 12 JUILLET



LE GRAND JUILLET café littéraire, de 10 h à 12 h

DIMANCHE 12 JUILLET



TOURNOI MIXTE DE WATER-VOLLEY à 13 h

VENDREDI 17 ET SAMEDI 18 JUILLET
VENDREDI 31 JUILLET ET SAMEDI 1^{er} AOÛT



BIGGY BAR DJ sur la jetée, de 19 h à 23 h 50

SAMEDI 1^{er} AOÛT



FÊTE NATIONALE tournoi de jass à 8 h
pêche aux canards à 14 h, course au mur
de grimpe à 15 h 30, lancer de la pierre à 17 h

JEUDI 6 AOÛT



PONEY XPRESS spectacle décalé sur le monde
des cow-boys, sur la jetée, à 18 h

SAMEDI 8 AOÛT



GRAND TOURNOI DE BACKGAMMON à 14 h 30

JEUDI 13 AOÛT



JOURNÉE SPÉCIALE JAPON Aube spéciale,
démonstrations de tir à l'arc japonais ancestral
dans l'eau de 9 h à 12 h, ateliers d'origami

DU 14 AOÛT AU 8 NOVEMBRE



EXPOSITION « LES ÎLES
ET LES ÎLES PRESQUE DU LÉMAN »

DIMANCHE 16 AOÛT



FÊTE DES ENFANTS toute la journée, sur la jetée

DIMANCHE 16 AOÛT



COURSE AUTOUR DU PHARE dès 14 h
TOURNOI DE BABY-FOOT à 16 h

JEUDI 20 ET VENDREDI 21 AOÛT
VENDREDI 4 ET SAMEDI 5 SEPTEMBRE



BIGGY BAR DJ sur la jetée, de 19 h à 23 h 50

SAMEDI 22 AOÛT



TOURNOI DE PING-PONG à 14 h

DIMANCHE 23 AOÛT



LARS TRAVERSÉE dès 8 h

DIMANCHE 23 AOÛT



AKUTUK spectacle de percussions aquatiques
et ateliers, dans l'après-midi

DIMANCHE 20 SEPTEMBRE



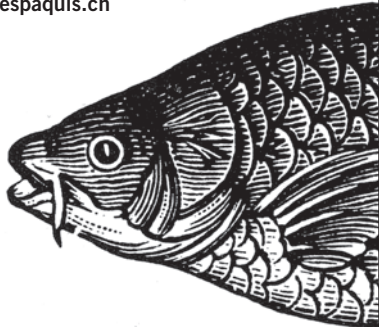
TOURNOI DE PÉTANQUE triplète mixte à 10 h

POUR TOUTE INFORMATION
www.bainsdespaquis.ch

JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP
Association d'usagères-ers-x des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch



Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Florencio Artigot, Fanny Briand,
Armand Brulhart, Philippe Constantin,
Joseph Incardona, Philippe Jeanneret,
Eden Levi Am, Guy Mèrat, Gilles Mulhauser,
Françoise Nydegger, Fausto Pluchinotta,
Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Jean-Luc Babel, Marie Barbey-Chappuis,
Jacques Berthet, Matthieu Berthod, Jean-Luc
Bourgeois, Alessandro Chidichimo, Gabriel Cotte,
Anne-Sophie Deville, Stéphane Fischer,
Gilles Furtwängler, Lionel Gauthier,
Chloé Giromini, Juliette Haenni, Élodie Hainard,
Gérald Herrmann, Miriam Kerchenbaum,
Charlotte Laubard, Aloys Lolo, Pauline Nerfin,
Clément Novaro, Frédéric Ottesen, Line
Parmentier, Florian Peter, Gérard Pétremand,
Yoanna Raccimolo, Hélène Sauty, Marin
Schaffner, Izet Sheshivari, Loris von Siebenthal,
Victor Sombra, Anna Sommer, Bertrand Tappolet,
Tom Tirabosco, Milena Watzlawick

Publicité
Philippe Constantin journal-des-bains@aubp.ch

Impression DZB Centre d'impression Berne

Tirage : 5000 exemplaires

© 2026, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : hiver 2026-2027

Toutes les éditions du Journal des Bains
sont disponibles en pdf sur aubp.ch

Nouveaux mondes

Opéra

La Tempête

Frank Martin
16 au 26 septembre 2026

Company

Stephen Sondheim
9 au 16 octobre 2026

Les Noces de Figaro

Wolfgang Amadeus Mozart
13 au 31 décembre 2026

Theodora

Georg Friedrich Haendel
24 janvier au 1^{er} février 2027

Le Voyage à Reims

Gioachino Rossini
6 au 14 février 2027

La Fille du Far West

Giacomo Puccini
7 au 20 mars 2027

Only the Sound Remains

Kaija Saariaho
18 au 25 mai 2027

L'Opéra de quat'sous

Kurt Weill
5 au 13 juin 2027

Candide

Leonard Bernstein
24 et 25 juin 2027

Danse

Océans

Brise-lames, Damien Jalet
River Without Banks, Kyle Abraham
19 au 24 novembre 2026

Dimokratía

Sidi Larbi Cherkaoui
13 au 18 avril 2027

Forces

BUSK, Aszure Barton
Strong, Sharon Eyal
9 au 11 juin 2027

L'Autre Scène

La Souris Traviata

10 et 17 octobre 2026

La Grande Histoire de l'opéra

7 novembre et 1^{er} au 6 décembre 2026

Le Cochon enchanté

Jonathan Dove
7 au 14 février 2027

Récital

Lise Davidsen

12 novembre 2026

Lea Desandre

Idylle
16 décembre 2026

Sabine Devieille

Smile!
24 et 25 mars 2027

John Osborn

16 avril 2027

Ludovic Tézier

23 juin 2027

Concert

Thaïs

Jules Massenet
24 mars 2027

Euphoria

La Neuvième de Beethoven
Ludwig van Beethoven
29 et 30 mai 2027

ILLUSTRATION : RONALD CURCHOD

Saison
26/27


Grand Théâtre
de Genève

gtg.ch